

H. M. STANLEY

DANS

LES TÉNÉBRES

DE L'AFRIQUE

TOME

1

DT351

S79

1890.

V.1

C.1

J
916
S



1080047678





BIBLIOTECA



U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

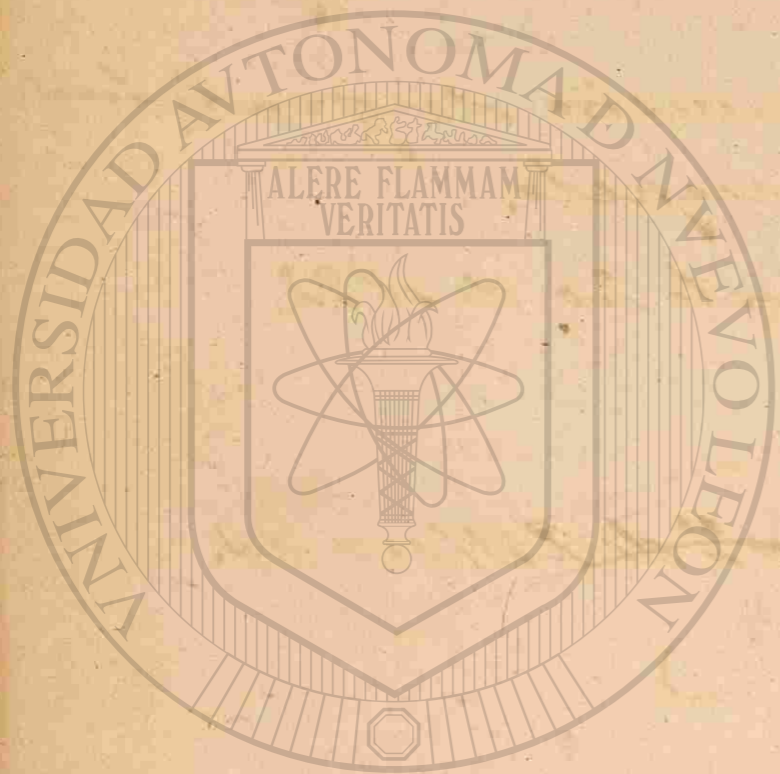
cap v

2 tomo - 14.50

E#1 - E#25

91(67) = 4

Librería Central.
THEO. MURIS.
28, CALLE DEL COMERCIO, 28.
MONTERREY.



Al Sr Crial

Bernardo Reyes

debil muestra de gratitud
carino y respeto.

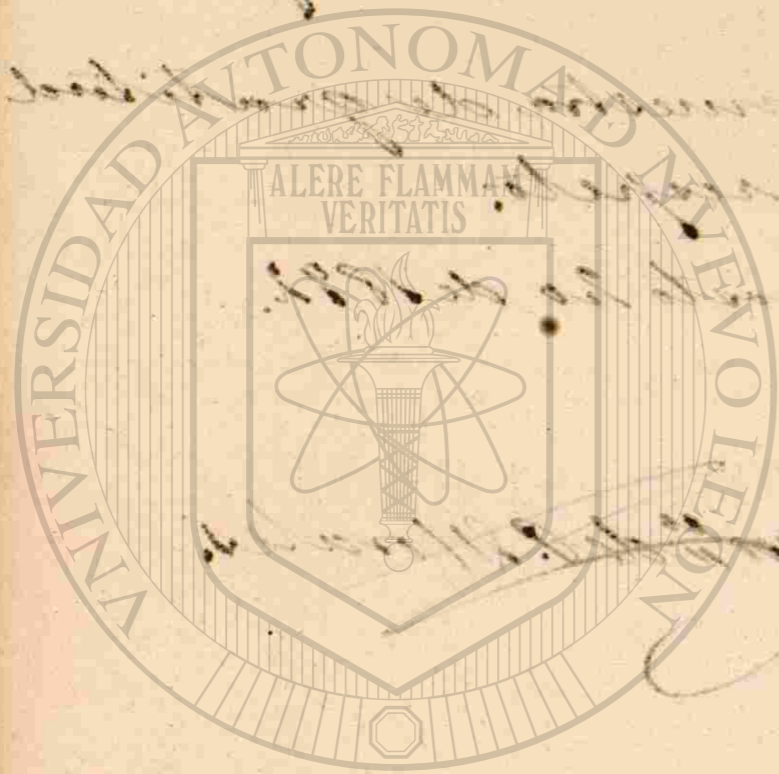
Agosto 20 de 1892.

Juan de los Rios Morales.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Manuscrito en español



Manuscrito en español



DANS

LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

UANTL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





BIBLIOTECA

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}.

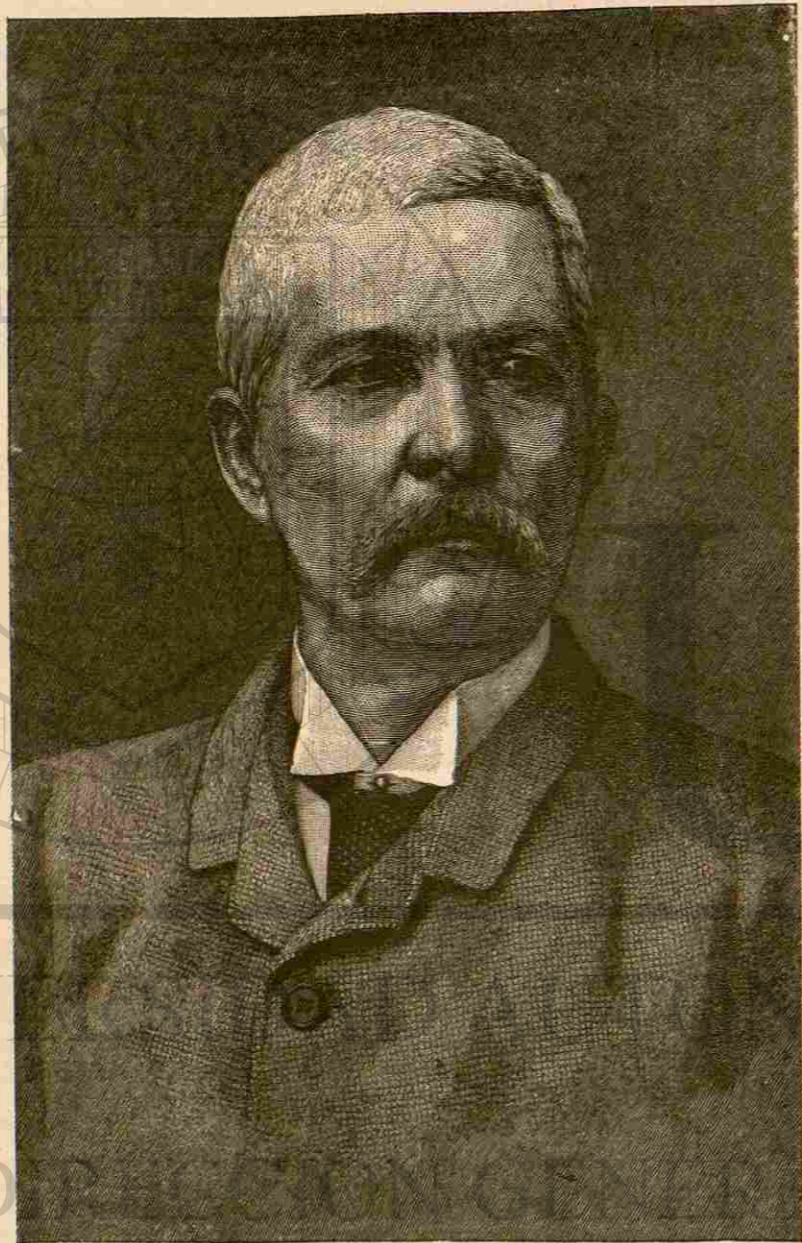
Dans les Ténèbres de l'Afrique. Relation de la dernière expédition de H. M. Stanley à la délivrance d'Emin Pacha, gouverneur de l'Équatoria. 2 volumes, 150 gravures sur bois et 3 cartes, brochés 50 fr.
reliés 58 fr.

Comment j'ai retrouvé Livingstone. Voyages, aventures et découvertes dans le centre de l'Afrique. Ouvrage traduit de l'anglais par M^{me} H. LOREAU; 5^e édition. 1 volume avec 60 gravures et 6 cartes 10 fr.
Le même ouvrage, sur papier de Chine. 20 fr.

A travers le continent mystérieux, ou les Sources du Nil, les grands lacs de l'Afrique équatoriale, le fleuve Livingstone ou Congo jusqu'à l'Atlantique. Ouvrage traduit sous la direction de M^{me} H. LOREAU. 2 volumes avec 150 gravures et 9 cartes. 20 fr.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



H. M. STANLEY

H. M. STANLEY

SAIS LES

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE

DE L'AFRIQUE



54789

15578

MAR 1880

H. M. STANLEY

DANS LES

TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

RECHERCHE, DÉLIVRANCE ET RETRAITE

D'EMIN PACHA

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Contenant 150 gravures

D'APRÈS LES DESSINS DE

A. FORESTIER, SYDNEY HALL, MONTBARD, RIOU

ET TROIS GRANDES CARTES TIRÉES EN COULEURS

TOME PREMIER

TROISIÈME ÉDITION.

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

Tous droits réservés.



Capilla Alfonso
Bibliotecaria Universitaria



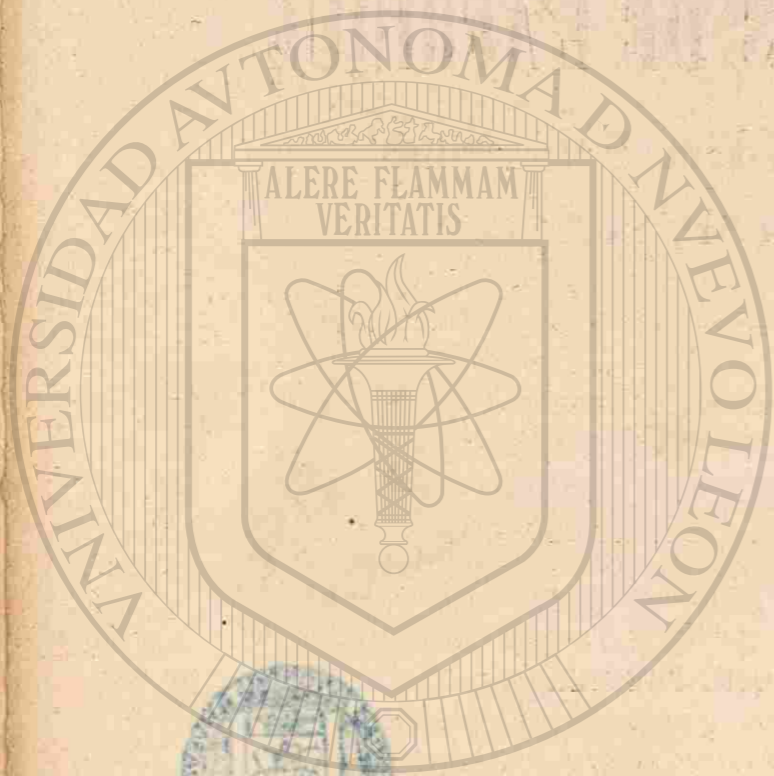
54799

15538

DT 351

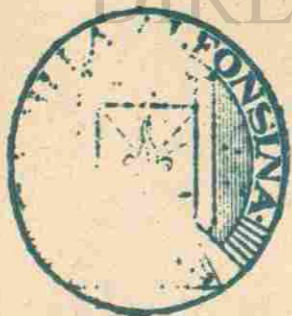
579

1890



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



BIBLIOTECA PÚBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

LETTRE-PRÉFACE

A

SIR WILLIAM MACKINNON

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SECOURS

Mon cher Sir William,

Ce livre, que j'ai le très grand plaisir de vous dédier, est le récit de ce qu'a fait et souffert la « Mission de secours » transformée en « Mission de délivrance ». C'est le rapport officiel, le fidèle compte rendu des allées et venues de l'expédition que vous et le Comité aviez confiée à mes soins.

Je n'ai malheureusement pu effectuer tout ce que je brûlais d'accomplir quand je quittai l'Angleterre en janvier 1887 : l'affaissement complet du gouvernement de l'Equatoria jeta sur mes bras tant de vieillards et de malades à charroyer dans ies hamacs, tant de gens faibles et débiles, tant de femmes et d'enfants, que notre petite colonne de soldats éprouvés devint un train d'ambulanciers auxquels toute aventure était interdite. Le gouverneur, à moitié aveugle, emportait de nombreux bagages ; Casati était dans l'impossibilité de marcher ; 90 pour 100 des émigrants ne valaient guère mieux. A moins de sacrifier notre tâche sacrée, le but de notre expédition, nous ne pouvions dévier, ni à droite, ni à gauche, de la route la plus directe vers l'océan.

Vous qui, pendant une carrière si longue et si variée, avez

T. I. — 1

gardé votre foi profonde au Dieu des chrétiens, vous qui avez témoigné devant les hommes de votre pieuse gratitude pour toutes les bénédictions descendues d'en haut, vous comprendrez mieux que beaucoup d'autres les sentiments qui m'animent quand je me retrouve sur une terre civilisée, en pleine vie et en pleine santé, après avoir traversé tant d'orages et de périls. Contraint, à mes heures les plus sombres, d'avouer humblement que je ne pouvais rien sans l'aide de Dieu, je pris, au milieu des vastes solitudes de la forêt, l'engagement solennel de confesser hautement que je dois tout à son secours.... Il était minuit; un silence de mort m'environnait. Affaibli par la maladie, brisé par la fatigue, l'anxiété me dévorait plus encore. Où chercher ces compagnons blancs et noirs dont le sort nous était un mystère? Du plus profond de cette détresse mentale et physique, je suppliai Dieu de me les rendre. Neuf heures après, une joie délirante nous envahissait : notre étendard rouge et son croissant apparaissaient au loin, et, sous ses plis flottants, la colonne si longtemps absente!

Autre exemple. A notre sortie de la région des forêts, après des épreuves telles, que dans toutes les annales des voyages au Continent Noir il n'en est pas de semblables, nous approchions du pays où Emin Pacha, mon gouverneur « idéal », était, disait-on, cerné de toutes parts. Tout ce que nous apprenions des naturels qu'avaient capturés les éclaireurs nous présageait de terribles rencontres avec des multitudes sur le nombre et les forces desquelles nul n'aurait pu donner de renseignements intelligibles. Un peu plus loin, en effet, les habitants de l'Oundoussouma voulurent s'opposer à notre passage; par milliers et dix milliers ils fourmillaient sur les collines; le sol des vallées disparaissait sous les troupes de leurs guerriers. Nous ignorions ce qu'étaient ces peuplades et jusqu'où s'étendait leur district; comment ne pas penser que leurs légions, peut-être, bloquaient aussi la voie de l'Ouest à « notre » Pacha! Si avec 4000 soldats il criait au secours, que pouvait faire mon petit contingent de 175 fusils! La nuit précédente j'avais lu dans ma Bible l'exhortation de Moïse à Josué : « Fortifie-toi,

ne crains point et ne sois pas effrayé, car l'Éternel, ton Dieu, est celui qui marche devant toi; il ne te délaissera point et ne t'abandonnera point ». Fut-ce l'effet de ces nobles paroles? une voix me les redit-elle? je ne sais, mais il me sembla les entendre. Le lendemain matin, Mazamboni commandait à son peuple de nous courir sus et de nous exterminer, mais il n'y eut pas un lâche dans notre petite troupe, tandis que la veille, voyant quatre des nôtres prendre la fuite devant un seul noir, je m'étais amèrement écrié : « Et voilà la canaille avec laquelle il faut m'ouvrir une route jusqu'à Emin Pacha! »

Et encore! En décembre 1888, entre le confluent de l'Ihourou et du Doui, 150 de nos plus solides marcheurs avaient été dépêchés en quête de vivres; une semaine s'écoula et ils ne reparaissaient point. Pendant leur absence, nos 150 porteurs, les femmes et les enfants restèrent sans autre nourriture que la tasse quotidienne de bouillon clair — de l'eau chaude, un tout petit morceau de beurre, un peu de lait condensé, une pincée de farine — par laquelle on essayait d'éloigner la mort le plus longtemps possible. Nos fourrageurs marchant presque au hasard s'étaient-ils laissé surprendre par les nains? Je partis avec 66 hommes, accompagnés des moins faibles de leurs familles; plus actifs que les autres, ils avaient su ajouter à leur maigre potage des baies de phrynium et d'amome, des champignons trouvés dans les lieux humides, et, quoique fort amaigris, ils conservaient encore quelque vigueur. Nous laissons au camp 51 porteurs avec le reste de la caravane, et dans une misère telle, que si le secours n'arrivait pas, leur mort n'était plus qu'une question d'heures. Je les remis à la garde d'un blanc et de 13 soldats, munis pour dix jours de toutes nos ressources en fait de vivres. Nous n'emportions absolument rien, comptant pour nous sustenter sur les fruits sauvages qu'on pourrait cueillir en route. Dans l'après-midi nous passâmes à côté de cadavres à divers degrés de décomposition. La vue des morts et des mourants m'avait enlevé toutes mes forces : je me sentais anéanti.

Au bivouac de la nuit, la faim et la souffrance paralysaient tous mes hommes; le désespoir les accablait; ce fut pour moi une sorte de consolation de n'entendre ni murmures, ni reproches, de ne surprendre aucun signe de révolte. Nul bruit ne venait me distraire de mes affreuses préoccupations. L'horreur de la forêt, le silence de la nature s'abattaient sur moi; tout sommeil était impossible. Mes pensées s'arrêtèrent sur les nombreux manquements qui avaient causé tant de misères et d'anxiété. « Gens de col raide, rebelles incorrigibles, dont l'animalité et la brutalité font sans cesse explosion! Leur naturel insouciant, leurs oublis continuels, leurs promesses toujours enfreintes m'ont déjà causé plus de soucis, m'ont déjà tué plus d'hommes que les javelots et les flèches des sauvages! Ah! si je les retrouve enfin.... » La menace commencée expira sur mes lèvres, le souvenir me traversa l'esprit des cadavres couchés le long du sentier, des moribonds laissés au camp, des affamés qui m'entouraient; de ces 150 hommes que nous allions chercher, perdus pour toujours, peut-être, dans la lugubre forêt, ou attaqués par les pygmées féroces. — Serez-vous surpris que la naturelle dureté de mon cœur finit par s'amollir? bientôt il me fut possible de remettre notre sort entre les mains de Celui qui, seul, pouvait nous secourir! Le lendemain matin, une demi-heure à peine après notre mise en marche, nous rencontrons l'escouade; sains, saufs, déjà tout ragillardis, ils portaient, pour le moins, quatre tonnes de superbes bananes. Imaginez les cris de joie que poussèrent mes gens! Comme ils se jetèrent sur la provende! Avec quel empressement s'allumèrent les feux pour la rôtir, la bouillir, l'étuver! Puis, la première faim apaisée, nous retournâmes à toutes jambes rendre la vie aux malheureux restés avec Bonny.

En me remémorant les épisodes terribles de notre voyage, les circonstances où, pendant ces courses errantes à travers la lugubre forêt vierge, l'épaisseur d'un cheveu nous sépara des plus effroyables catastrophes, je ne puis attribuer notre salut à la miséricordieuse Providence; elle nous a sauvés, peut-

être pour quelque dessein que nous ne connaissons pas encore. A ce triste bivouac entre le Doui et l'Ihourou, toutes les armées et les armements de l'Europe n'eussent pu nous aider! Des centaines d'explorateurs n'eussent pas réussi à suivre nos traces jusqu'à la scène de la dernière lutte, et, s'approfondissant sans cesse comme l'oubli, une couche d'humus recouvrirait nos cadavres, perdus au milieu des solitudes inviolées.

C'est dans cet esprit d'humilité et de gratitude que j'entreprends le récit de notre expédition depuis la naissance même du projet jusqu'au moment où le vaste océan Indien, pur et bleu comme le ciel, se déroula devant nos yeux et que je m'écriai : « Là! Pacha! Nous sommes arrivés! »

Ce que le public avait le droit de connaître, cela je l'ai écrit; mais il y a des choses qui ne sont pas pour le vulgaire cynique, hargneux, sceptique. Ceci, je l'écris pour vous et pour vos amis, pour ceux qui veulent que la lumière se fasse sur le Continent Noir, pour ceux qui s'intéressent à l'humanité.

Ma règle de conduite a été, est et sera, j'espère, qu'il faut agir bien, penser juste, parler vrai, se laisser toujours guider par le meilleur motif. Quand une mission m'est confiée, quand ma conscience la trouve utile et noble, je veux consacrer mes meilleures forces à l'exécuter, suivant la lettre et conformément à l'esprit. Je porte en moi une loi à laquelle il me faut obéir. Si celui qui partage ma tâche prouve, par sa conduite et par ses actions, que cette loi est aussi la sienne, celui-là, je le reconnais pour mon frère. C'est donc avec une joie entière que je rends hommage aux inappréciables services de mes amis Stairs, Nelson, Jephson et Parke, quatre hommes dont le dévouement à de nombreux devoirs a été aussi parfait que le permet notre humaine nature. Une épitaphe ne saurait, dit-on, être écrite avant que le mort soit couché dans la tombe : aussi, pendant ce long voyage, ai-je rarement écrit combien j'appréciais l'obéissance prompte et gaie de Stairs, la sérieuse ardeur de Jephson, les qualités militaires du brave

Nelson, les tendres soins du docteur pour ses malades. Ils ont travaillé patiemment et sans un murmure; leurs pèlerinages sont aujourd'hui terminés, et je sais combien faibles sont les paroles par lesquelles je voudrais reconnaître mes obligations envers chacun d'eux.

De ceux qui ont succombé ou que la maladie et les accidents ont détournés de notre route, il est plus difficile de parler. Mais, ceci je puis le dire hautement, tant qu'ils sont restés avec moi, ils m'ont paru vraiment capables de justifier les plus hautes espérances conçues à leur sujet, et là-dessus je n'ai pas eu le moindre doute jusqu'au jour où M. Bonny me raconta l'histoire lamentable de l'arrière-garde. Pourquoi le major Barttelot n'a-t-il pu effectuer ses promesses? J'ai des preuves positives que lui et M. Jameson ne s'inspiraient que de leur loyauté et de leur zèle ardent, ... mais pourquoi n'ont-ils pas suivi mes instructions? Pourquoi MM. Ward, Troup et Bonny ne leur ont-ils pas représenté qu'avancer peu à peu par courtes étapes valait mieux que mourir à petit feu pendant de longs mois à Yambouya, comme moururent cent de nos porteurs? Leurs huit visites à Stanley-falls (chutes Stanley) et à Kassongo montent en somme à près de 2 000 kilomètres; leurs journaux, carnets et lettres témoignent qu'ils avaient en main tous les éléments de succès. Comment ces cinq officiers, ayant les moyens de se mettre en route, brûlant du désir de marcher et animés des sentiments les plus élevés, n'ont-ils pas exécuté mes ordres? Pourquoi, me croyant encore en vie, ont-ils expédié mes effets personnels en aval du Congo et privé leur commandant de tant d'objets presque indispensables? Pourquoi ont-ils embarqué nos conserves alimentaires et deux douzaines de bouteilles de madère quand ils avaient dans leur camp trente-trois malades et nombre d'affamés? Pourquoi M. Bonny a-t-il permis qu'on en fit de même pour ses propres rations? Pourquoi envoyer M. Ward porter une dépêche, toujours vers le bas Congo, et pourquoi lui expédier ensuite l'ordre de ne pas rejoindre la mission? C'est un échantillon des problèmes qui m'inquiètent et dont je ne

saurais donner une solution satisfaisante. Si quelque tierce personne m'avait informé de ces choses, je n'en aurais rien cru, mais ici je ne fais que consulter le rapport officiel du major Barttelot¹. Le télégramme que M. Ward emportait à la mer demandait des ordres au Comité de Londres; celui-ci répondait : « Nous vous référons à la lettre d'instructions de M. Stanley ». Je ne puis éclaircir le mystère; chacun de mes lecteurs l'expliquera à sa guise; je prie qu'il le fasse en toute charité.

Après ma rencontre à Banalya avec M. Bonny, j'ai toujours trouvé que sa bonne volonté et son dévouement égalaient ceux de ses camarades; il a été brave entre les plus braves; toutes les missions que je lui ai confiées, il les a remplies à ma satisfaction : plus son obéissance a été parfaite et respectueuse de Banalya à l'océan, plus s'obscurcit le mystère du séjour à Yambouya. 2 000 hommes comme Bonny sous les ordres d'un chef capable, et le Soudan tout entier serait bientôt subjugué, pacifié, gouverné.

Mais, tout en faisant remonter à qui de droit les infortunes de notre arrière-garde, je veux que l'on comprenne ceci : Barttelot et Jameson, s'ils se fussent trouvés à la place de Jephson et de Stairs, par exemple s'ils eussent accompagné leurs camarades, se seraient distingués comme eux. Où trouver pareil groupe de jeunes gens, Barttelot, Jameson, Stairs, Nelson, Jephson et Parke, aimant à ce point le travail, et tous empressés d'y courir, de nuit comme de jour? Si j'avais à fonder un nouvel État africain, de tels hommes, braves, énergiques, ne connaissant pas la fatigue, me seraient inappréciables. Le triste sort de la deuxième colonne est dû à la résolution, prise le 17 août, de rester à m'attendre, et à l'arrivée des Arabes le jour même, ou le lendemain.

Ce que diront ces pages au sujet d'Emin ne doit point le faire déchoir de la hauteur où l'avait placé mon esprit. Si la réalité y change quelque trait, la faute n'en est point au Pacha.

1. Voir appendice I.

Tant que ses gens lui sont restés fidèles, il a mérité d'être cet idéal; quand ses soldats se sont mutinés, le gouverneur n'avait plus sa raison d'être, tout comme l'ébéniste qui, avec des outils appropriés, exécute un meuble convenablement, mais avec de mauvais outils ne fait rien de bon. Le Pacha n'est pas le géant que je supposais : devons-nous plus l'en blâmer que de n'avoir pas, par exemple, une tournure martiale? Il avait réussi à se maintenir cinq années dans sa province, mais est-il responsable de la vague d'insanité, de l'épidémie de révolte qui transforma en rebelles des soldats loyaux jusqu'alors? Dans ce récit il est question d'Emin à deux périodes différentes, et chaque fois j'en parle avec l'impartialité la plus stricte : ses infortunes ne font pas que je le respecte moins, quoique je ne puisse partager son excès de sentimentalité envers une troupe d'insurgés. Comme administrateur, il déploya les qualités les plus recommandables; il était bon, loyal, plein de miséricorde et de patience envers les naturels qui se plaçaient sous sa protection : il n'y a plus haute et meilleure preuve de l'estime en laquelle le tenaient ses gens, que le fait qu'il a dû la vie à sa réputation de justice et de douceur. Bref, avant sa déposition finale, toutes les heures qu'il pouvait arracher au sommeil, il les consacrait à faire progresser l'humanité, avancer la civilisation ou augmenter nos connaissances. Je demande qu'on se rappelle toutes ces choses en lisant, à mesure, mes impressions du moment.

Il me faut croire que M. Mounteney Jephson a écrit le compte rendu si favorable des événements qui se passèrent pendant l'emprisonnement d'Emin et le sien, sous la seule impression de l'affection et de la sympathie qu'il éprouvait pour son ami. Ces deux sentiments, il les montrait si bien que je l'accusais en riant d'être mahdiste, arabophile, éministe. Être ainsi pris au piège avec la perspective d'aller un jour comme esclave à Khartoum, ne semble guère exciter son indignation. Les lettres de Jephson, on le verra, furent approuvées par Emin. La suite a montré, du reste, le bien-fondé de ce que

Jephson disait un jour : « Le sentiment est le pire ennemi du Pacha; personne ne le retient ici que lui-même ». Ce que j'admire surtout en notre camarade, c'est le combat qu'il lui fallut livrer entre ses devoirs envers moi, son chef, et son amitié pour le gouverneur.

Certes on doit regretter qu'Emin n'ait pas eu sur ses hommes l'influence qui lui eût assuré leur confiance et leur fidélité, qui les eût pliés aux lois et aux coutumes des peuples plus avancés, qui leur eût appris à respecter les naturels et leurs propres frères d'armes, à protéger cette paix et cette propriété sans lesquelles il ne saurait y avoir de civilisation véritable; mais, puisque le gouverneur de l'Equatoria n'a pu accomplir cette tâche, mieux vaut que les événements aient pris une direction opposée. Les naturels de l'Afrique ne connaîtront pas les bienfaits du progrès tant que le pays sera à la merci d'une soldatesque ignorante, licencieuse, bien que docile en même temps, comme tous les Soudanais, à n'importe quel pouvoir, pourvu qu'il ait la force. L'habitude de regarder les aborigènes comme des païens, des *abid* ou esclaves, date d'Ibrahim Pacha. Il faut qu'elle disparaisse avant qu'un semblant de transformation puisse se montrer en dehors des stations militaires. Quand chaque boisseau de blé, chaque poule, chèvre, mouton ou vache nécessaires aux troupes seront payés en bonne monnaie ou en marchandises courantes, l'influence de la civilisation deviendra irrésistible; la religion chrétienne pourra être prêchée avec succès. Impossible de rien espérer pour l'une et pour l'autre tant qu'elles seront précédées ou accompagnées de l'injustice et du pillage, si fort enracinés dans les mœurs du Soudan.

Ceux qui ont quelque respect de la vraie justice se consolent en réfléchissant que les habitants de l'Équateur jouiront pour le moment de la paix et de quelque repos. Quant à la véritable civilisation, il suffirait d'un mois pour en rétablir les signes extérieurs, sous de meilleurs et de plus nobles auspices. Aux tilleuls et aux orangers il faudra, il est vrai, plus de temps pour repousser.

Si pendant cette expédition je n'ai pas assez manifesté mon amitié et mon dévouement pour vous et pour les autres membres du Comité de secours, je vous prie d'en imputer la cause au manque d'occasion ou à la force des circonstances. Si, par contre, vous et mes autres amis voulez bien reconnaître que j'ai, autant qu'il fut en mon pouvoir, loyalement et fidèlement accompli ma tâche dans le même esprit et selon le but que vous l'eussiez fait s'il vous eût été physiquement et moralement possible de m'accompagner, je me déclare content, et la plus haute louange ne vaudrait pas pour moi votre simple « C'est bien ! »

Mon cher Sir William, aimer un cœur aussi noble, aussi généreux, aussi loyal que le vôtre est tout naturel. Veuillez croire que le mien depuis longtemps vous est acquis.

HENRY-M. STANLEY.

*A Sir William Mackinnon, Baronnet de Balinakill et Loup, Argyleshire,
Président du Comité de secours, etc., etc.*

DANS

LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES

Le Khédivé et le Soudan. — Arabi Pacha. — La défaite de Hicks. — Le Mahdi. — Sir Evelyn Baring et Lord Granville. — Valentin Baker Pacha. — Le général Gordon et son œuvre dans le haut Nil. — Édouard Schnitzler (Emin Effendi Hakim) et sa province. — Gordon à Khartoum. — Expédition de 1884 sous les ordres de Lord Wolseley. — Prise de Khartoum. — M. Mackay, missionnaire à l'Ouganda. — Lettres d'Emin Bey à MM. Mackay, Allen, au Dr Felkin. — Les vues de MM. Holmwood et Mackay. — Les diverses routes proposées. — Sir W. Mackinnon et M. Hutton. — Les fonds de secours. — Préparatifs. — Le colonel Sir Fr. de Winton. — Le choix du personnel. — Le roi Léopold et la route du Congo. — Le départ pour l'Égypte.

Carlyle seul, dans la pleine maturité de son talent, lorsqu'il peignait de couleurs si lugubres les plus terribles jours de la Révolution française, aurait pu décrire la longue série de désastres qui ont suivi l'alliance intime de l'Égypte et de la Grande-Bretagne. Le sujet est si brûlant que les Anglais hésitent à y toucher. Ceux qui nous rapportent ces horreurs se restreignent au simple récit des événements. Nul ne saurait les lire sans frissonner à l'idée des dangers qu'ont courus l'Angleterre et les Anglais pendant cette pitoyable période de maladministration. Une seule fois, les ténèbres s'écartèrent et le soleil parut; il brilla sur les soldats immortels d'Abou-Klea et de Goubat, où, sur les sables du désert, un petit corps d'héroïques Anglais combattit poitrine contre poitrine et s'assura une gloire égale à celle de la brigade légère à Balaclava.

Si pendant cette expédition je n'ai pas assez manifesté mon amitié et mon dévouement pour vous et pour les autres membres du Comité de secours, je vous prie d'en imputer la cause au manque d'occasion ou à la force des circonstances. Si, par contre, vous et mes autres amis voulez bien reconnaître que j'ai, autant qu'il fut en mon pouvoir, loyalement et fidèlement accompli ma tâche dans le même esprit et selon le but que vous l'eussiez fait s'il vous eût été physiquement et moralement possible de m'accompagner, je me déclare content, et la plus haute louange ne vaudrait pas pour moi votre simple « C'est bien ! »

Mon cher Sir William, aimer un cœur aussi noble, aussi généreux, aussi loyal que le vôtre est tout naturel. Veuillez croire que le mien depuis longtemps vous est acquis.

HENRY-M. STANLEY.

*A Sir William Mackinnon, Baronnet de Balinakill et Loup, Argyleshire,
Président du Comité de secours, etc., etc.*

DANS

LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES

Le Khédivé et le Soudan. — Arabi Pacha. — La défaite de Hicks. — Le Mahdi. — Sir Evelyn Baring et Lord Granville. — Valentin Baker Pacha. — Le général Gordon et son œuvre dans le haut Nil. — Édouard Schnitzler (Emin Effendi Hakim) et sa province. — Gordon à Khartoum. — Expédition de 1884 sous les ordres de Lord Wolseley. — Prise de Khartoum. — M. Mackay, missionnaire à l'Ouganda. — Lettres d'Emin Bey à MM. Mackay, Allen, au Dr Felkin. — Les vues de MM. Holmwood et Mackay. — Les diverses routes proposées. — Sir W. Mackinnon et M. Hutton. — Les fonds de secours. — Préparatifs. — Le colonel Sir Fr. de Winton. — Le choix du personnel. — Le roi Léopold et la route du Congo. — Le départ pour l'Égypte.

Carlyle seul, dans la pleine maturité de son talent, lorsqu'il peignait de couleurs si lugubres les plus terribles jours de la Révolution française, aurait pu décrire la longue série de désastres qui ont suivi l'alliance intime de l'Égypte et de la Grande-Bretagne. Le sujet est si brûlant que les Anglais hésitent à y toucher. Ceux qui nous rapportent ces horreurs se restreignent au simple récit des événements. Nul ne saurait les lire sans frissonner à l'idée des dangers qu'ont courus l'Angleterre et les Anglais pendant cette pitoyable période de maladministration. Une seule fois, les ténèbres s'écartèrent et le soleil parut; il brilla sur les soldats immortels d'Abou-Klea et de Goubat, où, sur les sables du désert, un petit corps d'héroïques Anglais combattit poitrine contre poitrine et s'assura une gloire égale à celle de la brigade légère à Balaclava.

Ce furent de vraies batailles, qui rachetèrent une partie des fautes dont un siècle d'histoire ne pourrait offrir de semblables. Si ceux qui dirigeaient la politique avaient eu seulement une étincelle de la résolution passionnée des combattants d'Abou-Klea, bientôt le Mahdi n'eût été qu'une figure de décor, un héros qui eût « bien fait » dans un roman, ou qui eût donné de l'agrément à une métaphore; il ne fût pas devenu ce Génie du Mal qui surgit pour écraser la jeune civilisation du Soudan.

Jetons un rapide coup d'œil sur les événements à la suite desquels, bloqué dans sa Province Équatoriale, le dernier des lieutenants de Gordon appelait au secours.

Le plan trop hardi du khédive Ismaïl est la première cause de tout ce qui est arrivé en Égypte et au Soudan; avec 5 millions seulement de sujets et un trésor qui diminuait tous les jours, il voulut transformer sa vice-royauté en un immense empire dont l'aire embrassa plus d'un million et demi de kilomètres carrés et qui s'étendit du phare d'Alexandrie à l'extrémité sud du lac Albert, et de Massaouah à la limite occidentale du Darfour. D'Europe, d'Amérique, les aventuriers accouraient à sa capitale, lui soumettaient les projets les plus téméraires et lui offraient d'être les chefs des plus folles entreprises. La période de gouvernement régulier, où la souveraineté égyptienne s'arrêtait à Gondokoro et où le Nil était l'émissaire naturel du trafic qui s'établissait par la lente influence d'un développement normal, prit fin quand les capitaines Speke, Grant et Sir Samuel Baker firent au Khédive des récits enthousiastes sur les lacs magnifiques du sud, sur les régions qu'aucune autre n'égalait en fertilité. La guerre de Sécession venait de finir; les militaires en retrait d'emploi accouraient en Égypte pour mettre leur génie au service du Pharaon moderne et réaliser ses rêves d'empire. Anglais, Allemands, Italiens demandaient à partager les honneurs qui pleuvaient sur les hardis et sur les braves.

En lisant avec soin et sans passion les annales de ce règne, et tout en admirant la largeur de vues du Khédive, l'enthousiasme qui le possédait, la libéralité princière de ses dons, les exploits de ses troupes, l'expansion continue de sa puissance qui rayonnait vers le sud, l'est et l'ouest, je ne puis comparer ses succès comme conquérant de l'Afrique qu'à ceux

d'Alexandre en Asie, — mais avec une différence : le Macédonien conduisait son armée en personne; l'Égyptien savourait les délices de ses palais du Caire et confiait son épée aux beys ou aux pachas.

La carrière des conquêtes paraît noble au Khédive; la presse européenne l'applaudit; la civilisation compte sur lui; on chante des hymnes en son honneur; les deux mers sont réunies; les navires de commerce traversent le canal maritime en files majestueuses; les chemins de fer progressent vers le sud; on assure qu'avant longtemps une ligne atteindra Berber. Mais pendant cette brillante période, les peuples du nouvel empire n'ont intéressé le souverain que comme matière à impôts, machines à remplir le trésor; les taxes sont plus lourdes que jamais, les pachas plus avides, l'administration plus dure; on monopolise l'ivoire; enfin, pour ajouter au mécontentement général, la traite des esclaves est abolie sur tout le territoire. En moins de cinq ans, Sir Samuel Baker conquiert la Province Équatoriale, et Munzinger le Senaar; le Darfour est annexé, et le Bahr-el-Ghazal subjugué après d'horribles massacres. L'audace de cet essai d'empire étonne autant que l'absence de sens commun. Sur une ligne de 1500 kilomètres environ, il y a juste trois stations militaires, et cela dans un pays où, quand les eaux du Nil sont basses, les chameaux sont les seuls moyens de locomotion.

Mais on commençait à trouver que le Khédive tirait trop souvent sur les banques européennes; la dette de l'Égypte montait à 3200 millions de francs; il refusait les garanties demandées par les puissances pour ceux de leurs nationaux dont il avait si libéralement prodigué les économies : Ismaïl fut déposé en 1879, et son fils Tewfik, le vice-roi actuel, élevé à sa place sous la tutelle des gouvernements de l'Europe. Peu après éclata une révolte militaire qui fut écrasée à Kassassin, à Tell-el-Kebir, le Caire et Kafr-Douar, par une armée anglaise forte de 15000 hommes et commandée par Lord Wolseley.

Pendant sa courte souveraineté, Arabi Pacha, le chef de la révolte militaire, causa de grands malheurs en rappelant du Soudan toutes les troupes disponibles. Tandis qu'à Tell-el-Kebir le général anglais taillait en pièces les rebelles, le Mahdi Mohamet-Achmed commençait l'investissement d'El-Obeïd. Le 25 août, attaqué à Douem, on lui tua 4500 hommes;

le 14, il fut repoussé par la garnison d'Obeïd, laissant, assure-t-on, 10 000 soldats sur le terrain. Ces pertes énormes, continuées depuis le 11 août 1881, quand, pour la première fois, le Mahdi s'essaya à prouver aux populations du Soudan la faiblesse du gouvernement égyptien, tombèrent principalement sur les tribus du haut Nil. Indifférentes à la religion du nouveau prophète, mais taxées au delà de leurs forces et ne pouvant payer puisqu'on avait interdit la traite des nègres, elles étaient accourues sous son étendard, ainsi que les marchands d'esclaves, par centaines, dont les énergiques efforts de Gordon et de son lieutenant Gessi avaient supprimé le trafic.

Depuis le 11 août 1881 jusqu'au 4 mars 1885, où Hicks Pacha, ancien officier de l'armée des Indes, débarquait à Khartoum en qualité de chef de l'état-major des forces du Soudan, les désastres des Égyptiens se suivent en série presque ininterrompue. Les soldats, toujours en révolte, avaient été licenciés, et Sir Evelyn Wood organisait une autre armée, qui ne devait pas dépasser 6 000 hommes. Hicks connaissait la redoutable puissance du Mahdi, la haine et le fanatisme allant jusqu'à la frénésie qui possédaient ses légions, le peu de stabilité, l'indiscipline, la lâcheté de ses propres troupes; mais, tout en demandant avec insistance au gouvernement égyptien un renfort de 5 000 hommes, ou quatre bataillons du nouveau corps du général Wood, il rêvait la conquête du Kordofan. Il marche à la rencontre du Mahdi et de ses hordes, enivrées de la victoire qu'elles viennent de remporter sur Obeïd et Bara. Il part pour sa dernière campagne avec 12 000 hommes, 40 pièces de montagne, 6 nordenfelts, 5 500 chameaux et 500 chevaux. Ses officiers d'état-major, même les employés civils qui l'accompagnent, lui prédisent un désastre : ils savent que, dans son armée, les causes de faiblesse sont multiples, que nombre de soldats sont des fellahs arrachés à leurs champs et enchaînés par escouades, que d'autres sont mahdistes. La dissension règne entre les chefs, tout se détraque.... Mais l'armée poursuit sa route et rencontre les légions du Prophète. Elle est anéantie.

L'Angleterre, à ce moment, dirigeait les affaires avec le concours du jeune Khédive qu'elle avait placé sur un trône quasi royal; elle avait pour intérêt évident de le protéger. Ses soldats sont en Égypte; un général anglais commande

l'armée égyptienne; la police militaire obéit à un ancien colonel de la cavalerie anglaise; son agent diplomatique dirige les affaires étrangères; presque tous les grands postes de l'État sont occupés par des Anglais.

Le Soudan avait été le théâtre de luttes épouvantables et sanguinaires entre les troupes mal organisées du gouvernement égyptien et les tribus victorieuses rassemblées sous la bannière du Mahdi. Nombre de gens, en Angleterre, comprennent que si l'on ne résiste avec fermeté aux guerriers du Prophète, si l'on n'envoie beaucoup d'argent et beaucoup de soldats, le vaste et fertile bassin du haut Nil est perdu pour l'Égypte. Puisque le cabinet de Saint-James a la direction de ces affaires, c'est à lui de dire hautement la politique qu'il compte suivre. Au Parlement on demande au premier ministre si le Soudan forme une partie de l'Égypte et si le gouvernement de la Grande-Bretagne va prendre des mesures pour y rétablir l'ordre. M. Gladstone répond que, le Soudan n'ayant pas été compris dans la sphère d'occupation du contingent anglais, le Gouvernement n'a point l'intention d'étendre sa responsabilité si loin. Comme déclaration de politique, c'est inattaquable : c'est la politique de M. Gladstone, son principe, celui de ses collègues et de son parti. En tant que principe, il mérite le respect.

Pendant qu'on ignorait encore, mais qu'on soupçonnait déjà le sort du général Hicks, l'agent politique de l'Angleterre en Égypte, Sir Evelyn Baring, répétait ses avertissements au gouvernement anglais, et indiquait les moyens d'éviter une catastrophe finale : « Si Hicks est battu, Khartoum est en danger. La chute de Khartoum menacerait l'Égypte. »

En novembre et décembre 1885 Lord Granville répond, à diverses reprises, que le Gouvernement, dans de certaines limites, conseille l'abandon du Soudan. C'est au gouvernement égyptien de prendre la responsabilité des opérations en dehors de l'Égypte proprement dite, mais le gouvernement britannique n'a pas l'intention d'employer au Soudan de troupes européennes ou indiennes; des efforts impuissants de la part du Khédive pour conserver le Soudan ne feraient qu'accroître le danger.

Sir Evelyn Baring notifie à Lord Granville que ni conseils, ni arguments ne décideront le ministère égyptien à abandonner le Soudan. Mais Chérif Pacha, le premier ministre, avertit aussi

Lord Granville que, d'après Valentin Baker Pacha, les forces égyptiennes sont absolument insuffisantes pour écraser l'insurrection soudanaise.

Lord Granville répond, par l'entremise de Sir Evelyn Baring, que, tant que les soldats anglais occuperont l'Égypte, l'avis des ministres de Sa Majesté Britannique doit prépondérer; il insiste pour qu'on l'adopte. Le cabinet égyptien est changé et Nubar Pacha devient premier ministre le 10 janvier 1884.

Le 17 décembre, Valentin Baker se rend à Souakim pour commencer les opérations en vue de maintenir les communications entre cette ville et Berber, et pour pacifier les tribus de la contrée. En Angleterre on n'avait aucun doute sur le sort prochain de la petite armée; en Égypte on s'en préoccupait. Craignant qu'une bataille ne fût funeste à ses troupes, le Khédivé écrivait lui-même à Baker: « Je compte sur votre prudence et votre capacité: n'attaquez l'ennemi que dans les conditions les plus favorables ». Certes le courage et l'habileté ne manquaient point à Baker, mais pour la prudence et le jugement, il n'en avait guère plus que l'infortuné Hicks.

Le 6 février il partit de Trinkitat, sur les rives de la mer Rouge, pour se diriger vers Tokar: au bout de 10 kilomètres il rencontrait l'avant-garde des rebelles; le combat s'engagea quelques moments après: « Les assaillants montrèrent le plus grand mépris pour les soldats égyptiens; ils les saisissaient au cou et leur coupaient la gorge; paralysés par la peur, les troupes du gouvernement tournaient le dos, aimant mieux être massacrées que de défendre leur vie. Ils jettent leurs carabines par centaines et s'agenouillent, levant les mains jointes et clamant merci. »

Sur les 5 746 hommes qu'avait le Pacha, il en périt 2 575. Baker, ajoute M. Royle, l'excellent historien de ces campagnes, « Baker connaissait ou aurait dû connaître la composition des troupes qu'il commandait; les mener au feu était tout simplement appeler le désastre ». Qu'aurait-il dit de Hicks?

De 1874 à 1876 le général Gordon avait travaillé dans le haut Soudan. Il suivait les lignes tracées par Sir Samuel Baker, se conciliait les indigènes, écrasait les caravanes de marchands d'esclaves, détruisait leurs stations, et, par une série de forts, étendait l'autorité du Khédivé jusqu'à l'Albert-Nyanza. Après quatre mois de repos il fut nommé gouverneur général du

Soudan, du Darfour et des provinces équatoriales. Un de ses lieutenants fut Édouard Schnitzler, Allemand né à Oppeln, en Prusse, le 28 mai 1840, de parents israélites. Il avait servi en Turquie, en Arménie, en Syrie et en Arabie sous les ordres d'Ismail Hakki Pacha, ancien gouverneur général de Scutari et mouchir de l'empire ottoman. A la mort de son patron il passa



Emin Pacha.

plusieurs mois à Neisse, où habitaient sa mère, sa sœur et ses cousins; il partit ensuite pour l'Égypte, puis, en 1875, pour Khartoum, où Gordon l'employa d'abord en qualité de docteur. Il prit alors le nom et le titre d'Emin Effendi Hakim, « le fidèle médecin ». Envoyé à Lado pour garder le magasin et soigner les malades, et auprès du roi Mtesa pour remplir une mission politique; rappelé à Khartoum, puis dépêché vers Kabba-Réga, roi de l'Ounyor, il fut, en 1878, élevé à la dignité de bey et chargé

d'administrer la province de l'Equatoria, en arabe Hat-al-Astiva. Lupton, ancien contremaître à bord d'un navire de la Compagnie Péninsulaire et Orientale, fut nommé gouverneur de la province du Bahr-el-Ghazal, voisine de l'Equatoria, aux appointements de 1 250 francs par mois.

A la nouvelle de la déposition d'Ismail en 1879, Gordon remit ses hautes fonctions entre les mains de Tewfik en l'avertissant qu'il ne comptait pas les reprendre.

En 1880 il acceptait le poste de secrétaire du marquis de Ripon, vice-roi des Indes Orientales, mais ne le garda pas un mois. En 1881 il commandait à Maurice les ingénieurs de l'État. Deux mois plus tard il accourait à l'aide des autorités du Cap, en difficultés avec les Bassoutos; mais, au bout de peu de temps, ne pouvant s'entendre avec le gouvernement colonial, il regagna l'Angleterre.

Moi, pendant ce temps, j'étais à la tâche sur les rives du fleuve Congo. Mes succès dans cet immense territoire de l'Ouest africain m'imposaient des responsabilités sérieuses, et je courais le risque d'être débordé : quand j'étais dans le bas Congo, les affaires allaient mal sur le haut du fleuve; dès que j'y arrivais, querelles de faire rage dans le lieu que je venais de quitter. Donc, dès le mois de septembre 1882 et au printemps de 1883, aiguillonné par ma vive sollicitude pour cette vaste contrée qui devenait rapidement un État, je représentai ma situation au roi des Belges : il me fallait un collègue, un homme de mérite, de rang supérieur, dévoué à notre œuvre, Gordon, par exemple, qui se chargerait d'une moitié du pays — haut Congo, bas Congo, à son choix, — tandis que je m'occuperais de l'autre; je dépensais un temps précieux à faire la navette entre les deux sections, et les jeunes officiers préposés aux établissements ne manquaient guère de se prévaloir de mon absence. Sa Majesté promit de s'adresser au général, mais pendant un assez long temps les réponses de celui-ci ne furent pas favorables. Au printemps de 1884, enfin, je reçus une lettre de l'écriture bien connue de Gordon : il m'annonçait son arrivée par le prochain courrier.

Mais sa missive n'était pas plus tôt partie, il avait à peine pris congé du roi Léopold, que ses compatriotes l'assiégeaient de leurs supplications; on le conjurait de courir à Khartoum et de seconder le gouvernement égyptien pour sauver la gar-

nison, cernée de toutes parts. Je ne sais personnellement rien de ce qui se passa quand Lord Wolseley introduisit le général auprès de Lord Granville, mais on m'a dit que Gordon se faisait fort de réussir dans sa mission. Quelle était-elle au juste? Il semble qu'il y ait quelque contradiction dans les termes de la définition qu'on en a faite. Les autorités égyptiennes désiraient seulement l'évacuation de la ville assiégée et peut-être Lord Granville ne demandait-il les services de Gordon que pour cette tâche, toute d'humanité; dans l'impossibilité où l'on se croyait de les secourir, les autres garnisons étaient abandonnées à leur sort. Les Livres Bleus qui contiennent les dépêches officielles paraissent confirmer cette manière de voir. Mais il est certain aussi que Lord Granville chargea le général de se rendre en Égypte, de lui faire un rapport, tant sur la situation du Soudan que sur les mesures à prendre pour assurer la sécurité des garnisons (au pluriel) et le salut de la population européenne de Khartoum. Il devait en outre remplir tels devoirs que lui imposerait le gouvernement khédivial, et prendre avec lui le colonel Stewart.

Sir Evelyn Baring, après une longue conversation avec Gordon, lui donna les dernières instructions du cabinet anglais; nous y relevons ce qui suit :

1° Assurez la retraite de la population européenne, évaluée de 10 à 15 000 âmes, et de la garnison de Khartoum¹.

2° A vous de choisir le quand et le comment.

3° Vous vous rappellerez que le but principal (de votre mission) est l'évacuation du Soudan.

4° Puisque vous croyez la chose possible, tâchez de former une confédération de tribus indigènes qui remplacera le gouvernement égyptien.

5° Un crédit de 2 500 000 francs vous est ouvert au Département des Finances.

Gordon réussit à rendre quelque confiance aux ministres égyptiens, jusque-là frappés de panique et se bornant à demander l'évacuation de Khartoum. Après l'avoir vu et entendu, ils respirèrent plus librement et, sur sa requête, le nommèrent Gouverneur général. Le firman qu'il reçut lui conférait le pou-

1. N° 1 et n° 5 ne cadrent pas ensemble : Khartoum et le Soudan ne sont pas termes synonymes. Retirer sa garnison de Khartoum était chose facile. Faire évacuer le Soudan était impossible à un général sans armée.

voir de retirer des divers territoires soudanais les troupes, les employés civils et autres individus qui désiraient regagner l'Égypte. Puis, après avoir complété l'évacuation, il devait organiser un gouvernement, si possible — comme si la chose n'était pas absolument infaisable! — Lord Granville approuva ces instructions.

Il était entendu cependant, m'a-t-on dit, que, s'il y avait impossibilité à rapatrier les garnisons du Soudan tout entier, Gordon, sans perdre de temps, aurait à faire évacuer Khartoum. Mais cela ne se trouve dans aucun document officiel avant le 23 mars 1884, et l'on ignore si ce télégramme¹ est jamais parvenu au général.

Le 26 janvier 1884, Gordon partait pour Khartoum, où il fit son entrée le 18 février. Les nombreuses dépêches qu'il expédia pendant le voyage témoignent de sa parfaite confiance. — Un peu plus tard, le *Times* publiait ce télégramme de son correspondant, M. Potter, gérant du consulat anglais à Khartoum : « Le peuple est dévoué au général Gordon : il veut sauver la garnison, puis abandonner définitivement — on y est bien forcé — le Soudan aux Soudanais ».

Et, tout comme le peuple de Khartoum, la presse anglaise, naguère si perspicace au sujet de Valentin Baker Pacha, s'enthousiasmait de plus en plus, ne prédisait que succès. Le général avait accompli en Chine des choses si étonnantes! il avait extirpé du Soudan la traite des esclaves, il avait su gagner l'affection de ces moroses Soudanais! Et les gazettes trouvaient tout naturel qu'avec sa baguette blanche et sa demi-douzaine de domestiques il délivrât tant de gens déjà voués à la mort, les garnisons du Senaar, du Bahr-el-Ghazal, de l'Equatoria : un total de 29 000 hommes; les employés civils, leurs femmes et leurs enfants, ... puis, après cette tâche plus qu'herculéenne — car elle était impossible, — il aurait encore à établir un gouvernement!

Mais dès le 29 février Gordon télégraphiait : « Peu de chances pour le mieux, beaucoup de chances pour le pire ». Et, le 2 mars : « Rester ou non à Khartoum? — Le choix n'est plus entre mes mains ». Le 16 mars : « Avant longtemps nous serons bloqués ». Vers le 30 ou le 31 : « Nous avons des provi-

1. C'est la seule dépêche tout à fait claire que je lise dans le Livre Bleu de cette période.

sions pour cinq mois. L'ennemi nous assiège de toutes parts.»

Il faut croire, du reste, qu'un grave malentendu existait entre ce que voulaient exprimer les instructions de l'agent britannique et ce qu'en comprenait le général, car il écrit à Sir Evelyn Baring :

« Vous me demandez les causes et les raisons de mon intention de rester à Khartoum. Je reste à Khartoum parce que les Arabes nous y ont enfermés et ne veulent pas nous laisser sortir. »

Pendant ce temps, en Angleterre, l'opinion publique pressait impérieusement le cabinet d'aviser à la délivrance du général. Mais il était entendu entre Lord Granville et Gordon que la mission de celui-ci avait précisément pour but de dispenser le Gouvernement d'envoyer ses troupes au Soudan : Lord Granville avait déclaré d'ailleurs qu'il n'y emploierait pas de régiments anglais ou indiens. Le ministère n'était donc guère pressé de céder aux réclamations du pays. Enfin, les clameurs augmentant, le Parlement et la nation s'unissant dans le devoir d'arracher à la mort le brave soldat qui s'était si généreusement dévoué, M. Gladstone, le 5 août, à la Chambre des communes, se leva et demanda le vote de la somme nécessaire aux mesures qui devaient délivrer Gordon.

Deux routes étaient indiquées par où l'expédition de secours pouvait approcher de Khartoum : l'une coupe droit à travers le désert, de Souakim à Berber; l'autre est le cours du Nil. Gordon manifesta sa préférence pour cette dernière, et ce fut celle qu'adopta le général commandant l'expédition.

Le 18 septembre, le vapeur *Abbas*, qui portait le colonel Stewart, ancien compagnon de Gordon, M. Power, correspondant du *Times*, M. Herbin, consul de France, plusieurs Grecs et Égyptiens, quarante-quatre hommes en tout, fit naufrage en essayant de franchir les abords de la cataracte d'Abou-Hamid. Les Arabes les invitèrent à atterrir tranquillement et sans armes. Stewart accepta et gagna la terre avec Power, Herbin et Hassan Effendi; on les fit entrer dans une maison où ils furent immédiatement massacrés.

Le 17 novembre, Gordon fait savoir à Lord Wolseley, alors à Ouadi-Halfa, qu'il peut tenir quarante jours encore, que les mahdistes sont au sud, au sud-ouest, à l'est, mais pas au nord de Khartoum.

Le jour de Noël 1884, la plus grande partie de la colonne de

secours était rassemblée à Korti. La marche avait été aussi rapide qu'avaient pu l'assurer l'énergie et l'habileté du commandant. On ne vit probablement jamais une troupe si nombreuse animée d'une plus vive ardeur que celle qui suivait Lord Wolseley à la rescousse du vaillant soldat resté seul à Khartoum.

Le 30 décembre, une partie des forces commandées par le général Herbert Stewart se rend, avec 2 099 chameaux, de Korti aux puits de Gakdoul, et fait le trajet en 46 heures 50 minutes; onze heures après, Sir Herbert et tous les chameaux repartent pour Korti et y arrivent le 5 janvier. Le 12, retour à Gakdoul; le 13, à deux heures de l'après-midi, on s'achemine enfin vers Abou-Klea. C'est là que, le 17, se livre la fameuse bataille dont le résultat fut une victoire chèrement achetée. Sur un effectif de 1 800 hommes les troupes anglaises perdaient 9 officiers et 65 soldats; il y eut 85 blessés. 1 100 mahdistes étaient couchés sans vie devant le carré. Si cette vaillante escouade se fût augmentée des 3 000 Anglais qui poursuivaient leur route dans la vallée du Nil, la marche vers Khartoum n'eût été qu'une promenade. Le 19, nouveau combat, près de Metammeh; les Anglais ont 20 tués et 60 blessés, mais ils occupent un village perché sur une terrasse de gravier près du Nil; l'ennemi perd 250 hommes.

Le 21 ils entrent en communication avec quatre vapeurs ancrés à l'abri d'une île; ils étaient là depuis quelques semaines, envoyés par Gordon pour attendre la colonne anglaise. Le 22 et le 23, Sir Charles Wilson fait une reconnaissance, construit deux petits forts, change l'équipage des vapeurs et prépare son combustible. Le 24, deux de ces navires remontent le fleuve, n'emportant qu'une vingtaine de soldats européens. Le 26, deux hommes montent à bord; ils racontent qu'on s'est battu à Khartoum; le 27 on leur crie du rivage que Khartoum est tombé, que Gordon a péri. Un autre indigène le leur confirme le lendemain. Wilson poursuit sa route jusqu'à ce que ses navires soient devenus une cible pour les canons d'Omdourman et de Khartoum, sans compter les balles tirées d'une distance de 70 à 180 mètres; il ne vire pas de bord avant de n'avoir plus de doute sur la mort du général. Descendant alors à toute vapeur, il mouille à Tamaniéh le soir; deux messagers vont aux nouvelles. L'un d'eux revient

lui dire que, pendant la nuit du 26 janvier, les mahdistes ont pénétré dans la ville par suite de la trahison de Farag Pacha; Gordon a été tué. Le lendemain, le prophète a fait son entrée, puis s'est retiré après avoir offert ses actions de grâces dans une mosquée et octroyé à ses guerriers trois jours de pillage.

« Dans la ville, dit le rapport du major Kitchener, le massacre dura environ six heures et coûta la vie à 4 000 personnes, pour le moins. Les bachi-bouzouks et les réguliers blancs, au nombre de 3 527, les Chaigia irréguliers, au nombre de 2 330, furent presque tous égorgés de sang-froid après avoir rendu les armes. » Les habitants échappés à la mort durent sortir de la ville; on les fouillait à mesure qu'ils traversaient les portes, puis ils furent emmenés à Omdourman, où l'on partagea les femmes entre les chefs mahdistes; les hommes, dépouillés de leurs vêtements, s'enfuirent au hasard, pour se tirer d'affaire comme ils pourraient. Un négociant grec qui réussit à se sauver raconta que Gordon avait été trahi, non par Farag Pacha, mais par des marchands de la ville qui avaient traité avec l'ennemi.

Le Darfour, le Kordofan, le Senaar, le Bahr-el-Ghazal, Khartoum étaient au pouvoir des mahdistes; Kassala suivit bientôt, et de toute la longueur et de toute la largeur de cet immense Soudan égyptien il ne resta plus que la Province Équatoriale, dont le gouverneur était Emin Bey Hakim, le « fidèle médecin ».

Les Anglais s'étaient fait un devoir de secourir leur courageux compatriote, le vaillant et célèbre guerrier: il n'est pas surprenant qu'une partie de cet intérêt se reportât sur celui des lieutenants de Gordon qui, en temporisant comme Fabius, avait pu épargner aux siens le sort des garnisons du Soudan. Comment auraient-ils manqué de sollicitude pour le brave officier et sa petite armée presque perdus dans le sud lointain? Donc, s'il était possible de leur venir en aide sans dépenses exagérées, les fonds nécessaires seraient bientôt souscrits.

Le 16 novembre 1884, Emin Bey écrit à M. A.-M. Mackay, missionnaire dans l'Ouganda :

Le Soudan est devenu le théâtre d'une insurrection; depuis dix-neuf mois je suis sans nouvelles de Khartoum, et j'en conclus que la ville est au pouvoir des rebelles ou que le Nil est bloqué.

Mais il ajoute :

Quoi qu'il en soit, veuillez informer vos correspondants, et par eux le gouvernement égyptien, que tout va bien ici : nous sommes décidés à tenir bon jusqu'à ce que le secours arrive ou que nous perdions la vie.

Et dans une seconde lettre au même missionnaire et datée du même jour :

La province du Bahr-el-Ghazal étant perdue, et le gouverneur Lupton Bey emmené au Kordofan, on ne peut informer le gouvernement de ce qui se passe ici. Depuis dix-neuf mois nous sommes sans communications avec Khartoum ; je suppose que la rivière est barrée.

Prière donc de faire savoir, si possible, au gouvernement égyptien qu'en core aujourd'hui tout va bien, mais que nous avons le plus grand besoin d'assistance. Jusqu'à ce que le secours arrive, il faut tenir bon, ou périr !

Le 31 décembre 1885 il écrit de Ouadelaï à M. Charles-H. Allen, secrétaire de la Société anti-esclavagiste :

Depuis le mois de mai 1885 nous sommes absolument séparés du reste du monde. Oubliés, abandonnés du gouvernement, il nous a fallu faire de nécessité vertu. L'ennemi nous a vigoureusement attaqués depuis l'occupation du Bahr-el-Ghazal, et je ne saurais assez louer l'admirable dévouement de nos soldats nègres : pendant une longue guerre qui pour eux, il faut le dire, n'offre aucun avantage, privés depuis si longtemps des choses les plus nécessaires à la vie, ne recevant plus de paye, ils se sont battus vaillamment, et quand, dévorés par la faim, après dix-neuf jours de souffrances et de privations incroyables, leur force était épuisée, quand le dernier cuir de leur dernière botte a été mangé, ils se sont lancés au milieu de la troupe ennemie et ont réussi à passer ! Et tout cela, ils l'ont enduré sans la moindre arrière-pensée, sans l'espoir de la plus modeste récompense, poussés uniquement par le devoir et le désir de montrer leur vaillance à leurs adversaires !

Je me rappelle l'impression produite sur moi et sur mes amis quand parut dans le *Times* ce noble témoignage rendu par un chef à la valeur et à la vertu militaire de ses soldats. Quelques jours après, nous commençons à discuter les voies et moyens pour porter secours à celui qui avait écrit cette lettre.

Et que dire de celle-ci, adressée à la même date au Dr R.-W. Felkin ?

Les journaux vous auront sans doute appris que le pauvre Lupton, qui jusqu'alors avait bravement défendu sa province du Bahr-el-Ghazal, a été

forcé, par la trahison de ses gens, de se rendre aux émissaires de l'ancien Mahdi, qui l'ont emmené au Kordofan.

J'ai pu, par un stratagème, préserver d'un semblable sort ma province et moi-même ; les rebelles ont fini par m'attaquer et m'ont causé de grandes pertes en hommes et munitions. Mais à Rimo, dans le Makraka, je leur ai asséné un tel coup que, depuis, ils me laissent tranquille. On venait de m'apprendre la chute de Khartoum en janvier 1885 et la mort de Gordon.

Tout cela m'a contraint à évacuer nos stations extrêmes et à rappeler nos soldats et leurs familles, espérant toujours des renforts du gouvernement ; en vain, je commence à le croire, car depuis avril 1885 je n'ai reçu du nord aucune sorte de nouvelles.

Le gouvernement de Khartoum ne s'est pas bien conduit à notre égard. Quand on a évacué Fashoda, on aurait dû se rappeler qu'il y a ici, dans la Province Équatoriale, quelques serviteurs de l'État qui ont fait leur devoir et ne méritaient point qu'on les abandonnât à leur sort sans plus de cérémonie. Du moins eût-il fallu nous relever de notre consigne : nous aurions compris, alors, qu'on nous regardait comme n'étant plus bons à rien.

Il ne nous restait plus qu'à chercher une porte de sortie, et, en premier lieu, à faire savoir en Égypte que nous ne sommes pas morts. Me dirigeant donc vers le sud, je suis venu à Ouadelaï après avoir pris à Lado les mesures nécessaires.

Je me propose de tenir le pays le plus longtemps possible ; j'espère que dans sept ou huit mois mes lettres arriveront en Égypte et qu'on me répondra par Khartoum ou Zanzibar. Si le Soudan a été abandonné, j'emmennerai tout mon monde vers le sud. Puis j'enverrai tous mes Égyptiens et les employés venus de Khartoum, à Zanzibar *via* l'Ouganda ou le Karagoué : je resterai chez Kabba-Rega avec mes troupes nègres jusqu'à ce que le gouvernement m'informe de ses désirs.

A cette époque, Emin comptait donc se débarrasser de tous ses Égyptiens ; lui-même pensait partir dès que le gouvernement l'aurait informé de « ses désirs ». « Ses désirs » ne pouvaient être évidemment que de lui voir abandonner sa province, puisqu'il était impossible de la conserver ; il aurait profité de l'escorte pour quitter l'Afrique.

Le 6 juillet 1886, Emin écrivait à M. Mackay :

Croyez bien que je ne suis pas pressé de m'arracher d'ici et de m'éloigner de ces régions où j'ai peiné dix ans.

Tout mon monde, et principalement les troupes nègres répugnent singulièrement à se rendre dans le sud et de là en Égypte ; ils demandent à rester ici jusqu'à ce que l'on puisse les rapatrier par le nord. Pour moi, à

moins qu'un danger ne nous surprenne, et si nos munitions durent encore quelque temps, je suivrai vos conseils et resterai jusqu'à ce qu'un secours quelconque nous arrive. Soyez sûr que je ne veux, en aucune façon, vous occasionner d'ennuis dans l'Ouganda.

Je ne me déciderai à marcher vers la côte que contraint par une cruelle nécessité. Du reste, il y a deux autres routes. La première va droit de chez Kabba-Rega au Karagoué; la seconde mène *via* l'Ousongora aux stations du Tanganyka. J'espère que je n'aurai besoin ni de l'une ni de l'autre.

Mes gens perdent patience à attendre si longtemps et se demandent avec anxiété quand viendra le secours. Il serait désirable que quelque messenger nous arrivât d'Europe, soit par le pays des Massaï, la route la plus directe, soit du Karagoué par la contrée de Kabba-Rega, afin que mon peuple voie qu'on s'intéresse encore à lui. Je payerais en ivoire les frais de ce voyage.

Je le répète encore, je suis prêt à rester, à administrer ces contrées aussi longtemps que possible jusqu'à ce qu'on nous envoie du secours, mais je vous supplie de faire tous efforts pour en hâter l'arrivée. Assurez Mouanga qu'il n'a rien à craindre de moi ou des miens, et que, vieil ami de son père Mtesa, je n'ai aucune intention de lui nuire.

Nous pouvons juger par ces lettres que les gens d'Emin lui sont encore fidèles; du moins ils obéissent à ses ordres; mais, sauf les Égyptiens, pas un seul ne demande à regagner l'Égypte. On le voit étudier les routes possibles pour battre en retraite; ailleurs il parle d'arriver à la mer par la route du Monbottou; ici, il songe à celle qui traverse la Massaïe, ou bien il passerait par l'Ounyoro, puis il se rendrait à l'Ousongora par l'ouest de l'Ouganda, et de là au lac Tanganyka! Si les troupes noires ne devaient pas le suivre, certes il ne pourrait faire ce long voyage avec les employés égyptiens et leurs familles.

Quelques extraits de lettres de M. F. Holmwood, gérant du consulat général de Zanzibar, à Sir Evelyn Baring et datées du 25 et du 27 septembre, nous indiqueront les vues d'un homme qui, par sa position et ses connaissances, était des mieux placés pour donner son avis sur les mesures à prendre pour la délivrance d'Emin.

Les lettres que j'ai reçues d'Emin vont jusqu'au 27 février 1886, où il se proposait d'évacuer sa province par détachements: il comptait expédier le premier à la fin de juillet, après la saison des pluies, mais le Dr Junker et M. Mackay m'informent tous deux qu'Emin leur a écrit depuis. La majeure partie des 4 000 Égyptiens qui sont toujours restés fidèles à l'Égypte et ont soutenu le gouverneur malgré les constantes attaques des adhérents du Mahdi et le danger imminent de mourir par la faim, refuseraient de

quitter le pays, et il est décidé maintenant, si du moins la chose est possible, à rester à son poste et à sauvegarder les intérêts de l'Égypte jusqu'à l'arrivée du secours.

Si l'Ouganda était délivré de ce tyran (Mouanga), la Province Équatoriale, même avec le présent et primitif système de communications, ne serait plus de Zanzibar qu'à huit semaines de « poste », et un dépôt placé sur l'Albert-Nyanza, en lieu sûr, fournirait une base à n'importe quelles opérations; on déciderait dans la suite.

Le Dr Junker dit que le pays à l'est des chutes Ripon¹ est impraticable et qu'Emin a perdu de nombreux soldats en essayant d'y ouvrir une route. S'il en est ainsi, on ne pourrait compter, pour tourner l'Ouganda et son annexe orientale, sur l'autre ligne par laquelle le Dr Fischer a essayé de secourir Junker, et qu'il recommande, je crois. La voie bien connue qui passe par l'Ouganda serait la seule que pût suivre une expédition de taille modeste.

Autant que j'en puis juger sans longs calculs, il faudrait, pour le moins, 1 200 porteurs, plus une garde de 500 indigènes bien armés.

Le général Matthews, que j'ai consulté, trouve ce dernier chiffre beaucoup trop bas, mais, après avoir pesé les témoignages de plusieurs hommes d'expérience et connaissant l'Ouganda, je crois encore que 500 noirs armés de carabines récent modèle et sous la conduite de chefs capables suffiraient grandement, au besoin, avec l'aide des engagés irréguliers.

Un officier américain du gouvernement khédivial écrit à M. Portal qu'on pourrait sans doute communiquer avec Emin par l'intermédiaire des Arabes de Zanzibar, mais que lui expédier vivres et munitions serait chose impossible; peut-être les Arabes réussiraient-ils à lui faire ouvrir un passage; toutefois la ligne de retraite la plus sûre serait la région occidentale, par laquelle il gagnerait le Congo.

« Sans l'attitude menaçante du roi de l'Ouganda, dit M. F. Holmwood dans sa dépêche du 25 septembre 1886 au Foreign Office, secourir le Dr Emin ne serait qu'une question de dépenses à régler au Caire, mais dans les circonstances présentes, nombre de choses graves sont à considérer et je dois les soumettre au gouvernement de Sa Majesté. »

Je voudrais appeler votre attention sur les remarques de M. Mackay au sujet de la seconde route conduisant à Ouadelai, route que le Dr Fischer a essayé de prendre. Si M. Mackay ne se trompe, on échouerait probablement dans la tentative de

1. Cette route passerait à travers le pays des Massaï.

tourner par cette ligne encore inexplorée l'Ouganda ou son annexe orientale.

M. A.-M. Mackay avait écrit de l'Ouganda (14 mai 1886) :

Vous aurez su, par la lettre du Dr Junker, qu'Emin Bey avait eu la bonne fortune de se concilier l'obéissance de ses administrés. Il semble tenir de Gordon le secret de s'attacher ses sujets, et leur reste fidèle bravement. S'il eût voulu les quitter, il n'aurait eu qu'à prendre quelques centaines de soldats et à pousser hardiment vers la côte, droit à travers le pays des Massaï, ou bien par notre région, sans demander l'agrément de Mouanga (le roi de l'Ouganda) ou de qui que ce soit. Il sait bien que nul ici ne lui pourrait barrer la route, et, comme il me l'écrivait il y a plusieurs années, ce ne serait qu'un jeu pour lui d'emporter ce méchant village et d'en razzier le bétail.

Mais quel serait le sort des nombreux sujets restés fidèles au gouvernement égyptien ? Ils ne se soucient point de quitter leur fertile contrée pour être emmenés dans les déserts de la haute Égypte ?

Le Dr Emin est un gouverneur habile et sage ; tous lui rendent cette justice, mais il ne peut toujours rester où il est, se succéder à lui-même pour ainsi dire, même si les troupes du Mahdi le laissent désormais tranquille. Notre pays avait entrepris de rapatrier les garnisons du Soudan. Pourquoi ne prendrait-il pas avantage de la position particulière d'Emin ?

La conduite de Mouanga relativement aux lettres qu'on lui a remises pour Emin a été fort peu respectueuse pour le gouvernement de la Grande-Bretagne, qui avait reçu avec tant de bienveillance les envoyés de son père. Nous ne lui demandions qu'une chose, les faire parvenir à la première station, jusqu'à ce qu'Emin lui mandât si oui ou non il prendrait cette route, mais les dépêches sont encore entre ses mains.

Et à Sir John Kirk (28 juin) :

Les dangers encourus par le Dr Fischer dans son voyage n'ont dû commencer qu'après Kavirondo ; il avait alors à traverser la contrée des redoutables Bakedi : le Dr Junker nous dit qu'ils ont massacré des escouades entières de soldats appartenant à Emin Pacha.

Le Dr Fischer, on se le rappelle, avait été envoyé à la recherche du Dr Junker par le frère de celui-ci, et avait choisi pour route la rive orientale du Victoria-Nyanza. Arrivé au nord-est du lac, il regagna la côte.

M. Mackay continue :

Le Dr Junker est avec nous. Il m'a apporté une lettre d'Emin Bey, datée du 27 janvier 1886. Il pensait envoyer ses gens (quelque 4000 âmes) par

cette route-ci et en petits détachements. Ces mesures seraient funestes. Il me demande d'aller à sa rencontre, car il voudrait nous conduire deux vapeurs que, sans cela, il lui faudrait abandonner : l'un serait pour le roi, l'autre pour la mission.

Depuis lors, Emin paraît avoir découvert que son peuple, officiers et le reste, refuse de quitter le Soudan ; il songe donc à rester encore quelques années, pourvu seulement qu'on puisse le ravitailler de cotonnades, etc.

M. Mackay écrit fort judicieusement. Ses lettres m'ont donné de solides informations.

Naturellement, il croyait en plein à la loyauté des troupes d'Emin, et tous, nous partagions sa confiance. Combien grossièrement nous nous sommes mépris ! Jamais Emin n'aurait fait sa trouée jusqu'à la côte par l'Ouganda ou tous autres lieux avec des soldats de la trempe de ses ignorants et stupides Soudanais.

M. Joseph Thomson, dans une lettre adressée au *Times*, conseillait, lui, de passer par le pays des Massaï, qu'il se portait fort de faire franchir sans dommage à l'expédition de secours.

M. J.-T. Wills était pour le Mobangui Ouellé.

M. Harrison Smith, pour l'Abyssinie.

Un autre gentleman, intéressé dans la Compagnie des Grands Lacs, proposait que l'expédition prit la route du Zambèze-Chiré-Nyassa, pour se rendre par le Tanganyka au Mouta-Nzighé et au lac Albert. Un missionnaire du Tanganyka appuyait vivement ce projet, pas plus téméraire qu'un autre.

Après avoir soigneusement examiné plusieurs routes, le Dr Felkin, dans un article du *Scottish Geographical Magazine*, prenait parti pour l'ouest du lac Victoria, le Karagoué et l'Ous-songora.

Au commencement du mois d'octobre 1886 j'avais longuement causé avec Sir William Mackinnon et M. J.-F. Hutton, ancien président de la Chambre de commerce de Manchester, sur les mesures à prendre pour ravitailler Emin et lui aider à tenir ferme. A notre avis, il ne lui manquait que des munitions. Ces messieurs ne demandaient pas mieux que de réunir au plus tôt les sommes nécessaires pour lui en procurer, mais en l'absence de leurs amis ils ne voulurent point décider seuls des voies et moyens. Nous discutâmes à fond le budget et les routes. Comme M. Hutton vient de m'en informer, le devis que

j'esquissai à grands traits dépense de 12 500 francs ce qu'a coûté notre entreprise.

Quatre routes seulement me semblaient à peu près également possibles. La première, par le pays des Massai, ne pourrait décidément convenir s'il fallait y convoier les grands approvisionnements de munitions et d'armes que nous croyions indispensables au gouverneur. M. Thomson¹ l'avait traversé, et son récit des extrémités auxquelles le réduisit le manque d'eau et de grain à son retour du lac Victoria ne nous encourageait guère. Déjà, pendant le voyage d'aller, ses gens, pris de panique, lâchèrent pied en si grand nombre qu'il dut rebrousser chemin jusqu'au Kilima-Ndjaru, y établir un camp et regagner la côte avec quatre ou cinq hommes pour y recruter de nouveaux *pagazi*. Or il est excessivement fâcheux de retourner sur ses pas dès le début même d'une entreprise. La tendance des Zanzibari à saisir la première occasion favorable pour se donner de l'air est un très grave décompte pour les expéditions partant de la côte orientale. Et, depuis quelque temps, grâce à l'impunité, les désertions ont pris des proportions désespérantes. Toucher les avances, épauler la balle, recevoir sa carabine et s'acheminer gaillardement, puis décamper en sourdine avec armes et bagages, est devenu pour les porteurs de la côte une véritable profession. Plus nombreuse la caravane, plus grandes les pertes d'argent, de fusils et de pacotille.

La seconde route, et la meilleure, par le Victoria-Nyanza et l'Ouganda, était présentement impossible pour une troupe de dimensions modestes, par suite de l'hostilité des populations. Inutile de songer à les éviter par la traversée du lac : où trouverions-nous les embarcations nécessaires ?

La troisième route passe par Msalala, le Karagoué et l'Ankori, puis par l'Ounyoro et le lac Albert. La prendre pour arriver de la côte Est entraînerait sûrement une perte immense d'hommes et de marchandises : 50 pour 100 au bas mot. De plus, les Ouaganda occupent le Karagoué et harcèleraient sans cesse l'expédition. Si nous avions la bonne fortune de sortir sains et saufs de ce district, il nous faudrait compter avec les Ouanyankori, qui nombrent 200 000 javelots, et si notre arrivée leur était

1. *Au pays des Massai*, par Joseph Thomson. Hachette et C^{ie}.

annoncée par des combats avec les naturels du Karagoué, la perspective deviendrait lugubre au possible. Quant à passer n'importe où à l'ouest du Karagoué pour éviter les Ouaganda, la chose était infaisable, à moins d'une augmentation de dépenses que les souscripteurs ne trouveraient pas de leur goût.

« Le problème tout entier se résout en une question d'argent. Apportez beaucoup d'écus, et tous les chemins nous seront ouverts, mais la somme souscrite ne nous laisse que le Congo. Cette voie a le grand désavantage de n'offrir dans la partie supérieure qu'un nombre très restreint de bateaux de transport ; aussi proposerais-je de faire construire quinze baleinières qui nous amèneraient tous à quelque 600 kilomètres de l'Albert-Nyanza. Le portage de ces embarcations du bas Congo au cours supérieur du fleuve serait un dur labeur, mais on pourrait envoyer d'avance des agents chargés de tout préparer. — Il nous faudrait au préalable la sanction du roi Léopold.

« Mais n'est-il pas prématuré de discuter tout cela ? Je n'ignore point qu'avant ce projet on en a fait bien d'autres pour lesquels on a dépensé force paroles : ce beau feu peut ne produire que fumée. — Amassez d'abord des fonds, puis, si vous me voulez encore, appelez-moi. Je vous ai dit ma façon de voir : si elle ne vous va point, que Thomson pilote son expédition à travers la Massaïe, et inscrivez-moi pour 12 500 francs. »

Quelques jours après je m'embarquai pour l'Amérique, et, dès mon arrivée à New-York, je commençai une tournée de conférences. Mais deux semaines ne s'étaient pas écoulées que, le 11 décembre, je recevais le télégramme suivant :

Vos plans et offres acceptés. Ministère approuve. Fonds réunis. Affaire urgente. Revenez vite. Répondez.

Et voici ma réponse, expédiée de Saint-Johnsbury, Vermont, où m'avaient conduit mes « lectures ».

Cablegramme de lundi vient de m'arriver. Mille remerciements. Tout va bien. Partirai par l'*Eider* mercredi matin, huit heures. Sauf mauvais temps ou accidents, serai Southampton 22 décembre. Un mois de retard seule-

ment, après tout. Que le Ministère avertisse Holmwood Zanzibar et Seyyid Bargash¹. Mes meilleurs compliments.

Mon agent fut au désespoir : les auditoires étaient si merveilleusement disposés ! Chacune de mes apparitions était accueillie par des applaudissements... mais représentations et prières furent également inutiles.

J'arrivai en Angleterre la veille de Noël. Quelques heures après je discutais mes plans avec Sir William Mackinnon.

J'étais fermement convaincu, et sans la moindre ombre de doute, que la voie du Congo était de beaucoup la meilleure et la plus sûre, pourvu que j'obtinsse, des souscripteurs, ma flottille de baleinières et, du roi Léopold, la permission de traverser son territoire avec une troupe armée. Je connaissais une des routes de la côte orientale; je connaissais celle de la côte ouest. Du point le plus extrême que j'eusse atteint sur la première en 1876, 180 kilomètres seulement me séparaient de l'Albert-Nyanza; — des rapides de Yambouya, sur la seconde, la distance au même lac est de 600 kilomètres à vol d'oiseau. Et pourtant le Congo avait toujours mes préférences. Nous aurions abondance d'eau, si mauvaise et si rare sur la route orientale; les vivres ne devaient pas manquer, la fertilité merveilleuse des régions du haut Congo y attirant sans doute de nombreux aborigènes, tandis que nous savons par Thomson, Fischer et Hannington combien il est difficile de trouver à se nourrir sur la terre des Massai; enfin, ces désertions en masse, si fréquentes dans l'est, j'espérais bien m'en défendre dans l'ouest.

« Vous avez peut-être raison, répondait le Comité, mais nous en tenons pour la route de l'est.

— Très bien ! Va pour la route de l'est par Msalala, le Karagoué, l'Ankori et l'Ounyoré ! Mais quand vous entendrez parler de quelque escarmouche, vous voudrez bien, je l'espère, prendre la défense de l'absent. Si du haut d'un ballon je pouvais jeter mes colis dans le camp d'Emin, je m'empresse-rais d'éviter ainsi tout contact avec ces belliqueux indigènes. Il ne m'en chaut, du reste ! Il est décidé qu'il faut fournir au Pacha les moyens de se défendre; vous me confiez l'escorte des

1. Le sultan de Zanzibar. (Trad.)

armes et des munitions; vous choisissez la route de l'est... Ainsi soit ! »

Les fonds avaient été déjà rassemblés et voici la liste des souscripteurs :

Sir William Mackinnon, Baronnet.	50 000 fr.
Peter Mackinnon, Esq.	25 000
John Mackinnon, Esq.	7 500
Baronne Burdett Coutts et W. Burdett Coutts, Esq.	12 500
James S. Jameson, Esq.	25 000
Comtesse de Noailles.	25 000
Peter Denny, Esq., de Dumbarton.	25 000
Alexander L. Bruce, Esq., de la Société de géographie d'Écosse.	12 500
Henry Johnson Younger, Esq., de la Société de géographie d'Écosse.	12 500
MM. Gray, Dawes et C ^{ie} , de Londres.	25 000
Duncan Mac Neil, Esq.	17 500
James Hutton, Esq., de Manchester.	6 250
Sir Thomas Fowell Buxton.	6 250
James Hall, Esq., comté d'Argyle.	6 250
M. Mac Michael, Esq., de Glasgow.	6 250
La Société royale de géographie de Londres.	25 000
Le gouvernement égyptien.	250 000
TOTAL.	<u>557 500 fr.¹</u>

De mon côté, en vue d'accroître ce total et d'établir un fonds de réserve pour les éventualités possibles, en vue aussi de contribuer de mon argent aux frais de l'expédition, je demandai au Comité de céder aux journaux les lettres que je lui écrirais d'Afrique, et d'encaisser les sommes à recevoir en échange.

Notre estime du temps nécessaire pour arriver à Ouadelaï se basait sur une de mes marches de 1874-76, où je fis 1160 kilomètres en cent trois jours. Voici le résultat de nos calculs :

1^{re} route. — Par le pays des Massai, de la côte à Ouadelaï, et de Ouadelaï à la côte, 14 mois. — Retards, repos, etc., 4 mois. — Total, 18 mois.

2^e route. — Au lac Albert, par Msalala, le Karagoué, l'Ankori et l'Oussongora, et retour, 16 mois. — Retards, etc., 4 mois. — Total, 20 mois.

1. Voyez à l'Appendice le compte des Recettes et Dépenses.

5^e route. — Par le Congo :

De Zanzibar au Congo.	1 mois	1 ^{er} avril 1887.
Route de terre jusqu'au lac Stanley.	1 mois	1 ^{er} mai —
Par eau, sur le Congo.	1 mois 1/2	15 juin —
Halte.		25 juin —
De Yambouya à l'Albert-Nyanza	5 mois	25 sept. —
Halte.		9 janv. 1888.
De l'Albert-Nyanza à Zanzibar.	8 mois	8 sept. —
Retards, etc.	5 mois 1/2	
TOTAL.	18 mois.	

Et voici le temps réel que prirent nos marches :

Arrivée au Congo.	18 mars 1887.
Arrivée au lac Stanley.	21 avril —
Arrivée à Yambouya.	15 juin —
Halte.	28 juin —
Arrivée à l'Albert-Nyanza.	18 déc. —
Retour à Fort-Bodo.	8 janv. 1888.
Halte pour attendre les convalescents.	2 avril —
Albert-Nyanza, 2 ^e fois.	18 avril —
Halte.	25 mai —
Fort-Bodo, 2 ^e fois.	8 juin —
Banalya (150 kil. de Yambouya).	17 août —
Fort-Bodo, 5 ^e fois.	20 déc. —
Albert-Nyanza, 5 ^e fois.	26 janv. 1889.
Halte près du lac jusqu'au.	8 mai —
Du lac à Zanzibar, plus de 2 500 kilomètres (6 mois).	6 déc. —

En d'autres termes :

De Zanzibar à l'Albert-Nyanza	10 mois 1/2
Nyanza, allées et venues.	6 mois
Halte près de l'Albert.	1 mois 1/2
TOTAL.	18 mois.

Le 31 décembre, une lettre du Comité me donna la permission officielle de commencer mes préparatifs.

Ma première dépêche, en qualité de chef de l'Expédition de secours, fut adressée à mon agent, M. Mackenzie, de la maison Smith, Mackenzie et C^{ie}, pour qu'il me procurât à Bagamoyo 200 porteurs ouanyamouézi, afin de transporter immédiatement à la station missionnaire de Mpouapoua, environ 560 kilomètres ouest de Zanzibar, six tonnes de riz (6100 kilogr.), coûtant 2700 roupies (6615 fr.).

Ma seconde, une fois obtenu le consentement de Sa Hautesse le Seyvid de Zanzibar, fut pour engager 600 porteurs zanzibari

et acheter les marchandises suivantes à échanger en route contre grain, patates douces, riz, maïs, bananes¹ et plantains :

400 pièces, petites ou grandes, de toile bise.	10 970 mètres.
865 — — — — —	kaniki. 6 525 —
99 — — — — —	mouchoirs. 724 —
80 — — — — —	tandjiri. 585 —
214 — — — — —	dabouani. 1 565 —
107 — — — — —	sohari. 782 —
27 — — — — —	soubaya. 197 —
121 — — — — —	Barsati. 885 —
58 — — — — —	koungourou. 1 272 —
48 — — — — —	ismaïli. 551 —
119 — — — — —	kikoï. 870 —
14 — — — — —	daole. 51 —
27 — — — — —	djaouah. 99 —
4 — — — — —	kanga. 88 —
4 — — — — —	bindera. 88 —
58 — — — — —	zehani. 424 —
6 — — — — —	djoho. 164 —
24 — — — — —	kikoï en soie. 88 —
24 — — — — —	daole en soie. 88 —
24 — — — — —	dabouani fin. 88 —
15 — — — — —	sohari fin. 48 —
5 — — — — —	toile fine. 86 —
24 chemises blanches longues.	»
24 — — — — —	écruës — — — — — »
TOTAL.	25 858 mètres.

Puis 1 650 kilogrammes de verroterie et une tonne (1015 kilogr.) de cuivre, de fer et de fil de laiton.

Ma troisième dépêche donnait l'ordre d'acheter 40 ânes de somme et 10 ânes de selle avec harnais, bâts, etc. : coût, 10 000 francs.

MM. Forrest et fils reçurent la commande d'une embarcation, longue de 8 m. 54, large de 1 m. 85 et d'une profondeur de 76 centimètres. Construite en acier Siemens galvanisé, elle était partagée en douze sections pesant chacune 54 kilogrammes. Celles de l'arrière et de l'avant étaient pontées et étanchées, de manière à flotter en cas d'accident.

De l'Égypte on envoya à Zanzibar 510 carabines remingtons

1. La banane ordinaire est le fruit du bananier commun (*Musa paradisiaca*, L.); le plantain ou figue banane, plus petit et plus sucré, est celui du bananier des sages (*Musa sapientium* L.). (Trad.)

2 000 kilogrammes de poudre, 250 000 capsules à percussion, 100 000 étuis métalliques à cartouches pour remington. A Londres, le ministère de la guerre nous fournit 30 000 étuis pour cartouches gatling, et MM. Kynoch et C^{ie} de Birmingham, 35 000 cartouches spéciales pour remington. MM. Watson et C^{ie}, 4, Pall Mall, emballèrent 50 winchesters à répétition, chacun avec ses 1 000 cartouches. Hiram Maxim, l'inventeur du célèbre usil qui porte son nom, nous fit cadeau d'un de ses merveilleux engins, la mitrailleuse automatique maxim, avec bouclier monté sur un affût très léger, mais solide.

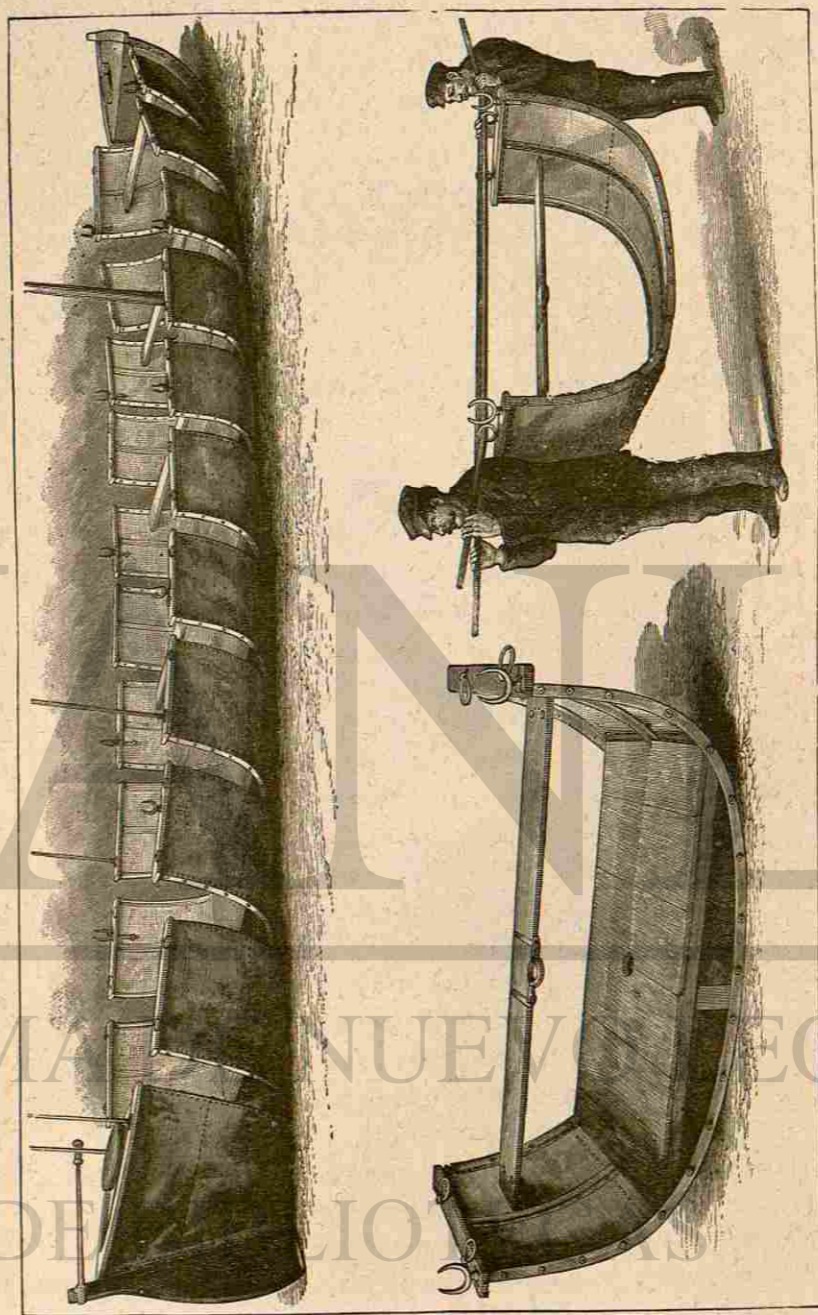
Rappelons, pour mémoire : 100 pelles, 100 bèches, pour les retranchements, 100 haches pour palissader le camp, 100 cognées ou serpes pour construire des *zeriba*.

MM. Burroughs et Welcome, Snowhill Buildings, de Londres, les chimistes et droguistes si connus, nous firent cadeau de neuf superbes boîtes de médicaments, renfermant toutes les substances nécessaires pour combattre les maladies endémiques particulières à l'Afrique. Chacune des doses était en tablettes et déjà combinée à d'autres matières qui en assuraient la prompt solution; chaque compartiment était garni des remèdes ou instruments nécessaires au médecin et au chirurgien. Rien ne fut oublié; tous nous devons la plus vive reconnaissance à ces messieurs, non seulement pour la valeur intrinsèque de ces caisses et de leur contenu, mais aussi pour l'achat qu'ils ont bien voulu nous faire de ce qu'il y avait de meilleur à Londres, et les soins apportés à l'emballage: tout est arrivé à Yambouya sans le moindre accident.

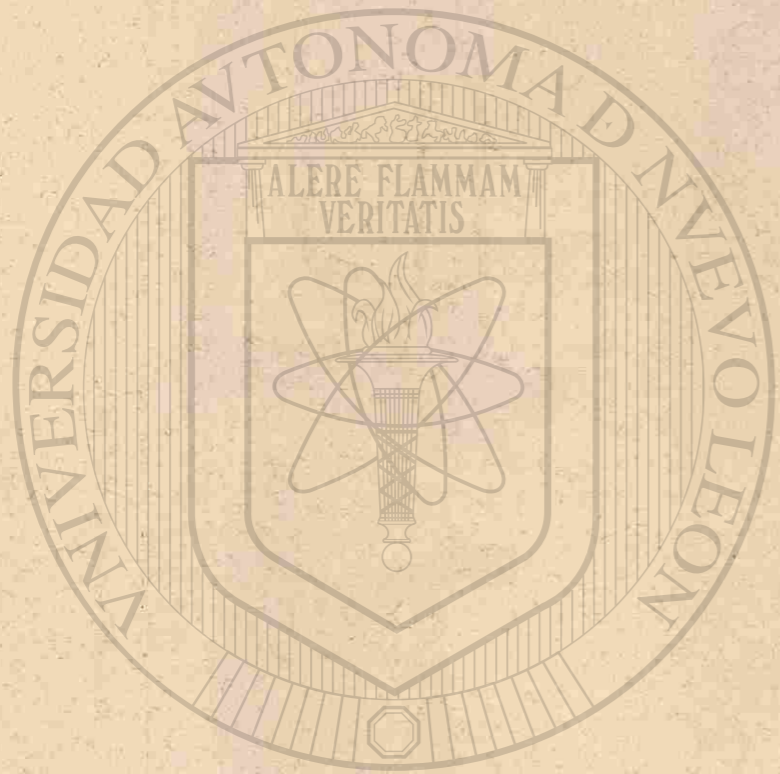
MM. John Edgington et C^{ie}, Duke Street, nous fabriquèrent des tentes en toile imprégnée de sulfate de cuivre et qui se sont conservées trois ans. En dépit de 300 journées de pluie, je me suis trouvé, pour la première fois en Afrique, en possession d'une tente qui, après notre retour à Zanzibar l'année dernière, en aurait encore supporté 200.

MM. Fortnum et Mason, de Piccadilly, nous préparèrent 40 charges, parfaitement emballées, des provisions les plus choisies. Le thé a gardé son parfum jusqu'à sa dernière feuille; le café fut le plus pur des moka; l'extrait de Liebig de toute première qualité.

Mais à quoi bon énumérer toutes mes emplettes? Mes quatre expéditions en Afrique et mes anciennes listes « d'articles



La barque démontable L'AVANCE.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

divers » me rendaient la tâche facile. Sir Francis de Winton et le capitaine Grant Elliot m'indiquaient les meilleurs fournisseurs et contrôlaient les livraisons.

Le colonel Sir Francis de Winton avait été mon successeur au Congo, et, par amitié pure, il me fit bénéficier de son expérience : sa magistrale connaissance des affaires me fut du plus



Le lieutenant W.-G. Stairs.

grand secours pour les diverses besognes qui m'assiégeaient, surtout pour répondre aux lettres reçues et pour choisir mes six ou sept officiers parmi les centaines de candidats brûlant du désir de partager mes travaux.

Le premier élu fut le lieutenant W.-G. Stairs, du régiment du génie¹ : le style concis, allant droit au but, de la lettre par laquelle il s'offrait, le recommandait fortement à notre atten-

1. Royal Engineers. (Trad.)

tion. Après une courte entrevue, je l'inscrivis en tête de ma liste sous la condition d'obtenir un congé, que Lord Wolseley voulut bien accorder.

Puis venait M. William Bonny : ses tentatives épistolaires n'ayant eu aucun succès près de précédentes expéditions, il se présentait cette fois en personne, ne demandant qu'une



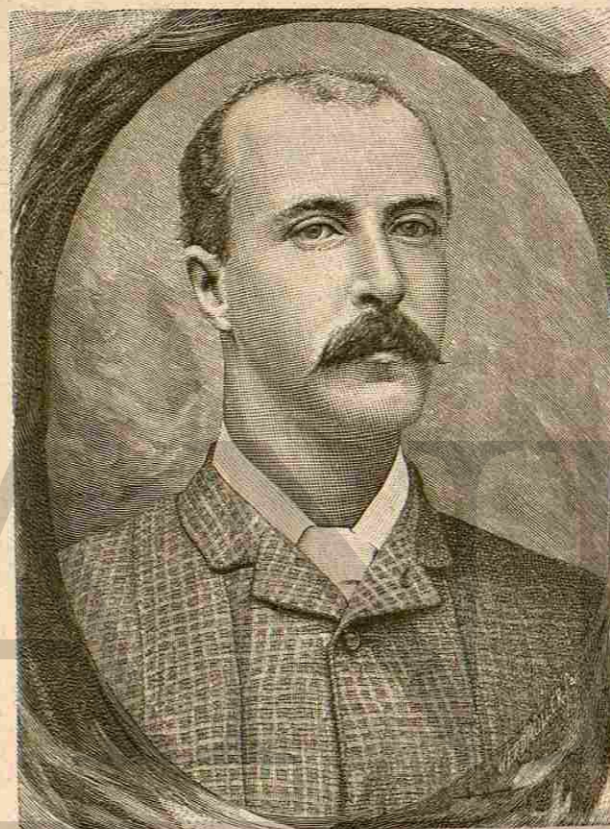
M. William Bonny.

chose, être admis en n'importe quelle qualité. Il ne voulait entendre à aucun refus, et les croix et médailles qui couvraient sa poitrine parlaient éloquemment en sa faveur. Bref, comme il avait fait son service dans un hôpital militaire, je le nommai notre aide-chirurgien.

Puis M. John Rose Troup, qui avait servi au Congo. Il parlait couramment le souahili, le langage des Zanzibari. Le travail ne lui faisait pas peur; il tenait les comptes avec exactitude et méthode.

Puis le major Edmond Musgrave Barttelot, du 7^e fusiliers. Il me fut présenté par une de mes connaissances qui en faisait les plus grands éloges. Je raconterai plus tard ce qui se passa à cette entrevue. Après quelques objections il fut inscrit quatrième.

Cinquième : le capitaine R.-H. Nelson, du régiment de



Le capitaine R.-H. Nelson.

cavalerie de Methuen. Il s'était distingué dans la guerre zouloue. On lisait son mérite sur sa physionomie.

Sixième : M. A.-J. Mounteney Jephson, encore tout neuf en fait de lointains voyages et peu accoutumé à la rude vie du désert. Quelques membres du Comité pensaient qu'il ne vaudrait rien pour une expédition de cette sorte : il leur semblait trop « première classe ». Mais les 27 500 francs qu'à son occasion Mme de Noailles versait à notre fonds de secours, furent un argument auquel on ne sut pas résister. Sans que

la main lui tremblât, M. Jephson signa les divers articles de son engagement. Pauvre jeune Jephson ! De sérieuses épreuves lui étaient réservées ; nous les raconterons en leur lieu.

M. James S. Jameson fut un des derniers à se présenter ; la liste allait être close. Il avait voyagé au sud de l'Afrique, chez les Machona et les Matabélé, étudiant les oiseaux, rapportant des esquisses et des trophées de chasse. Il me paraissait un peu



M. A.-J. Mounteney Jephson.

frère. J'en fis la remarque, mais il se défendit avec chaleur, alléguant qu'ayant déjà passé de longues années là-bas, cette expérience démentait mes craintes. Il paya 25 000 francs le privilège de nous accompagner, promit de tout cœur ses bons et loyaux services et souscrivit bravement à toutes les conditions.

Au plus chaud de nos préparatifs pour la marche de Zanzibar au Victoria-Nyanza, la lettre suivante vint bouleverser brusquement les plans du Comité :

Palais de Bruxelles, 7 janvier 1887.

Cher monsieur Stanley,

L'État du Congo n'a rien à gagner à ce que l'expédition traverse son territoire. Le roi conseillait cette route tout simplement pour être en mesure de rendre à l'expédition des services qui ne seraient plus possibles si elle suit la route de l'est. D'après vos propres calculs, celle-ci doit vous prendre dix-huit mois. Sa Majesté croirait manquer à tous ses devoirs envers l'État du Congo si elle le privait aussi longtemps de vos services, dont on aura certainement besoin avant l'expiration de cette période.

Si, au contraire, l'expédition doit suivre la route du Congo, l'État aura pour elle les plus grands égards : il place à sa disposition tout son matériel naval, autant du moins que le permettent les exigences d'une administration que son devoir est d'assurer avant tout. Le *Stanley* est le plus grand des vapeurs du haut Congo. Nous en expédions un second par le paquebot du 15 courant, et nous en presserons le plus possible le lancement au lac Stanley : ce sera une précieuse et très nécessaire addition à notre flottille. En attendant, je n'en doute pas, la *Paix*, navire de la mission baptiste, pourrait effectuer gratuitement certains transports.

Si l'expédition le désire, nous lui faciliterons le recrutement d'engagés bangala : nous en sommes entièrement satisfaits, ce sont de bons soldats qui ne tremblent pas devant les Arabes comme les Zanzibari.

Vous avez dû remarquer que les documents officiels publiés cette semaine à Berlin limitent le territoire de Zanzibar à une étroite bande de terrain le long de la côte. Au delà de cette bande, toute la contrée appartient à l'Allemagne. Si les Allemands vous permettent de traverser leur territoire, les Zanzibari y seront en sol étranger, précisément comme au Congo.

Avec mes affectueuses salutations, je suis, cher monsieur Stanley,
Bien à vous,

Comte de BORCHGRAVE.

Que ceci ne fût pas matière à décider en hâte, on le verra par la lettre de Sir William Mackinnon :

Western Club, Glasgow, 4 janvier 1887

Mon cher Stanley,

Je viens de recevoir du roi un aimable billet exprimant le désir qu'on prenne la route du Congo. Il regretterait de vous voir briser le lien qui vous unit à cette contrée, car il vous regarde comme un des piliers de l'État. Je lui ai longuement expliqué tout ce qui a été fait et tout ce qui se prépare, les difficultés de rompre des engagements déjà souscrits et d'obtenir que les gouvernements britannique et égyptien et le sultan de Zanzibar consentent à tous ces changements de front. Je n'ai pas manqué de mentionner la grande dépense que nous causeraient le voyage par mer de 600 hommes (si du moins le sultan veut consentir à ce qu'ils aillent du Zanzibar au Congo) et leur rapatriement.

J'ai cependant promis de voir si tous ceux qui y sont intéressés consentiraient à prendre la route du Congo.

.....

Quelques extraits de mon journal donneront l'idée de mes occupations jusqu'à notre départ :

Comme me l'a demandé Mackinnon, auquel le roi des Belges avait écrit au sujet de la route du Congo, j'ai vu Sir Percy Anderson et lui ai communiqué les désirs du roi Léopold. A sa question sur les avantages de cette voie, j'ai répondu :

1° La certitude d'arriver à Emin ;

2° Les vapeurs de l'État nous transporteraient sur le fleuve jusqu'à 600 kilomètres du lac Albert ;

3° Calmer les Allemands, qui soupçonnent des motifs politiques à chacun de nos actes ;

4° Rassurer le gouvernement français, qui prétend que notre expédition mettrait en danger les vies des missionnaires de sa nation. — Si les missionnaires français couraient des dangers, les missionnaires anglais partageraient certainement leur sort ;

5° Les engagés zanzibari nous causeraient moins d'ennuis, le voisinage de stations arabes les engageant toujours à désertir.

Lord Iddesleigh m'écrit que l'ambassadeur français a reçu l'ordre de l'informer que si l'expédition prend la route de l'est du Victoria-Nyanza, la vie de leurs missionnaires à l'Ouganda sera certainement menacée. Il me conseille d'examiner la question.

Visite à l'Amirauté. J'ai demandé à l'amiral Sullivan s'il pensait que l'Amirauté nous fournit un navire pour nous transporter au Congo. « Si le Gouvernement en donne l'ordre, répond-il, rien de plus facile, sinon, impossible. »

Écrit au roi pour le prier de me dire jusqu'où s'étendra l'aide qu'il veut bien nous prêter pour nos transports sur le haut Congo.

8 janvier. — Lettres du roi. Il me dit avoir bientôt besoin de mes services. Il met à notre disposition tout son matériel naval pour les transports, sauf ce qui est indispensable à l'administration. Télégraphié à Mackinnon que cette clause ne me plaît pas ; je ne la crois guère compatible avec la célérité nécessaire. Le colonel de Winton écrit dans le même sens.

Le matériel de l'expédition arrive en quantité.

De Winton a travaillé avec moi jusque très avant dans la nuit.

9 janvier. — Le colonel J.-A. Grant, le colonel Sir F. de Winton et moi avons causé de la lettre de Sa Majesté. Nous la prions de dire d'une façon plus explicite le nombre des transports qui nous seraient prêtés et le temps que nous pourrions les garder. Une foule de choses dépendent de sa prompte réponse : louer des Soudanais, retenir un paquebot pour y embarquer les munitions, etc. Donc, nous envoyons la lettre par un messenger spécial.

10 janvier. — De Winton s'est présenté au Foreign Office et on lui a promis de s'occuper le plus tôt possible de retenir le paquebot pour Zanzibar et le navire du Gouvernement qui nous transporterait par la voie du cap de Bonne-Espérance.

MM. Gray, Dawes et C^{ie} me préviennent que le directeur du service des Postes consent à faire attendre le paquebot de Zanzibar à Aden jusqu'à l'arrivée du *Navarino*, qui part de Londres le 20, avec nos officiers et nos munitions. Je rejoindrai le *Navarino* à Suez après avoir réglé en Égypte les affaires de l'expédition.

12 janvier. — La réponse est arrivée hier soir. L'Honorable Guy Dawnay, le colonel Sir Lewis Pelly, le colonel Sir F. de Winton et moi avons convoqué le Comité. — Les nouvelles de Bruxelles étant satisfaisantes, la route du Congo a été adoptée à l'unanimité.

Le comte d'Iddesleigh m'a fait notifier à 2 heures qu'il me verrait ce soir à 6. Mais à 5 h. 15 minutes, il est mort subitement d'une maladie de cœur.

13 janvier. — Sir J. Pauncefote, du Foreign Office, nous transmet un télégramme de Sir Evelyn Baring et des lettres au sujet du transport : l'Amirauté ne fera rien pour nous.

Les paquets continuent à affluer. La maison sera bientôt pleine.

Au Guildhall avec la baronne Burdett Coutts. Nous y sommes arrivés à midi 45. On m'a conféré les franchises de la Cité de Londres, dont je suis présentement le plus jeune citoyen. — Lunché ensuite à Mansion House. — Société distinguée. — Tout s'est fort bien passé.

Télégraphié à Bruxelles pour savoir si vendredi conviendrait au roi. Réponse : Oui, à 9 h. 50 du matin.

14 janvier. — Traversé le détroit. — A Bruxelles par Ostende. — Vu le roi et fait mes adieux. — Il a été fort bien.

— Reparti pour Londres à 8 heures du soir.

Télégramme de Sandringham : le prince de Galles demande à me voir.

15 janvier. — Sir Percy Anderson m'a demandé une entrevue. M. Joseph Thomson s'y prend joliment tard : il vient d'écrire à la Société de géographie qu'il désirerait accompagner l'expédition.

Tout arrangé avec Ingham pour qu'il nous rassemble des porteurs au Congo. Il va partir sous peu.

Télégraphié à Zanzibar pour rappeler les porteurs de riz déjà à Mponapoua. 6 120 francs jetés à l'eau !

J'avais écrit, il y a quelques jours, au personnage qui a donné à la Mission baptiste du Congo son navire la *Paix*, et le priais de nous le prêter pour arriver plus vite à Emin Pacha : voici sa singulière réponse :

Leeds, 15 janvier 1887.

Cher monsieur Stanley,

J'ai pour vous, personnellement, une grande estime, quoique je ne puisse, quoique je n'ose, approuver toutes vos actions.

Je suis très fâché de ne pouvoir donner mon assentiment à votre requête. C'est hier seulement que j'ai pu arriver à une décision. Je ne crois guère, du reste, que le refus de notre vapeur puisse vous porter grand tort.

M. Baynes, de la Société des Missions baptistes, Holborn, vous fera, il l'espère, telles communications qu'il jugera convenable. Si vous avez quelque humble respect pour l'« Homme de Douleurs », le « Roi de Paix », puisse-t-il étendre miséricordieusement sa main sur vous et préserver vos compagnons !

Je n'ai pas le moindre doute qu'Emin ne soit sain et sauf. S'il n'a pas fini son œuvre, il sortira vainqueur de cette épreuve. Il semble que Dieu vous ait donné une âme élevée, qui, pour le moment, se voile de péchés et d'erreurs funestes, et je voudrais vous voir « vous repentir et croire à l'Évangile », le croire réellement, pour vivre désormais et toujours dans le bonheur, la joie, la lumière. Ici tout délai serait pour vous plus dangereux que les délais qui pourraient retarder l'aide apportée à Emin !

Votre fidèle ami,

ROBERT ARTHINGTON.

16 janvier. — Le colonel J.-A. Grant doit discuter avec M. J.-S. Keltie, éditeur de *Nature*, la proposition de M. Thomson.

Les lettres s'accumulent par vingtaines. Tout mon monde s'occupe d'y répondre.

17 janvier. — La correspondance ne fait que s'accroître.

On a discuté l'offre de M. Joseph Thomson. M. J.-S. Keltie lui fera part, en son propre nom, de la décision du Comité.

Arrangé avec G.-S. Mackenzie diverses affaires relatives à Zanzibar. Il a expédié deux télégrammes. Le général Brackenbury écrit à propos du charbon : on ne peut nous le fournir sans la sanction du Trésor.

18 janvier. — Bâclé la besogne du matin.

A Sandringham avec le colonel de Winton pour ma visite au prince de Galles. Une carte d'Afrique étendue sur la table, j'ai fait une courte conférence devant Leurs Altesses sur la route proposée pour arriver à Emin Pacha. Auditoire fort attentif.

19 janvier. — Sir William Mackinnon a convoqué ses amis à l'hôtel Burlington, où il m'offre un banquet d'adieux.

J'ai dit « au revoir » à une foule d'amis.

20 janvier. — Le vapeur *Navarino* a levé l'ancre cet après-midi, emportant les bagages de trois officiers de l'expédition : Stairs, Nelson et M. Mounteney Jephson. M. W. Bonny m'a quitté ce matin à 8 heures avec le petit nègre Barouti pour aller à la station de Fenchurch. Arrivé là, il le laisse seul et se rend à la Tour de Londres pour inspecter les bijoux de la Couronne. A 2 heures de l'après-midi, en rentrant à la station, il apprend que le navire a levé l'ancre. Il court chez Gray, Dawes et C^{ie}, courtiers maritimes, et m'arrive tout marri de voir que le mal est sans remède. Le colonel J.-A. Grant a retrouvé à la gare le pauvre Barouti à demi mort de faim et de froid.

21 janvier. — Expédié ce matin M. Bonny par voie ferrée à Plymouth, où il rattrapera un vapeur en partance pour l'Inde ; lui et Barouti m'attendent à Suez.

Parti pour l'Égypte à 8 heures 5 du soir. Toute une foule rassemblée pour me serrer la main encore une fois. « Au revoir ! »

CHAPITRE II

L'ÉGYPTE ET ZANZIBAR

(Du 27 janvier au 25 février 1887.)

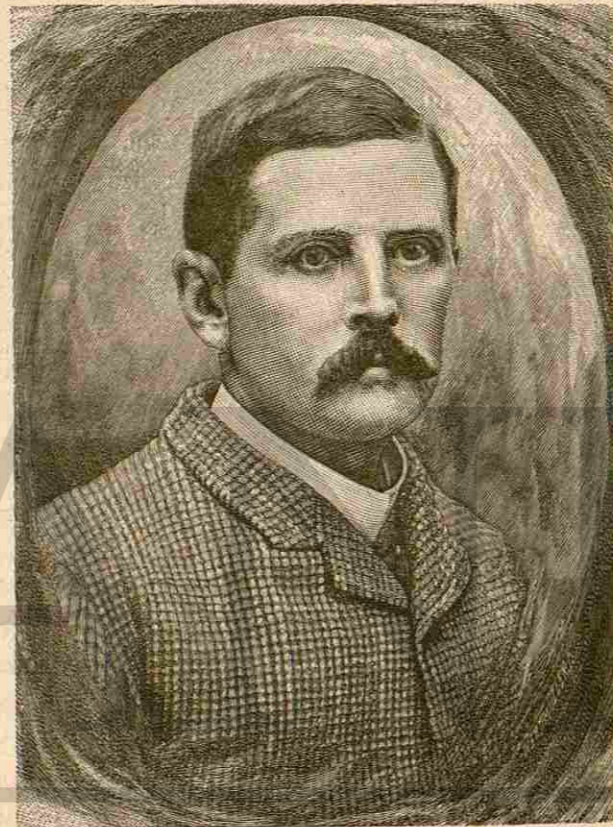
Le chirurgien T.-H. Parke. — Entretiens avec Sir Evelyn Baring, Nubar Pacha, le professeur Schweinfurth et le docteur Junker sur l'expédition de secours. — Détails relatifs à Emin Pacha et à la province. — Le général Grenfell et ses munitions. — Déjeuner avec le khédive Tewfik. — Message à Emin Pacha. — Départ pour Zanzibar. — Mombasa. — Visite au sultan de Zanzibar. — Lettre envoyée à Emin Pacha par l'Ouganda. — Arrangements avec Tippou-Tib. — L'ivoire d'Emin Pacha. — Les services rendus à l'expédition par M. Mackenzie, Sir John Pender, et Sir James Andersen.

27 janvier 1887. — Arrivé à Alexandrie à 6 heures du matin. T.-H. Parke, chirurgien militaire, est venu à l'hôtel se proposer comme médecin de l'expédition. Cette offre m'a paru une véritable aubaine, le poste n'étant pas encore occupé à ma convenance; mais, à Londres, j'ai eu tant de désagréments avec deux de ses confrères, aussi bizarres et inconséquents l'un que l'autre, que, d'abord, j'ai tenu mon candidat à distance: un très beau jeune homme, quelque peu timide, à physionomie fort prévenante. La demande est-elle sérieuse? — Pour en mieux juger, je lui dis: « S'il vous plaît de me rejoindre au Caire, nous en causerons à loisir; ici, je n'ai pas de temps à perdre ».

Parti à 10 heures du matin pour le Caire; Sir Evelyn Baring était à la gare: je le connaissais un peu par le journal de Gordon. Il m'a mené chez lui et, de sa façon franche et droite, m'a prévenu tout de suite qu'il y aurait des bâtons dans les roues. Le Khédive et Nubar Pacha, son premier ministre, ne patronnent point la route du Congo. Le professeur

Schweinfurth et le D^r Junker sont consternés; ils trouvent évidemment notre projet des plus absurdes.

« Bah! Sir Evelyn, lui dis-je: n'y a-t-il pas en Angleterre d'aussi gros bonnets que MM. Schweinfurth et Junker? Au Comité de secours nous avons: le colonel James Augustus Grant, le compagnon de Speke; le colonel Sir Francis de Win-



D^r T.-H. Parke, chirurgien de l'expédition.

ton, naguère administrateur général du Congo; le colonel Lewis Pelly, naguère agent politique à Zanzibar; l'Honorable Guy Dawnay, du ministère de la guerre; Sir John Kirk, récemment consul général à Zanzibar; le révérend Horace Waller et d'autres hommes distingués et au-dessus du commun niveau. Rien n'a été décidé sans le concours et l'assentiment du Foreign Office. Nous avons pesé chaque objection et je suis fermement résolu à exécuter le plan sur lequel le Comité et moi sommes aujourd'hui d'accord. »

Puis je lui ai exposé le pour et le contre de chacune des routes, et il a été convaincu. Il m'a conduit chez Nubar Pacha, pour lequel j'ai dû recommencer les explications. Le premier ministre, avec un bienveillant sourire, s'est rendu au jugement « supérieur » de Sir Evelyn Baring; il a reconnu la sagesse et la prudence de notre changement de projet et, en récompense, m'a invité à déjeuner pour demain.

28 janvier. — Déjeuné chez Nubar Pacha; il m'a présenté à Mason Bey qui, en 1877, a navigué sur le pourtour entier du lac Albert, à Mme Nubar et ses trois filles, à Tigrane Pacha, son gendre, à M. Fane, ancien secrétaire de légation à Bruxelles. Pendant le repas, le pacha a beaucoup causé, et surtout de l'Égypte, du Soudan, de l'Afrique et de Gordon; Nubar, évidemment, n'admire guère ce dernier, qu'il accuse d'avoir perdu le Soudan; Baker, lui, fut un batailleur, un ardent pionnier, un homme de grande intelligence.

Après le déjeuner, les cartes sont déployées. Nubar examine avec soin les routes et se déclare converti à celle du Congo. Il va écrire à Emin de regagner l'Égypte, le gouvernement ne pouvant plus, dans les circonstances présentes, s'occuper du Soudan. Il nous permet de prendre le drapeau égyptien pour la bannière de notre mission; il voudrait qu'Emin emmenât ses Makaraka et emportât autant d'ivoire que possible. On en endrait une partie pour le compte du Trésor, qui nous a versé 250 000 francs. Il fait préparer, mais à payer par notre caisse, des uniformes pour Emin et ses principaux employés. Le rang et la solde de tous les officiers leur sont garantis.

J'ai vu Schweinfurth et Junker et, avec eux, tous ceux qu'on regarde ici comme compétents sur la question. Conversation longue et intéressante, dont je résume ici les points essentiels.

Schweinfurth et Junker se figuraient que, l'expédition emportant plusieurs centaines de carabines et une mitrailleuse d'invention récente, je commandais à une escouade de soldats conduits suivant les règles militaires les plus strictes: le nom même de notre expédition et, encore plus, la réputation de ceux qui ont souscrit la majeure partie des fonds auraient dû les avertir qu'ils faisaient fausse route. Porter secours à Emin est le seul objet de notre mission, ledit secours consistant en armes et munitions en quantité suffisante pour que le Pacha puisse, sans danger, évacuer l'Afrique centrale ou tenir

sa province aussi longtemps qu'il le jugera possible. Certes, d'après la « qualité » de nos gens, la plupart Zanzibari ou esclaves libérés, nous n'oserions guère compter sur eux. On sait déjà, à Zanzibar, que l'Ouganda nous est hostile; que Mouanga a massacré une soixantaine des néophytes de l'évêque Hannington; que la route par la Massaïe fourmille de dan-



Nubar Pacha

gers; que le Karagoué est tributaire de Mouanga; que les Ouahha sont nombreux et batailleurs; que jamais Européen n'a pénétré dans le Rouanda; que le péril est tout aussi certain par le pays des Massaï ou par le Karagoué. Quelle que soit la faconde avec laquelle, à Zanzibar, les *pagazi* se déclarent prêts à défier tous et chacun de leurs assaillants, les voyageurs africains savent comment ces pourfendeurs baissent le ton en présence du danger. Supposons, toutefois, nos six cents

engagés absolument fidèles; reste leur inexpérience de nos armes perfectionnées; ils tirent au hasard, sans but, sans effet; restent encore leur manque de nerf et leur indiscipline, leur effroi à la vue du sang. Porteballes et non soldats, ils sont absolument incapables de sauvegarder les munitions de guerre et de résister à l'ennemi. Quand Tippou-Tib, aujourd'hui si fameux, m'eut abandonné au centre de l'Afrique, et que je me lançai dans la téméraire entreprise de voir où me mènerait la grande rivière dont nous avons suivi les bords, ce fut parce qu'ils ne voyaient aucune autre chance d'échapper que mes Zanzibari m'aiderent à quitter le sauvage Oubouiré. Menacés d'une mort imminente, ils vous permettent de les utiliser pour leur sauver la vie, mais croire que, tournant le dos aux délices de Zanzibar ou de l'Ounyamouezi, ils vont bravement s'exposer aux hasards des luttes à main armée, c'est par trop naïf. Dans cette expédition il ne nous est pas permis, comme dans un simple voyage de découvertes, de changer notre route en présence de tribus hostiles et de chercher une contrée plus tranquille: il faut franchir tous les obstacles; il faut arriver au but; il faut déposer les munitions aux pieds d'Emin Pacha! Donc, armer ces gens-là de remingtons ou de mitrailleuses, ce n'est pas assez; il faut leur couper la retraite, il faut ne leur permettre aucune voie de sortie; alors ils tiendront ferme comme des hommes; alors nous exécuterons notre mandat, même quand de temps à autre nous aurions à faire face aux flèches, aux lances ou aux fusils!

Sur Emin Pacha, les informations varient: le D^r Junker me dit qu'il est grand¹, maigre, très myope; c'est un linguiste distingué, il parle l'arabe, le turc, l'allemand, l'italien et l'anglais et, de plus, quelques-uns des dialectes d'Afrique. Junker ne semble pas fort édifié sur ses qualités militaires; c'est plutôt un administrateur sage, prudent, plein de tact. Son long isolement paraît l'avoir découragé: « L'Égypte ne se soucie pas de nous et nous oublie; l'Europe ne songe plus à nos affaires. » Emin est Allemand de naissance et a quarante-sept ans.

Ses soldats sont répartis entre huit stations; 2 ou 300 dans chacune; mettons 1800 en tout. Aux dernières nouvelles, les

1. C'est d'après ce renseignement que je fis ma commande au tailleur. Emin dut raccourcir ses pantalons de plus de 15 centimètres.

garnisons de quatre stations situées dans la partie nord s'essayaient déjà à la rébellion. Elles répondaient par des reproches aux messages du Pacha, et quand il fut question d'évacuer la province pour retourner en Égypte par la route de Zanzibar, elles prétendirent qu'Emin n'avait d'autre but que de les vendre sur la route comme esclaves.

Au surplus, Junker ne peut fournir le chiffre précis des soldats, ni des Égyptiens, des employés civils, des Dongolais restés avec Emin; en rapprochant tous les détails, il pense avec moi que le nombre de ceux qu'emmènerait l'expédition doit être évalué comme suit:

Officiers égyptiens (blancs), 10; sous-officiers (noirs), 15; employés blancs (Coptes), 20; noirs de Dongola et de Ouady-Halfa, 500 = hommes, 545. Femmes blanches, 22; négresses, 157 = femmes, 159; enfants d'officiers, 40; enfants de soldats, 60 = enfants, 100. Total: 604.

Peut-être aussi, en présence de cet exode de leurs amis et camarades, les troupes indigènes voudront-elles les suivre en Égypte. Impossible de préjuger l'effet que fera l'arrivée de notre mission. Partir? rester? ils se laisseront guider, sans doute, par l'exemple du Pacha.

J'attends cet après-midi les hommes qui nous viennent de Ouady-Halfa; ils seront équipés, armés, rationnés à la citadelle; jeudi nous partirons avec eux pour Suez, où le *Navarino* arrivera vendredi; nous monterons à bord, puis en route!

Reçu des télégrammes de Londres; les journaux tiennent, « d'un personnage bien connu au Caire », qu'Emin, après des luttes désespérées, aurait traversé l'Ouganda, et que le gouvernement égyptien s'affaire à nous créer des difficultés: deux nouvelles également véridiques.

4^e février. — J'ai vu Sir Evelyn Baring ce matin à 10 heures trois quarts et l'ai accompagné au palais. Tewfik a été fort aimable; sa figure me plaît. Belle demeure, beaucoup de place; une armée de domestiques. Le Khédive m'a invité à déjeuner pour demain à midi.

Dans l'après-midi, Sir Evelyn me conduit au bureau du général Grenfell. Hier soir, chez le général Stephenson, Valentin Baker Pacha m'avait conseillé de me bien assurer que les cartouches pour remington fournies par le gouverne-

ment égyptien fussent en bon état; à lui on en avait livré 50 pour 100 de mauvaises. « Et si vos munitions sont détériorées dès avant le départ, qu'en sera-t-il dans un an d'ici, quand vous les remettrez à Emin, tout imprégnées de l'humidité des tropiques? »

Le général Grenfell avait déjà fait inspecter les munitions, mais, sur les dires de Valentin Baker Pacha, il y regardera de plus près.

2 février. — Déjeuné chez le Khédive. Il proteste de son patriotisme, il aime son pays; je le trouve génial et sans affectation. A la fin de l'audience il me fait remettre le firman suivant, ouvert et accompagné de la traduction anglaise :

COPIE DES HAUTS COMMANDEMENTS DONNÉS EN LANGUE ARABE À EMIN PACHA
8 GAMAD AOUAL 1304 (1^{er} FÉVRIER 1887), n° 3

Nous avons déjà remercié toi et tes officiers pour la vaillance et aussi le succès avec lesquels vous défendez les provinces équatoriales remises à vos soins, et pour ta fermeté et celle des officiers que tu commandes.

Et c'est pourquoi nous te récompensons en te conférant le titre de Leoua pacha¹. Nous approuvons aussi les avancements de grade que tu as cru opportun de donner aux officiers sous tes ordres. Je t'ai déjà écrit le 29 novembre 1886, n° 51, et tu auras sans doute reçu ma missive, avec d'autres documents expédiés par Son Excellence Nubar Pacha, président du conseil des ministres.

Et puisque notre sincère désir est de relever toi, tes officiers et soldats du poste difficile que vous tenez toujours, notre gouvernement a dû porter son attention sur les moyens de retirer toi, tes officiers et soldats de cette position dangereuse.

Et une mission de secours a été organisée sous les ordres de notre sieur Stanley, l'explorateur fameux et expérimenté, bien connu par toute la terre; il va se mettre en chemin avec tout ce qui peut vous être nécessaire afin de vous ramener ici, toi, tes officiers et tes hommes, par la route qu'il trouvera convenable. En conséquence, j'ai fait écrire ceci, mon Haut commandement; notredit sieur Stanley te le remettra de sa main pour t'apprendre ce que l'on a fait; et, dès que tu en auras pris connaissance, je t'invite à présenter mes bons souhaits aux officiers et aux hommes.

Et je te dis ceci : Reviens au Caire, ou reste où tu es avec tes officiers et tes hommes; tu as pleine liberté de choisir.

Notre gouvernement a décidé que ton salaire sera payé, et celui des officiers et des hommes.

Les officiers et les hommes qui voudront rester peuvent le faire sous leur propre responsabilité : ils n'auront à attendre aucune aide du gouvernement.

1. Brigadier général.

Applique-toi à bien comprendre le contenu de ceci, et fais-le connaître à tous les officiers et aux hommes afin qu'ils voient ce qu'ils ont à faire.

Signé : MEHEMET TEWFIK.

Le soir, Tigrane Pacha m'apporta la lettre par laquelle le premier ministre rappelait Emin : elle me fut lue, puis on la cacheta.

Voici donc où nous en sommes : Junker ne croit pas qu'Emin



S. A. le khédive Tewfik

veuille quitter sa province. Les souscripteurs anglais comptent qu'il restera à son poste, mais n'en expriment pas le désir : ils le laissent se décider. Le cabinet britannique voudrait le voir revenir, car, dans les circonstances actuelles, l'Equatoria est à peu près inaccessible, et lui, bloqué là-bas si loin, reste une cause d'anxiété. Le Khédive lui donne le haut commandement d'accepter notre escorte, tout en ajoutant : Faites

comme il vous plaira; si vous déclinez nos offres et restez où vous êtes, vous n'aurez à attendre aucune aide du gouvernement. La lettre de Nubar Pacha exprime les désirs du ministère égyptien, qui se trouvent conformes à ceux du cabinet britannique tels que les a transmis Sir Evelyn Baring.

3 février. — Départ pour Suez. A la gare, pour me souhaiter bon succès, attendent Sir Evelyn et Lady Baring, les généraux Stephenson, Grenfell, Valentin Baker, Abbate Pacha, le professeur Schweinfurth, le D^r Junker. Ce dernier m'accompagne, et 61 soldats soudanais de Ouady-Halfa. A Zagazig, le chirurgien T.-H. Parke, nouvellement enrôlé dans l'expédition, monte avec nous, puis, à Ismaïlia, Giegler Pacha. Nous retrouvons à Suez notre naturaliste, M. James S. Jameson. M. Bonny, notre aide-chirurgien, et Barouti arriveront demain par la *Garonne*.

6 février. — Déjeuné avec le capitaine Beyts, agent de la Compagnie anglo-indienne de bateaux à vapeur. A deux heures nous embarquons avec lui sur le *Rob Roy*, qu'on vient de lui construire, et sortons du port de Suez: le *Navarino* nous attendait, à l'ancre, un peu plus loin. A cinq heures du soir, après avoir serré la main au capitaine Beyts et au D^r Junker, auquel son grand mérite m'a réellement attaché, nous mettons le cap sur Aden.

8 février. — Le temps se réchauffe. A huit heures du matin, le thermomètre centigrade monte à 24° dans la cabine du capitaine. Mon domestique européen n'est pas content: « On dit que nous sommes sur la mer Rouge. La mer Rouge, ça!! Mais c'est la mer Noire! »

12 février. — Aden. Nous passons à bord de l'*Oriental*, où nous attendait le major Barttelot; le *Navarino* file sur Bombay. Câble la dépêche suivante:

Mackenzie, Zanzibar.

Enchanté du télégramme. Prière engager 20 jeunes garçons pour domestiques d'officiers, tarif moindre que pour hommes. Arriverai avec 8 Européens, 62 Soudanais, 2 Syriens, 13 Somali. Préparer en conséquence provisions pour navire.

Passagers de première classe: moi, Barttelot, Stairs, Jephson, Nelson, Parke, Bonny, le comte Pfeil et deux Alle-

mands qui l'accompagnent, en route pour le fleuve Roufidji.

19 février. — Au large de Lamou à trois heures du soir. Le *Bagdad* arrive; il emporte le D^r Lenz, voyageur autrichien, parti, lui aussi, pour aller trouver Emin Bey, mais qui, n'ayant pu réussir, a poussé jusqu'à Zanzibar et s'en retourne en Europe. Il a échoué, et ne manquera pas d'en rejeter la faute sur l'Afrique et surtout le Congo. Nous en sommes tous là.

20 février. — Mombasa. Une grande bataille, assure-t-on, a eu lieu entre les Galla et les Somali: les premiers, amis des Allemands, les seconds, leurs adversaires déclarés. Le Portugal et Zanzibar seraient en guerre, ou quelque chose d'approchant.

Les entrepôts de commerce seraient admirablement placés à main droite de la passe nord, au premier promontoire qui s'avance dans le havre, un morne plongeant à pic dans l'eau profonde; en poussant des madriers tout contre sa base, en installant sur sa crête une grue à long levier, rien ne serait plus facile que de charger et décharger les navires à la porte même des magasins. Cocotiers en quantité. Vue superbe sur l'océan. Si Mombasa devient un port anglais — et ce sera bientôt, je l'espère, — il faudrait bâtir la ville nouvelle en face de cette pointe, sur une île, à l'emplacement même de l'ancien port des Portugais; des wagons sur rails et quelques mulets suffiraient pour transporter les marchandises.

22 février. — Zanzibar. Le consul général Holmwood m'a reçu à bras ouverts.

J'ai donné aux officiers l'ordre de se rendre au transport, le vapeur *Madura*, de la Compagnie anglo-indienne, et d'y installer Somali et Soudanais; ordre à Mackenzie d'en débarquer quarante ânes et leur équipement: le changement de route permet de nous en désencombrer.

Reçu les compliments du sultan de Zanzibar et les visites de Tippou-Tib, de Djaffar, fils de son agent Tarya-Topan, et de Kandji, vékil de Tarya.

Zanzibar a quelque peu changé pendant mes huit ans d'absence: câble sous-marin, horloge à haute tour, palais neuf, forts très élevés et bien en vue, vastes vérandas; la douane a été agrandie, la police militaire du général Lloyd Matthews installée dans de nouvelles casernes; la promenade qui conduit à la tombe de Fiddler est aujourd'hui une voie carrossable

et continue au delà de Mbouenni jusqu'à la maison de campagne du Sultan. Pour éclairer la route quand Sa Hautesse regagne son palais après ses excursions champêtres, des lampes à huile sont suspendues à des poteaux placés de distance en distance.

Dans le port, six vaisseaux de guerre allemands sous les ordres de l'amiral Knorr, la *Turquoise* et le *Reindeer*, navires de Sa Majesté Britannique, des vapeurs de commerce, quelques vingtaines de dhous arabes, baggala, kandjeh, embarcations diverses.

23 février. — Chez Sa Hautesse, en visite d'apparat. — Comme marque spéciale d'honneur, les troupes, sous les ordres du vaillant général Lloyd Matthews, étaient échelonnées sur deux lignes, l'espace de 250 mètres au moins. Le consul général m'accompagnait. Une musique militaire vraiment passable nous salua de ses notes guerrières; des centaines de curieux, contenus par les soldats, accouraient des deux côtés de la file, et sur mon passage j'entendais sans cesse : « Oui, c'est lui ! » : dans la foule, sans doute, plusieurs de mes anciens engagés me montraient à leurs amis.

Toujours les mêmes, du reste, ces réceptions officielles : le « Présentez... armes ! » du général Matthews, les fanfares éclatantes, les groupes d'Arabes de haut rang assemblés devant le porche, l'ascension du majestueux escalier; le Sultan debout au sommet des marches : il incline gravement la tête, me serre la main avec chaleur, prononce quelques paroles de bienvenue, puis, d'un geste courtois, me fait signe d'entrer; nous marchons à pas lents vers le trône; le prince salue à la ronde, puis s'assied : c'est dire que nous pouvons faire comme lui; on sert le café, on sert le sorbet; le Sultan nous parle de l'Europe, s'informe de notre santé. Sortie non moins officielle : la musique militaire repart de plus belle, la voix sonore du général commande un nouveau « Présentez... armes ! » et nous rentrons au logis pour retirer nos habits de gala, les plier avec soin, les saupoudrer de camphre : ils resteront dans leurs toiles jusqu'à ce que soient écoulés les mois ou les années de notre pèlerinage « à travers le Continent Mystérieux » et « dans les Ténèbres de l'Afrique ».

Après-midi, la visite d'affaires. Et, d'abord, la remise au Sultan de la lettre suivante :

A SA HAUTESSE SEYYID BARGASH BIN SAÏD, SULTAN DE ZANZIBAR.

Burlington Hotel, Old Burlington Street, London W.,
28 janvier 1887.

Votre Hautesse.

Je ne saurais laisser partir la malle sans vous exprimer ma gratitude pour votre bienveillante réponse au télégramme relatif à la mission qui, sous la conduite de M. H. Stanley, va se mettre en route pour secourir Emin Pacha. La cordialité avec laquelle vous avez bien voulu donner à vos officiers l'ordre de l'aider dans l'embauchage de solides porteurs nous a été fort utile; elle a causé en Angleterre une très vive satisfaction. M. Stanley sera à Zanzibar dans quatre semaines, plein d'enthousiasme pour son entreprise; s'il prend la route du Congo, c'est pour nombre de raisons, dont voici la principale : ses hommes, dont Votre Hautesse nous a facilité le choix, vont être, sans dangers ni fatigues, transportés par mer jusqu'à l'embouchure du Congo; puis, sans trop de souffrances, comparativement du moins, ils le remonteront en bateau pour arriver à 600 kilomètres de leur destination, vigoureux et dispos au lieu d'être lassés par les épreuves d'une longue marche. Les services de M. Stanley sont entièrement acquis à l'expédition, et tant que sa mission ne sera pas terminée, il ne déviara point de sa route pour s'employer aux affaires du Congo.

Il est probable aussi qu'au retour il prendra la route de l'est, et, comme il s'intéresse vivement à la prospérité et au bonheur de Votre Hautesse, je suis sûr que s'il peut, en approchant de la côte, vous rendre quelque service, il le fera de tout cœur. Dans nos nombreuses conversations, je l'ai toujours vu bien disposé à prendre les intérêts de Votre Hautesse et vous pouvez avoir confiance en notre mutuel ami. Je vous prie, en cette occasion, de vous ouvrir librement à M. Stanley sur toutes choses, comme si j'avais l'honneur d'être en votre présence pour recevoir moi-même vos communications.

En vous renouvelant l'assurance de ma sympathie cordiale dans toutes les affaires qui intéressent la prospérité de Votre Hautesse, je reste
Votre très obéissant serviteur et ami,

W. MACKINNON.

Puis nous nous plongeons dans la besogne : il était absolument nécessaire que le Sultan entrât en arrangement avec les Anglais, dans les limites assignées par le traité anglo-allemand. Il serait trop long de rapporter en détail tout notre entretien, mais Seyyid Bargash finit par me donner la réponse suivante :

Plaise à Dieu, nous serons d'accord. Une fois que vous m'aurez remis les papiers, nous les lirons et les signerons sans autre délai, et ce sera une affaire terminée.

Le soir, j'ai écrit à Emin Pacha la lettre que voici; des courriers qui doivent traverser en secret l'Ouganda et l'Ounyoru l'emportent demain matin :

A SON EXCELLENCE EMIN PACHA, GOUVERNEUR DES PROVINCES ÉQUATORIALES.

Zanzibar, consulat de S. M. B., 23 février 1887.

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous écrire qu'après réception de vos lettres sollicitant de la façon la plus pressante assistance et secours, le gouvernement de Sa Hautesse le khédive d'Égypte a jugé convenable de me confier le soin d'équiper une expédition pour transporter à Ouadelaï tout ce qu'il vous croit nécessaire, et vous aider en conformité avec les instructions écrites qu'il m'a remises pour vous.

Vos lettres au gouvernement du Caire nous ayant suffisamment informés de la nature de vos besoins, notre expédition emporte de quoi répondre à toutes les nécessités. Comme vous le diront les messages de Sa Hautesse et du premier ministre que je suis chargé de vous tenir, tout ce qu'il a été possible de faire, on l'a fait cordialement. J'ai lu la traduction de ces lettres et puis vous assurer qu'elles vous seront en très grande satisfaction. Je vous amène une soixantaine de soldats détachés des troupes cantonnées à Ouady-Halfa; ils encourageront ceux que vous commandez et leur confirmeront les lettres. Nous marchons sous le drapeau égyptien.

Six cents Zanzibari font déjà partie de ma caravane; nous leur adjoindrons probablement un nombre à peu près égal d'engagés pris dans les stations arabes de l'Afrique centrale.

Nous embarquerons demain pour le Congo; le 18 juin prochain verra, je l'espère, le terme de notre navigation sur le cours supérieur du fleuve. De ce point à l'extrémité méridionale du lac Albert, dans le voisinage de Kavalli, une distance de 600 kilomètres à vol d'oiseau, en réalité de 900 peut-être, nous prendra, au bas mot, une cinquantaine de jours.

Si vos vapeurs occupent ces parages, il ne vous sera pas difficile de laisser à Kavalli un mot qui puisse me renseigner sur le lieu où j'aurais à vous rejoindre.

Les raisons qui m'obligent à prendre cette route pour vous apporter des munitions et des armes sont diverses, mais surtout d'ordre politique. Elle est aussi plus sûre; nous sommes plus certains du succès; moins de fatigues pour l'expédition, moins de difficultés avec les indigènes. Au sud et au sud-est du lac, Mouanga est un formidable adversaire; les Ouakedi et autres tribus belliqueuses, à l'est de Fatiko, seraient un sérieux obstacle; les naturels de Kishoukka et de Rouanda n'ont jamais permis aux étrangers de pénétrer sur leur territoire. Par la route du centre je n'appréhende guère d'embarras, car, dans tout le bassin du Congo, il n'y a pas de chef assez puissant pour arrêter notre marche.

En plus d'abondantes munitions, des lettres officielles du gouvernement égyptien, d'un énorme courrier de vos nombreux amis et admirateurs, j'em-

porte pour vous et vos officiers des effets personnels, des uniformes préparés d'après le grade de chaque destinataire.

Confiant dans l'espoir que je vous trouverai tous sains et saufs, et que vous n'aurez pas l'imprudence d'aventurer follement votre vie et votre liberté dans le voisinage des Ouaganda, avant que j'aie remis en vos mains de quoi faire respecter vous et les vôtres, je vous prie de me croire

Fidèlement à vous,

HENRY M. STANLEY.

24 et 25 février. — Notre agent, M. Mackenzie, avait bien mené les choses; le vapeur *Madura* était dans le port, avec sa provision de vivres et d'eau. Les marchandises pour traite, les bêtes de somme, y avaient trouvé place. Mais quelques soins me retenaient encore, et, en premier lieu, j'avais à décider avec Tippou-Tib de notre future et mutuelle ligne de conduite. Tippou-Tib est aujourd'hui un bien plus grand personnage qu'en 1877, alors qu'il escorta notre caravane avant la descente du fleuve Congo. Sa fortune si durement gagnée, il la plaça en fusils et en poudre; de nombreux aventuriers arabes accoururent sous sa bannière, et maintenant il est le roi, sans couronne, mais incontesté, de la région qui s'étend des chutes Stanley au lac Tanganyka; il commande à des milliers d'hommes endurcis aux combats et faits à la vie sauvage de l'Équateur. Si je lui découvrais des intentions hostiles, je me garderais bien de « mouiller dans ses eaux », car s'il s'emparait des munitions que j'apporte à Emin et s'en servait ensuite contre nous, l'existence du jeune État du Congo serait mise en péril et notre expédition dorénavant sans objet. Tippou-Tib d'un côté, Mouanga, roi de l'Ouganda, de l'autre, fièvre ou chaud mal, feu ou poêle à frire. Tippou est le Zobehr du bassin du Congo; tout aussi formidable si l'on s'en fait un ennemi que celui du Soudan à la tête de ses esclaves. Par bonheur, ma position n'est pas exactement la même à l'égard de mon Zobehr que l'était celle de Gordon à l'égard du sien: le mien n'a encore aucune haine contre moi; mes mains sont libres, mes pieds sans entraves. Donc, avec toute la circonspection requise, je sondai Tippou-Tib dès notre première entrevue, et le trouvai préparé à n'importe quelle éventualité: razzier ma caravane ou s'enrôler à mon service. Je choisis le dernier terme, et à la minute nous entrâmes en pourparlers. Nul besoin de mon nouvel allié pour arriver à Emin ou pour me tracer

la voie; quatre routes possibles conduisent de Ouadelai au Congo; une d'entre elles est au pouvoir de Tippou, les trois autres sont encore libres. Mais j'ai su par le D^r Junker qu'Emin Pacha a rassemblé 75 tonnes d'ivoire (76 125 kilogr.), qui, vendu à moins de 20 francs le kilogramme, produirait 1 500 000 francs. La somme versée par l'Égypte à notre fonds de secours a fait une cruelle saignée à ses maigres finances. Cette énorme quantité d'ivoire nous donnerait le moyen de remplir à nouveau le trésor du Khédivé; toutes nos dépenses seraient sans doute payées, sans préjudice d'un joli surplus qui aiderait à récompenser largement les survivants des Zanzibari.

Mais pour convoier cet ivoire de Ouadelai au Congo, il me fallait l'aide de Tippou et des siens; d'abord, ils nous aideraient à transporter les munitions destinées à l'Equatoria, puis ils regagneraient le Congo chargés de la précieuse denrée amassée par Emin Pacha. Après force marchandages, nous signons un traité par lequel il s'oblige à me fournir 600 porteurs à 150 francs par tête chargée, des chutes Stanley au lac Albert, et du lac Albert aux chutes. Si chaque homme peut porter 52 kilogrammes, chacun des voyages de la petite troupe donnerait pour 310 000 francs net d'ivoire rendu à la station.

Après avoir apposé ma signature au contrat en présence du consul général d'Angleterre, j'aborde un autre sujet au nom du roi Léopold. En décembre 1883 j'avais fondé un établissement à Stanley-falls; divers Européens s'y étaient ensuite succédé. M. Binnie et M. Wester, lieutenant de l'armée suédoise, réussirent à en faire une station bien agencée et fort présentable. Mais le capitaine Deane, qui vint après M. Wester, se prit de querelle avec les Arabes, et, contraint par eux d'évacuer la place, y mit le feu au moment du départ. Or, précisément, nous avions établi ce poste afin d'empêcher les Arabes — moins par la force armée que par la persuasion, ou plutôt par une adroite combinaison des deux méthodes — de poursuivre leur œuvre de dévastation au-dessous des chutes. La retraite des officiers de l'État ouvrit les écluses, le flot se précipita en aval du fleuve. Tippou-Tib, le véritable maître des traitants à l'ouest du Tanganyka, consentirait-il à arrêter l'inondation? Nous discutâmes longuement; bref, après avoir échangé des télégrammes avec Bruxelles, j'ai signé, le surlendemain de

mon arrivée à Zanzibar, une convention aux termes de laquelle Tippou est nommé gouverneur de Stanley-falls et touchera des appointements réguliers, payés tous les mois à Zanzibar entre les mains du consul général d'Angleterre. De son côté il s'engage à défendre, pour le compte de l'État du Congo, la station contre tous Arabes ou indigènes. Le drapeau de l'État flottera sur sa résidence. Il s'engage à combattre et à faire prisonniers les hommes qui parcourent le territoire pour y capturer des esclaves; à disperser toutes les bandes soupçonnées de violents desseins. Il s'engage à s'abstenir de tout trafic d'esclaves au-dessous des chutes et à empêcher ses subordonnés de faire la traite de chair humaine. Pour assurer la fidèle exécution de cet accord avec l'État, un officier européen sera délégué aux chutes en qualité de résident. Le salaire cessera du jour où le gouverneur aura enfreint n'importe lequel des articles du contrat.

Pendant que je poursuivais ces négociations, nos officiers s'affairaient du matin au soir aux diverses besognes nécessitées par la mise en ballots des munitions destinées au Pacha. M. Mackenzie payait, par anticipation, quatre mois de solde, soit 62 515 francs, aux 620 hommes et jeunes garçons enrôlés dans l'expédition. Dès que chaque fournée de cinquante avait reçu ses subsides, une barge venait se placer à fleur de quai, nos gens y descendaient, et un remorqueur à vapeur la conduisait jusqu'au transport. A cinq heures du soir, l'embarquement était terminé, et le navire alla mouiller un peu plus loin. A minuit, Tippou-Tib, ses gens et tous les membres de l'expédition étaient montés à bord; le 25 février, dès l'aube, la *Madura* appareillait: la mission était en route pour le cap de Bonne-Espérance.

Jusqu'alors, tout avait réussi, toutes les difficultés s'étaient aplanies comme par enchantement; chacun nous montrait la plus vive sympathie; personne ne nous avait refusé sa prompte assistance. Avant de clore cette partie de mon récit, il me faut rendre hommage au concours généreux et empressé, tant de Sir John Pender que de la Compagnie orientale des télégraphes. Mes dépêches d'Égypte, d'Aden et de Zanzibar forment un total de plusieurs centaines de mots, et de Zanzibar en Europe chaque mot est taxé 10 francs! A mon retour, même privilège. Or, comme dans les premiers temps, je rece-

vais des vingtaines de télégrammes dans la même journée et ne pouvais me dispenser d'y répondre, j'eusse payé cher l'heureuse délivrance d'Emin, et, vraisemblablement, ma carrière agitée se serait terminée à la barre de la Cour des banqueroutiers, si Sir John Pender et Sir James Andersen ne fussent venus à mon secours. Aussi, parmi les souscripteurs aux fonds de notre entreprise, devrait-on inscrire, et pour une très forte somme, le nom de ces deux messieurs agissant en lieu et place de leurs commettants. Bien plus, toutes leurs mesures étaient prises pour mettre à ma disposition le vapeur de leur compagnie stationnant à Zanzibar, dans le cas où la moindre difficulté se fût élevée au sujet de la *Madura* qui devait transporter notre mission au Congo.

CHAPITRE III

PAR MER JUSQU'AU CONGO

(Du 25 février au 20 mars 1887.)

Le sultan de Zanzibar. — Tippou-Tib s'embarque avec nous. — Bagarre entre les Soudanais et les Zanzibari. — Profils de mes officiers. — Tippou-Tib au cap de Bonne-Espérance. — Arrivée à l'embouchure du Congo. — On remonte le Congo. — Visite de deux membres du Comité exécutif de l'État Libre. — Réflexions désagréables.

La lettre suivante, écrite à un ami, expliquera quelques circonstances d'un intérêt général :

Vapeur *Madura*, 9 mars 1887, près du cap de Bonne-Espérance

Mon cher***,

Les lettres qui paraissent dans les journaux au bénéfice de notre fonds de secours apprendront au public tout ce qu'il est en droit de savoir; mais je veux en dire plus long à vous et à mes autres amis.

Le sultan de Zanzibar m'a reçu avec une bienveillance inaccoutumée, et j'en attribue la meilleure part aux lettres de M. William Mackinnon et de Sir John Kirk. Il m'a fait cadeau d'une magnifique bague de diamants dont la contemplation remplit de larmes les yeux de Tippou-Tib, et d'une belle épée, ou, pour dire plus juste, d'une très fine lame de Chiraz, montée en or; Sa Hautesse y a joint un de ses ceinturons, en or aussi, et dont la boucle porte son nom en caractères arabes. Il me sera utile, auprès des musulmans, comme un signe de bonne entente entre le prince et moi, et cette épée prouvera là-bas aux Égyptiens d'Emin, dont quelques-uns sont illettrés sans doute, que nous ne sommes point des *mercanti*.

Vous aurez lu dans la presse que j'emmène 61 Soudanais. C'est dans l'unique intention de convaincre leurs congénères. Si ceux-ci faisaient mine de mettre en doute l'authenticité des firmans et de l'écriture de Nubar, je n'aurais qu'à leur montrer les répondants de mon message.

J'ai arrangé en outre, à ma satisfaction, deux petites affaires dont je

vais des vingtaines de télégrammes dans la même journée et ne pouvais me dispenser d'y répondre, j'eusse payé cher l'heureuse délivrance d'Emin, et, vraisemblablement, ma carrière agitée se serait terminée à la barre de la Cour des banqueroutiers, si Sir John Pender et Sir James Andersen ne fussent venus à mon secours. Aussi, parmi les souscripteurs aux fonds de notre entreprise, devrait-on inscrire, et pour une très forte somme, le nom de ces deux messieurs agissant en lieu et place de leurs commettants. Bien plus, toutes leurs mesures étaient prises pour mettre à ma disposition le vapeur de leur compagnie stationnant à Zanzibar, dans le cas où la moindre difficulté se fût élevée au sujet de la *Madura* qui devait transporter notre mission au Congo.

CHAPITRE III

PAR MER JUSQU'AU CONGO

(Du 25 février au 20 mars 1887.)

Le sultan de Zanzibar. — Tippou-Tib s'embarque avec nous. — Bagarre entre les Soudanais et les Zanzibari. — Profils de mes officiers. — Tippou-Tib au cap de Bonne-Espérance. — Arrivée à l'embouchure du Congo. — On remonte le Congo. — Visite de deux membres du Comité exécutif de l'État Libre. — Réflexions désagréables.

La lettre suivante, écrite à un ami, expliquera quelques circonstances d'un intérêt général :

Vapeur *Madura*, 9 mars 1887, près du cap de Bonne-Espérance

Mon cher***,

Les lettres qui paraissent dans les journaux au bénéfice de notre fonds de secours apprendront au public tout ce qu'il est en droit de savoir; mais je veux en dire plus long à vous et à mes autres amis.

Le sultan de Zanzibar m'a reçu avec une bienveillance inaccoutumée, et j'en attribue la meilleure part aux lettres de M. William Mackinnon et de Sir John Kirk. Il m'a fait cadeau d'une magnifique bague de diamants dont la contemplation remplit de larmes les yeux de Tippou-Tib, et d'une belle épée, ou, pour dire plus juste, d'une très fine lame de Chiraz, montée en or; Sa Hautesse y a joint un de ses ceinturons, en or aussi, et dont la boucle porte son nom en caractères arabes. Il me sera utile, auprès des musulmans, comme un signe de bonne entente entre le prince et moi, et cette épée prouvera là-bas aux Égyptiens d'Emin, dont quelques-uns sont illettrés sans doute, que nous ne sommes point des *mercanti*.

Vous aurez lu dans la presse que j'emène 61 Soudanais. C'est dans l'unique intention de convaincre leurs congénères. Si ceux-ci faisaient mine de mettre en doute l'authenticité des firmans et de l'écriture de Nubar, je n'aurais qu'à leur montrer les répondants de mon message.

J'ai arrangé en outre, à ma satisfaction, deux petites affaires dont je

m'étais chargé. La première, d'obtenir du Sultan la signature des concessions que Mackinnon avait réclamées il y a déjà longtemps. Les Allemands ont aujourd'hui de magnifiques possessions à l'ouest de Zanzibar. Il est juste que l'Angleterre ait aussi sa part pour la protection accordée aux sultans depuis 1841 : les Allemands semblent le reconnaître, témoin leur dernière convention avec le ministère anglais. La France occupe déjà une immense étendue de l'Afrique occidentale. Le monde entier s'est mis d'accord pour ériger en « État indépendant du Congo » les domaines où le roi Léopold a déjà dépensé 25 millions de francs. Les gouvernements européens ont eu de gracieux égards pour le Portugal, toujours à grommeler, et faisant le peu qu'il fait d'une façon hautaine et des moins libérales. L'Angleterre n'avait rien obtenu jusqu'ici. Pourtant, si je ne me trompe, aucune autre nation ne s'est plus intéressée au Continent Noir et n'a fait plus de sacrifices en faveur des aborigènes. Livingstone, Burton, Speke, Grant, Baker, Keith Johnson, Thomson, Elton, etc., etc., en ont exploré les profondeurs; les navires anglais, depuis une vingtaine d'années, en surveillent les côtes pour supprimer la traite des nègres; l'Angleterre a établi 22 missions de l'est à l'ouest de l'Afrique. La concession demandée embrassait la partie du rivage dont Mombasa et Melindi sont les villes principales. Depuis huit ans, les clauses en avaient été soumises à Sa Hautesse, mais il ne se pressait point d'y apposer sa signature.

A mon arrivée à Zanzibar, le souverain m'avait paru très vieilli; on voyait qu'il n'avait plus longtemps à vivre¹. Les Anglais ne pouvaient aventurer leurs capitaux dans la sphère d'influence qu'il s'était réservée, avant que le traité fût fait et parfait.

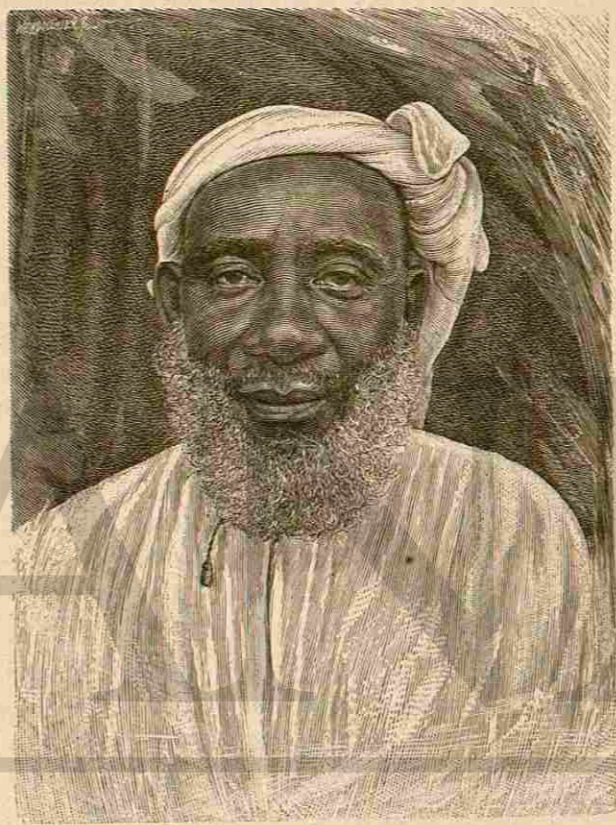
« Plaise à Dieu, m'a dit le Sultan, nous serons d'accord. Une fois que vous m'aurez remis les papiers, nous les lirons et les signerons sans autre délai, et ce sera une affaire terminée. » Mais ses inquiétudes politiques l'usent incessamment, et, si l'on ne se presse, il sera bientôt trop tard.

En second lieu, j'avais à parlementer avec Tippou-Tib. Il est actuellement en possession de trois bombes Krupp, déchargées, apportées par lui de Stanley-falls à Zanzibar, afin d'exhiber ces échantillons des projectiles que les Belges ont lancés contre ses établissements. Et il me les montrait, et son courroux s'échauffait, et il nourrissait sa haine de noirs projets de vengeance. Je n'ai pas réussi tout de suite à calmer ses accès de sombre ressentiment; il a fallu d'abord laisser évaporer sa colère. Mais quand il a eu versé les flots de son indignation, je lui ai tranquillement demandé s'il en avait fini, puis, de ma voix la plus caressante : « Était-ce bien, à un personnage grand et puissant comme lui, d'en vouloir à tous les Européens et au roi Léopold parce qu'il avait plu à un officier de Stanley-falls de le saluer de quelques bombes Krupp? La grosse affaire, vraiment! Un simple excès de zèle; un fonctionnaire qui avait pris le parti d'une femme esclave accourue se mettre sous sa protection! Il s'était laissé emporter par sa générosité, tout comme, à son retour, Rouchid, son neveu, s'était laissé emporter par sa jeunesse; le gouverneur de l'État était alors dans le bas Congo,

1. Seyyid Bargash mourut six mois après.

à 2 400 kilomètres, et Tippou-Tib, le propriétaire de ces établissements, dans les régions de l'est, en route pour Zanzibar. Certes il n'y avait là qu'une partie liée entre un jeune Européen et un jeune Arabe! Les têtes grises étaient absentes qui auraient arrangé la querelle;... les jeunes, tu sais, ça veut montrer ses muscles, ça ne rêve que plaies et bosses!

« Ah! cette station! elle nous a donné de fameux soucis! Nous y avons placé Amelot, tu t'en souviens? De son propre chef, il a quitté les chutes,



Tippou-Tib.

puis est allé mourir quelque part près du Nyangoué; puis Gleerup, le Suédois, qui s'est mis comme lui à parcourir l'Afrique; Deane, pour changer, est parti en guerre contre les Arabes. Est-ce la faute du roi Léopold? Crois-tu qu'il soit facile de trouver des hommes toujours sages et comprenant toujours bien les ordres qu'ils reçoivent? Si le roi Léopold eût mis Deane à vos trousses, il lui aurait donné, sois-en sûr, plus de trente soldats!

« Maintenant, écoute-moi : il me charge de te proposer d'essayer toi-même du gouvernement de Stanley-falls. On te payerait tous les mois comme un officier européen.

— Moi! fit Tib ouvrant les yeux, puis battant rapidement des paupières, suivant son habitude.

— Oui, toi! Tu aimes l'argent? Je t'offre de l'argent. Tu n'es pas content de voir les Européens si près de toi? Eh bien, tu n'en verras plus aux chutes, sauf celui qu'il nous faudra placer — au-dessous de toi, s'entend — pour veiller à ce que les conditions soient remplies, car il y a certaines conditions que tu aurais à accepter avant de devenir gouverneur.

— Lesquelles?

— Arborer le drapeau de l'État. Accepter un résident qui habitera la station et écrira tes rapports au Roi. Ne faire ni ne permettre la traite des esclaves au-dessous des chutes. Achetez, vendez tant qu'il vous plaira l'ivoire, les gommés, le caoutchouc, le bétail; mais défense absolue de piller l'avoire des indigènes, quel qu'il soit. Notre agent à Zanzibar te payera tous les mois. Réfléchis à ces offres; discute-les avec tes parents. Le navire part dans trois jours: il me faut ta réponse demain. »

Le lendemain il avait accepté; le contrat fut rédigé en présence du consul général et signé de nous deux.

Puis une autre convention avec le même personnage afin qu'il me louât des porteurs pour les munitions à convoier du Congo au lac Albert. Si nous ne trouvons pas d'ivoire là-bas, ce seront 90 000 francs dépensés en pure perte, mais Emin et le Dr Junker ont déclaré, l'un et l'autre, qu'il y en a pour une somme énorme. Quoi qu'il en soit, ce n'est point pour une pacotille quelconque que j'aventurerais le sort de notre entreprise.

En considération des services que Tippou s'est solennellement engagé à nous rendre, je l'ai pris à mon bord avec 96 des siens, leur fournissant même les vivres. J'ai promis en outre de les conduire sains et saufs jusqu'à Stanley-falls, grosse dépense, mais que rachèteraient amplement les avantages libellés au contrat. Tippou nous assure un libre passage à travers son territoire, chose qui, sans son agrément, eût été impossible, car ses bandes de mandrins sont éparpillées au près et au loin, dans toute la région, et il est à croire que ces brigands n'ont pas oublié leur dernière affaire avec Deane. Enfin, Tippou-Tib avec moi, je ne suis plus hanté de la peur de voir partir mes Zanzibari. Quand les caravanes passeront près des stations, les Arabes n'entreprendront plus de détourner les porteurs, ainsi qu'ils ont coutume. Tippou, maintenant, n'oserait le leur permettre.

Nous étions trop entassés sur le *Navarino* et l'*Oriental* :

la *Madura* est beaucoup plus confortable. L'entrepont — agrémenté des deux chambres de chauffe — n'est pas précisément le séjour préféré de nos gens; mais il fait beau, et la plupart aiment mieux coucher dans les embarcations, parmi les ânes ou sur le pont, que de rester en bas, dans la fournaise.

A deux heures de Zanzibar, grande bataille entre Soudanais et Zanzibari. J'ai cru un moment qu'il nous faudrait virer de bord et regagner Zanzibar encombrés de morts et de mourants. Au départ, tous, soldats et porteurs, avaient été logés dans l'entrepont; les Zanzibari, dix fois plus nombreux que les Soudanais, murmuraient contre la place qu'occupaient ceux-ci, et voulaient respirer plus librement. Soudanais et Zanzibari sont frères en religion, mais en ce moment ni les uns ni les autres ne pensaient guère à Mahomet: armés, qui de débris de planches, qui de morceaux de bois pris aux tas de combustible, ils s'assenaient des coups formidables. La lutte durait depuis quelques minutes avant que j'eusse rien entendu. Je regardai par l'écotille; le spectacle était horrible; le sang coulait sur les visages, de grosses bûches volaient au hasard. Impossible de donner des ordres au milieu de ce vacarme. Quelques-uns d'entre nous, accourant avec leurs redoutables *shillelaghs*¹, dirigent leurs attaques sur les plus enragés. Un heureux mélange de coups vigoureux et de paroles persuasives finit par ramener la paix entre les troupes ennemies: les derniers à se calmer furent nos géants soudanais, mais ils eurent à vider la place et marcher à l'arrière, les Zanzibari restant en possession du champ de bataille. Après avoir étanché ma sueur, essuyé les éclaboussures de sang, je complimente mes officiers et surtout Jephson, Nelson et Bonny. Dix bras cassés, quinze graves blessures de lance au visage et à la tête, des contusions sans nombre, des écorchures aux jambes, tel fut le résultat de la bagarre.

Le docteur Parke a vacciné ou revacciné tous les hôtes du bord. Instruit par la triste expérience du passé, j'avais emporté du virus en quantité suffisante.

Nous avons réparti nos gens en sept compagnies, chacune d'environ 90 hommes.

J'ai laissé l'ordre à mon agent d'envoyer, en octobre 1887,

1. Le gourdin des Irlandais.

200 ballots de marchandises m'attendent à Msalala, au sud du lac Victoria, où ils arriveront en février ou mars 1888. Si tout marche à mon gré, je compte être quelque part dans ces régions vers ou après cette date.

Depuis notre départ d'Aden j'ai eu tout le temps d'étudier mes officiers; voici en quelques mots ce que j'en pense présentement :

Barttelot est un peu trop ardent : il a besoin d'être tenu en bride; il a glissé quelque peu hors de la discipline; je remarque en lui une propension à la combativité qui pourrait amener une rupture ouverte, si quelque « fièvre africaine » bien conditionnée ne le calme bientôt. Il a une grande puissance de travail, qualité des plus enviables s'il travaillait toujours à ce qu'on lui commande. Quel adjudant pour moi si à son feu, à son « va de l'avant » il ajoutait la réflexion, la bonne volonté, le respect, s'il daignait s'informer si telle ou telle besogne, à tel ou tel moment, est bien dans les vues de son chef!

Mounteney Jephson, que nous croyions efféminé, n'est point le premier venu. Presque féroce quand on l'excite, sa physiologie se glace alors, ses traits s'immobilisent : je l'ai vu à l'œuvre pendant la bataille de l'autre jour. « Bravo, Jephson! » lui criai-je sans cesser de brandir mon bâton « gros comme un mât », disent les Zanzibari. Il est très vaillant, très courageux. Cette expédition pourra le « faire » ou le gâter.

Le capitaine Nelson est un officier accompli; je ne lui connais point l'ombre d'un dada; il est le même toujours et à toutes les heures.

Stairs, du corps du génie, est un homme hors ligne, zélé, réfléchi, laborieux, prêt à tous les devoirs, une inappréciable recrue pour notre état-major.

Jameson n'a pas le moindre changement : aimable, bienveillant, de bonne compagnie.

Bonny est le soldat; non sans initiative pourtant. Ses officiers instructeurs l'ont « fait marcher ».

16 mars 1887. — Au Cap, Tippou-Tib, après avoir remarqué la prospérité, la bruyante animation de la ville, dont je venais de lui raconter l'histoire, m'a dit :

« Autrefois je croyais que tous les blancs n'étaient que des sots.

— Vraiment! Et pourquoi

— C'était mon opinion.

— Très bien! mais, aujourd'hui, qu'en penses-tu?

— Je pense qu'ils ont tout de même quelque chose de bien; ils sont plus entreprenants que les Arabes.

— Qu'est-ce qui te le fait penser, aujourd'hui, en particulier?

— Voilà! Moi et mes frères, nous avons bien regardé cette ville, ces gros navires et ces jetées. Nous nous sommes dit combien tout est mieux ici qu'à Zanzibar. Pourtant on avait pris Zanzibar aux Portugais bien longtemps avant que cette ville fût bâtie, et je me demande pourquoi nous n'avons pas fait aussi bien que vous, les blancs. Je commence à penser que vous êtes très habiles.

— Bravo, Tippou! tu es sur le chemin de la sagesse. — Les blancs, vois-tu, il faut longtemps les étudier avant de les comprendre. C'est vraiment dommage que tu n'aies pas vu l'Angleterre.

— J'espère la voir avant de mourir.

— Sois-nous fidèle pendant ce long voyage et je t'y conduirai moi-même; tu y verras bien plus de choses que tu n'en pourrais rêver maintenant.

— *Inchallah!* Nous irons ensemble, si c'est la volonté de Dieu. »

Le 18 mars, la *Madura* faisait son entrée dans le fleuve Congo, et jetait l'ancre à 180 mètres environ de la rive par le travers de la langue de sable qu'on nomme Banana.

Quelques minutes après, j'étais en présence de M. Lafontaine-Ferney, agent principal de la Compagnie hollandaise, à laquelle était consignée la *Madura*. La surprise fut générale : on ne nous attendait que le 25. Par bonheur, cette avance, due à notre bon navire et à l'habileté de son capitaine, ne nous empêcha pas de trouver sur-le-champ un autre vapeur de la même compagnie, le *K.-A. Nieman* (ainsi nommé en mémoire d'un jeune homme de grande espérance, mort récemment à Saint-Paul de Loanda); il pouvait, dès le lendemain, emporter à Matadi 250 de mes engagés.

A mon retour à la *Madura*, je trouvai mes officiers groupés autour de deux marchands anglais attachés à la Compagnie britannique de Banana. Ils racontaient d'étranges choses au sujet des vapeurs de l'État. « Allez voir, sur la côte, une des pièces du *Stanley* ! cela vous donnera une idée de ce que peut être le reste. Un débris, paraît-il. Comment repartirez-vous du lac Stanley ? L'État n'y a plus un seul vapeur à son service. On les a tous tirés à sec pour des réparations qui vont prendre plusieurs mois. Regardez ce bâtiment, là, sur les sables, qui porte dans sa cale les tranches d'un autre vapeur ; il vient d'arriver d'Europe : son fou de capitaine l'a fait échouer sur la côte, au lieu d'attendre un pilote. Le *Héron* et la *Belgique*, deux des vapeurs de l'État, auront d'abord à le remettre à flot. Vous pouvez faire provision de patience, ah oui ! »

Naturellement, mes pauvres officiers étaient fort marris ; deux d'entre eux accoururent me reconforter avec ces aimables nouvelles. Mais un vieux routier comme moi ne se laisse pas troubler par les discours des « natifs » du bas Congo. « Quoi ! répondis-je, et ils ne vous ont pas poliment priés de les accompagner au cimetière ? Ils se seraient donné le plaisir exquis de vous montrer les planchettes de bois peint où sont inscrits le nom et l'âge de nombreux beaux jeunes gens. Leur avenir était tout aussi plein de promesses que le vôtre ! »

L'agent de la Compagnie britannique ne fit aucune difficulté à me louer le vapeur *Albuquerque*, où j'embarquai 140 hommes et 60 tonnes de bagage. Aidé d'un ami, il voulut bien aussi ouvrir des négociations au sujet du *Serpa Pinto*, grand navire à aubes. Leurs bons offices eurent tout succès, et le soir tout était prêt pour le départ, au lendemain dès la première heure, de mes 680 hommes et de mes 160 tonnes de colis divers. Le vapeur de l'État le *Héron* ne pouvait se mettre en route avant le 20.

Le 19, le *Kieman*, l'*Albuquerque* et le *Serpa Pinto* levaient l'ancre, et, avant la nuit, mouillaient à Ponta da Lenha. Le 20, les deux premiers repartirent pour Matadi. A Boma, le *Serpa Pinto* fut halé à l'intérieur de la jétée pour me donner le temps de notifier officiellement aux autorités la présence à bord du nouveau gouverneur des chutes Stanley, et de recevoir la visite précipitée des deux membres du Comité exécutif chargés de l'administration de l'État du Congo

A peine avions-nous le loisir d'échanger quelques paroles : ils trouvèrent cependant le moyen de me dire que la famine dévastait le pays ; que, le long de la route du lac Stanley, les villages étaient abandonnés. Le *Stanley* avait de graves avaries ; la *Paix* et le *Henry Reed*, les vapeurs de la Mission baptiste, étaient on ne savait où, dans quelque partie inexplorée du haut Congo ; l'*En-avant*, tiré à sec, n'avait plus ni machine ni chaudière ; le *A. J. A.* était à 950 kilomètres au-dessus de Stanley-pool ; le *Royal*, absolument pourri, n'avait pas navigué depuis un an ; bref tout le matériel naval si obligeamment promis n'existait que dans l'imagination des bureaucrates de Bruxelles.... « Du reste, nous dit avec emphase un des interlocuteurs qui semblait être un des gros bonnets de l'Exécutif, les navires, monsieur, ne devaient être mis à votre disposition qu'autant que la chose ne serait pas préjudiciable au service de l'État ! »

La voix rude du capitaine portugais du *Serpa Pinto* avertit ces messieurs d'avoir à regagner le rivage ; nous reprîmes notre route : mes réflexions n'avaient rien d'agréable. En possession de mes quinze baleinières, la liberté de mes mouvements eût été assurée, mais, dès les premières objections contre le passage par le Congo, j'avais dû renoncer à les construire.

La route de l'est n'est pas plus tôt adoptée que le roi Léopold propose de revenir à notre premier projet : les Allemands murmuraient ; le gouvernement français avait protesté. Le Comité se décide pour le Congo, mais il était trop tard pour commander les embarcations à MM. Forrest et fils. Nous stipulons formellement : le transport de l'expédition sur le cours inférieur du fleuve, le portage de tout notre matériel jusqu'à Stanley-pool, l'usage des vapeurs de l'État sur le haut Congo. Et voilà que tous les navires promis seraient, ou naufragés, ou pourris, ou sans machines ni chaudières, ou éparpillés dans des lieux inaccessibles ! Pourtant, à mes oreilles retentit encore le cri de l'Angleterre : « Vite ! ou il sera trop tard ! » ; les paroles de Junker : « Emin est perdu si vous tardez ! », et l'appel d'Emin lui-même : « Venez ! ou c'est fini de nous ! »

La perspective est lugubre ! Mais nous avons promis d'y aller de notre mieux. Les regrets sont inutiles ; il faut agir, lutter,

mettre le cap « droit avant ». Cette responsabilité, nous l'avons acceptée. A l'œuvre donc! En route!

Je n'allongerai pas ce récit par la description de la voie de terre suivie jusqu'au lac Stanley ou du Congo supérieur et de ses rives. Le lecteur que cela intéresserait n'a qu'à se reporter aux ouvrages : *A travers le Continent Mystérieux et le Congo et la fondation de son État libre*. Je ne m'étendrai guère non plus sur les incidents de notre voyage jusqu'à Yam-bouya, où commença notre navigation sur l'Arouhouimi.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IV

DE MATADI AU LAC STANLEY

(Du 21 mars au 30 avril 1887.)

Incidents du voyage à Stanley-pool. — Les Soudanais et les Somali. — Rencontre avec M. Herbert Ward. — Camp à Congo-la-Lemba. — Aimable réception par M. et Mme Richards. — Lettres envoyées de l'amont. — Lettre au Révérend M. Bentley et autres pour demander assistance. — Arrivée à Mouembi. — Nécessité de maintenir la discipline. — Marche à Vombo. — Incident à la station de Loukougou. — Les Zanzibari. — Incident entre Jephson et Sélim à la rivière Loukissi. — Une série de plaintes. — Le Révérend M. Bentley et le steamer la *Paix*. — Nous arrivons au village de Makoko. — Léopoldville. — Difficultés quant à l'emploi des vapeurs de la Mission. — M. Liebrechts voit M. Billington. — Visite de M. Swinburne à Kinchassa. — Ordres aux officiers.

Le 21 mars, la mission s'arrêtait à Matadi, à 165 kilomètres de la côte, et descendait à l'appontement de la factorie Senhor Joda Ferrier d'Abreu. Les vapeurs déposèrent leur cargaison, et repartirent aussitôt pour Banana, le port maritime, ou pour quelque autre poste du bas Congo.

On signale à midi la canonnière portugaise *Kacongo* avec le major Barttelot, M. Jephson, des Soudanais et des Zanzibari, puis, quelques moments après, le *Héron*, navire de l'État, chargé du reste de nos bagages.

On dresse les tentes, sous lesquelles nous rangeons nos énormes approvisionnements de riz, biscuit, millet, foin, sel, etc., abattant en hommes la formidable besogne entassée devant nous. Les officiers luttent de zèle; l'entrain des Zanzibari montre leur bonheur de se retrouver sur terre ferme.

Notre troupe compte, en fait de blancs : MM. Barttelot, Stairs, Nelson, Jephson. Parke, Bonny, venus avec moi d'Aden; un mécanicien, M. Walker, que nous avons pris au Cap; M. Ingham, qui a servi dans la garde et notre agent au Congo

mettre le cap « droit avant ». Cette responsabilité, nous l'avons acceptée. A l'œuvre donc! En route!

Je n'allongerai pas ce récit par la description de la voie de terre suivie jusqu'au lac Stanley ou du Congo supérieur et de ses rives. Le lecteur que cela intéresserait n'a qu'à se reporter aux ouvrages : *A travers le Continent Mystérieux et le Congo et la fondation de son État libre*. Je ne m'étendrai guère non plus sur les incidents de notre voyage jusqu'à Yam-bouya, où commença notre navigation sur l'Arouhouimi.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IV

DE MATADI AU LAC STANLEY

(Du 21 mars au 30 avril 1887.)

Incidents du voyage à Stanley-pool. — Les Soudanais et les Somali. — Rencontre avec M. Herbert Ward. — Camp à Congo-la-Lemba. — Aimable réception par M. et Mme Richards. — Lettres envoyées de l'amont. — Lettre au Révérend M. Bentley et autres pour demander assistance. — Arrivée à Mouembi. — Nécessité de maintenir la discipline. — Marche à Vombo. — Incident à la station de Loukougou. — Les Zanzibari. — Incident entre Jephson et Sélim à la rivière Loukissi. — Une série de plaintes. — Le Révérend M. Bentley et le steamer la *Paix*. — Nous arrivons au village de Makoko. — Léopoldville. — Difficultés quant à l'emploi des vapeurs de la Mission. — M. Liebrechts voit M. Billington. — Visite de M. Swinburne à Kinchassa. — Ordres aux officiers.

Le 21 mars, la mission s'arrêtait à Matadi, à 165 kilomètres de la côte, et descendait à l'appontement de la factorie Senhor Joda Ferrier d'Abreu. Les vapeurs déposèrent leur cargaison, et repartirent aussitôt pour Banana, le port maritime, ou pour quelque autre poste du bas Congo.

On signale à midi la canonnière portugaise *Kacongo* avec le major Barttelot, M. Jephson, des Soudanais et des Zanzibari, puis, quelques moments après, le *Héron*, navire de l'État, chargé du reste de nos bagages.

On dresse les tentes, sous lesquelles nous rangeons nos énormes approvisionnements de riz, biscuit, millet, foin, sel, etc., abattant en hommes la formidable besogne entassée devant nous. Les officiers luttent de zèle; l'entrain des Zanzibari montre leur bonheur de se retrouver sur terre ferme.

Notre troupe compte, en fait de blancs : MM. Barttelot, Stairs, Nelson, Jephson. Parke, Bonny, venus avec moi d'Aden; un mécanicien, M. Walker, que nous avons pris au Cap; M. Ingham, qui a servi dans la garde et notre agent au Congo

pour le recrutement des porteurs, M. John Rose Troup, qui doit s'occuper du « portage » entre le lac Stanley et Manyanga, et un domestique européen.

Le 22 mars, 171 *pagazi* quittèrent la station de Matadi, portant à Loukougou, pour y attendre notre arrivée, sept caisses de biscuit pesant 190 kilogrammes, des perles et 157 sacs de riz pesant 4 600 kilogrammes; 15 860 kilogrammes furent répartis en ballots pour les expédier, suivant qu'on trouverait des porteurs, avant ou après notre caravane, à Stanley-pool ou sur d'autres points. J'envoie des courriers à Léopoldville pour prier le commandant d'activer la réparation des vapeurs.

Le 25 mars, M. Ingham réussit à nous procurer, pour aller au lac, 220 porteurs à 25 francs par tête. Le lieutenant Stairs, s'exerçant à manœuvrer la mitrailleuse Maxim, arrive au maximum de 550 balles par minute; Tippou-Tib et les siens sont ébahis.

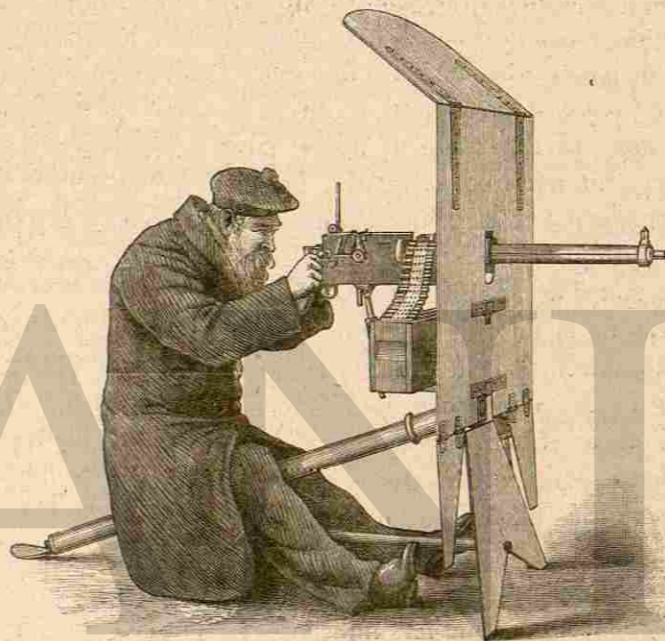
Le 25 mars, les trompettes soudanaises réveillent le camp à 5 heures 1/4; à 6 heures les tentes sont pliées, les compagnies rangées sous les ordres des capitaines respectifs, chacune près des bagages qu'elle devra transporter. A 6 heures 1/4 je partais avec l'avant-garde. La caravane suivait à faible distance, en file indienne, avec 466 charges de munitions, étoffes, verroterie, fil de fer, baguettes de cuivre, conserves, riz, huile pour machines. Le départ fut admirable; mais, après la première heure, les collines étaient si pierreuses et si escarpées, les fardeaux si lourds, le soleil si chaud; les hommes, si grassement nourris à bord de la *Madura*, s'étaient si bien déshabitués du travail, nous-même nous nous sentions tellement « désentraîné », que bientôt la caravane s'éparpilla de la façon la plus décourageante pour nos jeunes officiers, peu faits à ce spectacle. Notre embarcation en acier, l'*Avance*, reboulonnée et toute prête, nous servit à traverser le Mpozo par escouades de cinquante. Nous campâmes sur l'autre rive.

Les Soudanais offraient un lamentable tableau. La fatigue, la chaleur torride emmagasinée sous leurs burnous, les mille ennuis de la route, tout contribuait à augmenter leur éternelle mauvaise humeur. Malgré leurs plaintes amères de ce qu'on ne leur fournissait pas de chameaux, les Somali semblaient moins exténués.

L'étape du lendemain nous conduisit à Palaballa, sur les

terrains dépendant de la Société des Missions africaines de l'Intérieur, fondées en mémoire de Livingstone; le surintendant, M. Clarke, et les dames nous reçurent avec la plus cordiale hospitalité. Nos hommes, encore neufs à la besogne, avaient grand besoin de repos: je leur accordai une journée de halte. Il en était mort neuf depuis notre départ de Zanzibar. Dix-sept étaient tellement malades que je dus les laisser se rétablir à la mission.

Le 28, arrivée à Maza-Mankengi. Nous rencontrons sur la



Mitrailleuse Maxim.

route M. Herbert Ward, qui demande à faire partie de l'expédition. Engagé sur l'heure, il part pour Matadi afin d'aider M. Ingham dans l'organisation des transports à dos d'homme. M. Ward, employé quelques années au service de l'État du Congo, a visité Bornéo et la Nouvelle-Zélande. Je l'avais connu autrefois, et j'aurais pour lui un bel avenir.

Le 29, à midi, nous campons à Congo-la-Lemba, où j'avais vu, dans le temps, un florissant village. Son chef, alors en pleine prospérité, était le maître incontesté du district. La fortune l'aveugla; il lui prit fantaisie de barrer la route et de lever taxe sur les caravanes de l'État. Un parti de Bangala, au

service du gouvernement, parvint à le capturer et lui coupa la tête. Le village fut brûlé, les habitants prirent la fuite. De hautes herbes poussent sur l'emplacement des cases; les roseaux étouffent les goyaviers, les citronniers et palmiers.

La marche de la caravane a été quelque peu meilleure aujourd'hui; le début d'une expédition est, du reste, un temps d'épreuves. Chaque Zanzibari porte une trentaine de kilogrammes de munitions, une carabine qui en pèse 4 au moins, des rations de riz pour quatre jours, son sac, 2 à 5 kilogrammes, y compris les nattes de campement. Une fois entraîné, ce fardeau lui sera moins lourd, mais nous aurons à montrer la plus grande patience et à ne point imposer de trop longues étapes.

De grosses averses nous retinrent au camp la matinée du 30; nous partîmes à neuf heures pour la rivière Loufou. La marche fut terrible. Exténués, les pieds en sang, nos gens s'égrenaient sur la route; les derniers trainards n'arrivèrent qu'à minuit. Les officiers couchèrent dans ma tente après avoir soupé de biscuit et de riz.

Près de la forêt de Mazamba nous avons dépassé le baron de Rothkirch, à la tête d'une équipe de Cabinda, occupés à haler l'arbre de couche de la *Floride*. En marchant de ce train, ils arriveront vers le mois d'août au lac Stanley. Au gué de Bembezi nous rencontrons un traitant français descendant le fleuve avec un fort beau parti d'ivoire.

Le 31, nous traversons la rivière Mangola. A Congo-la-Lemba je me suis permis une débauche de goyaves, et, en conséquence, me voici fort indisposé. Le 1^{er} avril, la caravane arrive à Banza-Manteka. M. et Mme Richards, de la Mission Intérieure, nous reçoivent avec beaucoup d'affabilité. En quelques années, la présence des missionnaires a produit de notables changements. La majeure partie des naturels professe le christianisme; ils assistent au service divin avec toute la ferveur des « convertis » à nos réveils des États-Unis. Quelques jeunes gens que j'avais connus hauts et puissants buveurs sont aujourd'hui paisibles, sobres et d'une conduite exemplaire.

MM. Troup à Manyanga, Swinburne à Kinchassa, et Glave à Équateurville écrivent du haut Congo et me donnent les plus tristes nouvelles des vapeurs *Stanley*, *Paix*, *Henry Reed* et *En-Avant*. Le premier, paraît-il, serait très sérieusement endommagé; les navires missionnaires ne valent guère mieux;

l'En-Avant n'est plus qu'une méchante gabare. M. Troup conseille d'emporter une allège ou deux de Manyanga, chose absolument impossible; nous ne sommes que trop chargés déjà, vu la quantité de riz nécessaire à nos 800 hommes dans une contrée que ravage la disette: tout ce que j'ai pu faire pour diminuer quelque peu nos labeurs est de débarrasser nos pagazi de l'embarcation *l'Avance*. MM. Jephson et Walker vont lui faire remonter le fleuve jusqu'à Manyanga.

Le 3 avril, nous passons près de la rivière Lounionzo pour camper le lendemain sur le site du village abandonné de Kilolo. J'ai vu, pendant la marche, un Soudanais sur le point d'étrangler un Zanzibari parce que ce malheureux, très las, lui avait légèrement heurté l'épaule avec la caisse dont il était porteur. Ces violences des Soudanais sont exaspérantes, mais il faut encore patienter.

Trois heures de marche nous amènent à la Kouilou; toujours monter et descendre, notre caravane n'en peut plus. Sur le bord de la rivière, large de 90 mètres, à courant rapide, j'ai la bonne chance de trouver un canot sans gardien. Nous passons par fournées de dix hommes.

Je profitai de cette halte pour écrire des lettres pressantes: la première au commandant du Stanley-pool, pour le conjurer d'interpréter les messages de M. Strauch, ministre de l'intérieur, selon les généreuses intentions du roi Léopold, qui nous a invités à passer par le Congo pour arriver à Emin. Une deuxième s'adressait au Rév. M. Bentley. Lui rappelant l'assistance que de 1880 à 1884 je donnai aux Missions baptistes, je le priais de faire préparer au plus tôt son navire la *Paix*, pour qu'il me fût possible d'arracher promptement l'expédition à ces régions décimées par la faim. Une autre, à peu près dans les mêmes termes, demandait à M. Billington de vouloir bien me prêter le *Henry Reed*: ne leur avais-je point accordé naguère les terrains qu'ils occupent aujourd'hui? La quatrième, enfin, pour le commandant de la station de Loukougou, le chargeant de réunir 400 porteurs, pour soulager quelque peu les miens.

Le 6 avril, en approchant de Mouembi, je fus frappé des progrès que faisait la démoralisation au milieu de ma caravane. Jusqu'alors, afin de ne pas trop peser sur eux, je m'étais tenu coi, confiant la tâche de ramener les trainards à mes

plus jeunes camarades : je voulais les accoutumer aux épreuves habituelles d'une expédition en Afrique. Cette étape me montra la nécessité de reprendre la haute main : les Zanzibari n'eurent pas plus tôt dressé les tentes de leurs officiers respectifs, qu'ils se lancèrent comme des fous dans les villages avoisinants, et commencèrent à piller les cases, occupation au milieu de laquelle Khamis bin Athman, l'un d'entre eux, fut tué par un indigène plus courageux que les autres. Nouvelle preuve que la discipline vaut mieux qu'une indulgence constante : combien de temps pourrait subsister une armée d'hommes insoumis, licencieux, réfractaires à toute autorité?

Les miens me croyaient trop vieux pour les surveiller de près comme en mon jeune temps : mais au 7 avril l'étape de Vombo détrompa tout le monde. A onze heures du matin, le dernier des porteurs de notre longue file entra au campement; à midi, chaque officier s'assied pour la collation, l'esprit tranquille : sa corvée est accomplie, et la grande tâche du jour terminée; il peut lire, manger, dormir, museler, sans autre besogne que de préparer en paix celle du lendemain. Lâchez la corde, au contraire, et bientôt, sur le sentier perdu sous les hautes herbes qui vous suffoquent ou sous le soleil qui soulève votre épiderme en ampoules, la file des pagazi, suant et haletant, est vite coupée en tronçons; pas une goutte d'eau, et la soif vous dévore; pas l'ombre d'un arbre sur la route; les ballots sont éparpillés sur une dizaine de kilomètres; et le soir, quelques-uns manqueront à l'appel; les porteurs boudeux parmi les roselières ou cherchent quelque fraîcheur dans les bois; les officiers voient le soleil baisser; ils ont faim, le découragement les gagne, car ces ennuis se renouvelleront demain et jours suivants. Un spectateur nous croisant sur notre ligne de marche aurait pu me croire inutilement cruel; mais quelques coups de fouet appliqués aux trainards assurent dix-huit heures de repos à 800 hommes et à leurs officiers, empêchent la perte des ballots — car souvent ces hommes lanternent à l'arrière tout exprès pour les détourner, — le jour finit bien pour tous, et le lendemain n'a plus de terreurs pour personne.

8 avril. — A la station de Loukoungou, MM. Francqui et Dessauer nous accueillent à bras ouverts. Ces braves Belges, de leur propre mouvement, avaient préparé pour nos 800 hommes

des pommes de terre, bananes, « bringalles », maïs et noix de palmes; de quoi vivre pendant quatre jours.

Là nos Soudanais se présentent en chœur, réclamant un supplément de rations — des grains et légumes qu'on venait de distribuer, ils n'avaient cure et n'y touchèrent seulement pas, — ils me menacent de repartir pour le bas Congo si je n'augmente leurs vivres sur l'heure. En quinze jours, pourtant, chacun d'eux avait consommé plus de 18 kilogrammes de riz et biscuit. J'avais pris la ferme résolution de me contenir : il était trop tôt pour manifester même le désir de changer le système. Donc, je donnai l'ordre de faire droit à leur requête.

Par bonheur, j'avais de bons officiers, qui m'épargnaient le plus souvent la nécessité d'entrer en conflit avec ces obstinés : je me réservais surtout le rôle de médiateur entre les blancs exaspérés et mes nègres indisciplinés et têtus. Pour peu que je ne me fusse pas exténué à crier tout le jour contre ces grands corps sans cervelle, je ne trouvais pas trop désagréable de calmer les colères et d'atténuer les offenses. Certes les uns s'en allaient murmurant de ma partialité, et les autres du peu d'intérêt que je portais à leurs plaintes, mais les arbitres savent, le métier le veut. Du reste, afin de prévenir dans la mesure du possible les orages qui se brassaient toujours entre Zanzibari et Soudanais, je priai le major Barttelot de marcher une journée à l'avance avec ses subordonnés.

On ne sera pas étonné que notre sympathie fût surtout pour les Zanzibari. Le faix du jour retombait presque en entier sur nos porteurs de ballots, éclaireurs et fourrageurs; ils dressaient les tentes, fournissaient d'eau et de bois. Sans leur aide, Européens et Soudanais, eussent-ils été dix fois plus nombreux, auraient été incapables de parvenir jusqu'à Emin. Les soldats ne portaient que leurs carabines, leurs rations, leurs effets personnels. Un an s'écoulerait — nous l'espérons du moins — avant qu'ils nous fussent réellement utiles : peut-être même auraient-ils déjà décampé. Mais, à l'heure présente, une seule chose était nécessaire : continuer notre marche avec aussi peu de frictions que possible entre eux et nous, entre Soudanais et Zanzibari. Ils firent passer au major plus d'un mauvais quart d'heure; se laissa-t-il entraîner à des voies de fait? je dois avouer qu'ils étaient irritants au suprême

degré. Même à Job ils eussent fait maudire le ciel et les hommes!

Le 10 avril, jour de Pâques, nous quittâmes Loukoungou. Chaleur épouvantable; les hommes tombaient de tous côtés; il en mourut plusieurs. Nous rattrapâmes les Soudanais, ce qui amena de nouvelles rixes et de nouveaux blasphèmes.

11 avril. — La plupart des soldats furent attaqués de la fièvre; les lamentations étaient générales; tous les Somali, sauf deux, étaient pris. Barttelot criait de rage contre sa misérable compagnie: « Ah! pourquoi n'était-il pas sur l'*Avance* à la place de Jephson? » Et le soir même, je recevais dudit Jephson une lettre où il nous parlait de son grand désir d'être avec nous, et, « à vrai dire, partout ailleurs que sur ce traître et turbulent Congo ».

Le lendemain, notre caravane, presque expirante, se traînait vers le bivouac lentement, avec effort. Les Soudanais étaient à des kilomètres les uns des autres, les Somali tous malades: il fallut ouvrir des conserves et préparer de la soupe de viande en quantité suffisante pour que chaque malheureux en eût une tasse, quand, flageolant sur ses jambes, il gagnait enfin le camp.

Étape semblable le lendemain, où nous arrivons à Lou-tété. A chaque marche, perte d'hommes par les désertions, la maladie, la mort; perte de carabines, de conserves, de munitions.

A Nselo, sur l'Inkissi, nous nous rencontrons avec Jephson. En remontant les rapides du Congo jusqu'à Manyanga, il a fait connaissance, lui aussi, avec la vie sous de nouveaux aspects!

Le soleil a peint nos visages d'un vermillon superbe. Un vaste cercle d'un rouge vif couvre les joues de nos officiers et donne le plus vif éclat à leurs yeux. Dans l'idée que la chose serait plus pittoresque et plus conforme au type idéal de l'explorateur, certains livrent leurs bras aux rayons de l'astre du jour et les baignent dans sa flamme.

La journée du 16 se passe à transporter la mission sur l'autre rive de l'Inkissi; à 5 heures 1/2 du soir, tous étaient sur l'autre bord, y compris nos vingt ânes et un troupeau de chèvres du Cap.

Pendant les manœuvres, de violentes paroles s'échangent entre Sélim, fils de Massoud, beau-frère de Tippou-Tib, et

M. Mounteney Jephson, commandant de l'*Avance*. Depuis qu'il a épousé une sœur du Roi des Traitants, Sélim ne supporte plus un mot de blâme; son arrogance est devenue insoutenable. A Matadi il prétendait imposer au lieutenant Stairs sa façon de voir: aujourd'hui c'est au tour de Jephson. Sur la réponse de celui-ci: « Mêle-toi de tes affaires, ou je te flanque à l'eau! » il entra dans une colère noire qui ne put être apaisée que par l'intervention de Tippou.

Au campement suivant, j'ai reçu de nouvelles lettres du lac Stanley. Le lieutenant Liebrechts, commandant du district, me dit que le *Stanley* est à ma disposition, et aussi une allège. L'*En-Avant* ne sera pas prêt de six semaines. M. Billington me refuse le *Henry Reed*, et très positivement.

Le soir, après chaque marche, une de mes plus graves occupations est de tenir audience et de prêter l'oreille à toutes sortes de doléances; elles ne furent pas, ce jour-là, moins nombreuses que d'habitude. Un indigène réclamait parce qu'un Zanzibari lui avait enlevé un pain de cassave; Binza, notre chevrier, se trouvant lésé parce qu'on ne lui avait pas donné sa part de « tripes à l'étuvée », me demandait de lui assurer dorénavant ce privilège; un Zanzibari efflanqué, mourant de faim, disait-il, au milieu d'un camp où, jusqu'à aujourd'hui, les rations de riz ont été des plus raisonnables, me priait de regarder son pauvre ventre tout ridé et de voir à ce que, désormais, son glouton de capitaine lui remit son dû; Sélim, le plat valet de Tippou, se plaignait des officiers, qui, à son gré, ne l'admirent pas suffisamment. « Eux croire moi être encore homme de la reine (il avait été interprète à bord d'un croiseur anglais); non! moi beau-frère à Tippou-Tib! » A d'autres on avait volé un couteau, un rasoir, une pierre à aiguiser...

Le 18, au camp de la rivière Nkalama, un courrier me remit une lettre du Révérend M. Bentley: Quant à la demande faite par nous d'affréter pour quelque temps la *Paix*, vapeur de la Mission baptiste, il n'avait reçu du Comité aucun avis à ce contraire: si donc je lui donnais l'assurance que les Zanzibari ne feraient rien qui pût rejaillir en mal sur la réputation de la mission, réputation que, en sa qualité de missionnaire, il avait le devoir de maintenir inattaquable, il serait fort heureux de nous livrer son navire pour le service de l'expédition de secours. — Quoique dûment pénétré de gratitude pour la

générosité du révérend, cette mention inattendue des Zanzibari et l'insinuation à peine voilée que nous serions responsables de leurs excès, montrent suffisamment combien le sacrifice doit lui avoir coûté. Il devrait pourtant se le rappeler : si lui ou les siens ont obtenu le privilège d'établir leurs stations à Léopoldville, à Kinchassa, à Loukolela, c'est grâce aux sueurs de ces braves Zanzibari, qui, tout en prenant parfois de grandes libertés, se conduisent en général de façon que les naturels les préfèrent aux Houssa, Cabinda, Kroumanes ou Bangala.

Courte étape le 19; comme les jours précédents, la pluie tombait en lourdes averses, et la Louila, près de laquelle nous campions, était devenue fort turbulente.

Le 20, nous arrivons au village de Makoko. Les Zanzibari s'affaiblissaient de plus en plus. Depuis quelques jours il avait fallu réduire leurs rations, et ils tâchaient d'y suppléer en arrachant et en mangeant, sans même les faire cuire, des tubercules de manioc¹. 450 grammes de riz, la portion est bien un peu congrue pour des travailleurs, mais si, au risque de maigrir un peu, ils avaient eu l'avisement de s'en tenir à cette nourriture, saine sinon abondante, la maladie ne les aurait pas ainsi éprouvés. Depuis notre départ de Matadi nous avons consommé 12 450 kilogrammes de riz, près de 15 tonnes, pour le charroi desquelles j'avais dû épuiser toutes les ressources en porteurs de la région entière. Les naturels avaient fui les routes fréquentées; dans la crainte de leur voir commettre de trop grandes déprédations, nous interdisions aux Zanzibari de fourrager au loin, aussi se rabattaient-ils sur les racines vénéneuses du manioc; et bientôt, tant porteurs que soldats, une centaine de mes gens furent absolument incapables de travailler.

Une très fâcheuse déconvenue m'attendait à Léopoldville, où nous arrivâmes le 21, à la très grande joie de la caravane : il n'y avait plus à compter, pour le transport de l'expédition le long du Congo supérieur, que sur le *Stanley*, sur l'*Avance*, notre bateau d'acier, la *Paix* et une petite allège. Je prends dans mon journal les notes suivantes :

1. *Jatropha manihot*, plante de la famille des Euphorbiacées; les tubercules frais renferment une fécule alimentaire, et aussi un suc vénéneux, que détruit la dessiccation. La pulpe, desséchée et broyée, produit la farine de cassave, dont on fait le tapioca ou sagou blanc. (Trad.)

Léopoldville, 22 avril. — Nous voici à plus de 550 kilomètres de la mer, en vue du lac Stanley, et, au delà, libres de rapides, 1800 kilomètres de fleuve jusqu'à Yambouya et l'Arouhouimi, où je me propose de reprendre la route de terre pour gagner le lac Albert.

Visite de MM. Bentley et Whitley. La *Paix*, disent-ils, nécessite de nombreuses réparations. J'insiste vivement sur l'urgence d'en finir au plus tôt. Après de longs pourparlers il est entendu que tout sera terminé le 50.

Dans l'après-midi je me suis ouvert de toutes ces difficultés au major Barttelot et à M. Mounteney Jephson; je me suis expliqué sur les obligations qu'avaient envers nous les missionnaires et sur la pressante nécessité de quitter au plus tôt un district en proie à la famine. Les vivres y sont si rares, qu'en ce moment l'État ne dispose que de 60 rations quotidiennes à partager entre 146 personnes; aussi ses officiers chassent-ils aux hippopotames du lac; nous-mêmes n'aurons d'autre ressource pour économiser le riz. Et si, sur 146 rations, l'État n'en peut fournir que 60, comment ferai-je vivre mes 750 engagés? Je les priais donc d'aller trouver M. Billington et le D^r Sims, d'insister surtout auprès du premier — car le second, n'ayant pas été accepté comme membre de notre état-major, était peut-être mal disposé pour nous — et de lui dire franchement où nous en sommes.

Au bout d'une heure et demie ils reviennent, la figure longue. Ils avaient échoué : Pauvre major! Pauvre Jephson!

M. Liebrechts, qui avait servi avec moi sur le Congo, à Bolobo, est présentement gouverneur du district. Nous dînions ensemble ce soir; le major et M. Jephson ont raconté leur visite. Nous ne lui cachons rien; d'ailleurs, il en savait presque autant que nous. Il est absolument de notre avis. L'urgence est déclarée. « Je vote, dit Jephson, pour qu'on réquisitionne à l'instant le *Henry Reed*!

— Non, ami Jephson! pas d'imprudence! Donnons à M. Billington le temps de réfléchir. Il reconnaîtra, je l'espère, combien m'est redevable sa mission et ne verra pas de difficultés à me louer son vapeur le double du prix que lui paye l'État du Congo. Ceux qui subsistent par la charité d'autrui doivent se montrer charitables. Demain je leur adresserai une demande plus formelle; je leur offrirai les conditions les plus

avantageuses. S'ils ne veulent pas consentir, nous aviserons.

23 avril. — Nombreuses occupations ce matin. Les naturels du voisinage viennent renouer connaissance; à dix heures seulement, je reprends ma liberté.

Ngalyema m'a conté, et assez ennuyusement, une longue histoire des torts qu'il a supportés avec patience, des insultes qu'il a endurées sans se plaindre. Les hommes blancs ont changé, pour sûr, depuis quelque temps; ils sont devenus plus impérieux; lui et les autres chefs, dans l'idée que cela n'annonce rien de bon, se sont éloignés des stations et ont abandonné les marchés, et, en conséquence, les vivres sont rares et très chers.

Après avoir dûment sympathisé avec mes vieux amis, j'ai lu à Barttelot et à Jephson une note au sujet de mes anciennes bontés pour la Mission Intérieure: « Quand vous les aurez rappelées à ces messieurs, demandez, au nom de la bonne entente, de la charité et de l'humanité, que M. Billington me permette de lui offrir les meilleures conditions possibles pour le fret du *Henry Reed* pendant une soixantaine de jours.

Barttelot ne pouvait croire que son éloquence eût si complètement échoué; il demanda la permission de faire une nouvelle tentative.

« Très bien, major! Tous mes vœux pour votre réussite!

— N'ayez crainte, j'emporterai le consentement comme ferait un boulet! »

Il se rendit à la mission, Jephson l'accompagnant comme témoin. Peu après m'arrivait une note, bien dans le caractère du major: ses arguments n'avaient eu aucun succès, il avait surtout discuté avec M. Billington; le Dr Sims, assis dans un fauteuil, se contentait d'émettre quelque remarque de temps à autre.

Le lieutenant Liebrechts, informé de l'événement, accourut me trouver: « L'affaire, me dit-il, est du ressort de l'Etat! » Ce fonctionnaire, un des plus distingués du Congo, justifie pleinement tous les éloges que j'en avais faits dans un de mes précédents ouvrages. Il s'employa de tout cœur à l'arrangement de cette affaire et s'imposa la tâche de prouver à M. Billington combien il était peu raisonnable de refuser son concours dans la position où nous plaçaient des circonstances tellement en dehors de notre volonté! Tout le jour il navigua entre les deux

partis, questionnant, expliquant, remontrant, si bien que, douze heures après, M. Billington acceptait un fret de 2 500 fr. par mois.

24 avril. — Revue générale de la troupe. Présents 737 hommes et 496 carabines; 57 hommes et 58 remingtons manquent à l'appel. Cognées, haches, pelles, cantines, lances, nous en avons perdu plus de 50 pour 100, en vingt-huit jours de marche!

Quelques-uns des malades restés en arrière nous reviendront, peut-être, mais si tant d'hommes n'ont pas craint de détalier à 5 000 kilomètres ou environ de leur patrie, que serait-ce si nous avons pris la route de l'est? « Ton expédition aurait fondu », me disent avec une cynique amertume les capitaines de la caravane. Ces gens, « sortis des plantations de cannelle et de girofle du Zanzibar, sont de véritables brutes; ils n'ont pas de cœur au ventre; ils détestent le travail et ignorent ce que vaut l'argent; ils n'ont ni parents ni cases. Ceux qui ont des familles ne désertent jamais: ils n'oseraient, de la vie, réparaître devant leurs voisins. » Ces remarques sont très justes: il y a, dans notre caravane, des pagazi par centaines qui n'ont d'autre métier que de toucher leurs quatre mois d'avance, puis de gagner au pied à la première occasion favorable. A l'inspection d'aujourd'hui j'ai pu évaluer à 150 tout au plus le nombre de nos hommes libres; les autres sont des condamnés ou des esclaves.

M. J.-S. Jameson s'est offert pour chasser aux hippopotames; leur chair assaisonnera quelque peu la demi-ration — 450 grammes de riz — de mes hommes. Pour mes officiers et mes hôtes arabes, j'ai encore une trentaine de chèvres. Les chefs du voisinage m'ont apporté 500 rations, présent fort acceptable.

Le capitaine Nelson et ses bûcherons s'affairent à préparer le combustible pour les vapeurs. Le *Stanley* partira demain avec les compagnies du major et du docteur Parke, qu'il débarquera au-dessus de Ouampoko, d'où ils se dirigeront sur Msouata. Il faut user de tous les moyens pour quitter le lac avant que la faim rende mes hommes tout à fait ingouvernables.

25 avril. — Le *Stanley* est parti emportant 155 de nos gens et leurs deux officiers.

A Kinchassa, pour faire visite à mon ancien secrétaire, M. Swinburne, agent de la Compagnie Sandford, organisée en vue de la traite de l'ivoire. La coque de leur navire, la *Floride*, étant à peu près terminée, M. Swinburne veut bien me l'offrir telle quelle : il ne s'en servirait pas, du reste, avant la fin de juillet, où le baron de Rothkirch doit arriver avec l'hélice et les machines. J'accepte avec empressement; une escouade de nos hommes part pour continuer, le plus vite possible, le plan incliné jusqu'au bord de l'eau.

M. John Walker, notre mécanicien, nettoie et prépare le *Henry Reed* pour le voyage du haut Congo.

Un Zanzibari et un Soudanais sont morts aujourd'hui.

27 avril. — Treize Zanzibari et un Soudanais restés en route sont rentrés au bercail; ils ont vendu leurs carabines et presque tous leurs outils!

28 avril. — Levé le camp; par la route de terre nous nous rendons à Kinchassa, où je veux diriger moi-même la mise à l'eau de la *Floride*, qui sera terminée après-demain. M. Antoine Greshoff, de la Compagnie Hollandaise, et M. Swinburne, de la Compagnie Sandford, nous offrent une hospitalité généreuse.

29 avril. — A Kinchassa, où nous campons sous les baobabs. Le *Stanley* et le *Henry Reed*, celui-ci remorquant l'*En-Avant*, sont arrivés.

30 avril. — Lancement de la *Floride*. 200 hommes l'ont bravement poussée sur le plan incliné; une fois sur le fleuve, on l'a conduite à l'embarcadère de la factorerie hollandaise, puis amarrée au *Stanley* qui la remorquera.

J'ai remis à chacun de mes officiers la note qu'il devra consulter pour le chargement de notre petite flotte.

E.-M. Barttelot, major	Compagnie	1. Soudanais.
W.-G. Stairs, capitaine		2. Zanzibari.
R.-H. Nelson, capitaine		3. Zanzibari.
A.-J. Mounteney Jephson, capitaine	—	4. Zanzibari.
J.-S. Jameson, capitaine	—	5. Zanzibari.
John-Rose Troup, capitaine	—	6. Zanzibari.
T.-H. Parke, capitaine et chirurgien	—	7. Somali et Zanzibari.

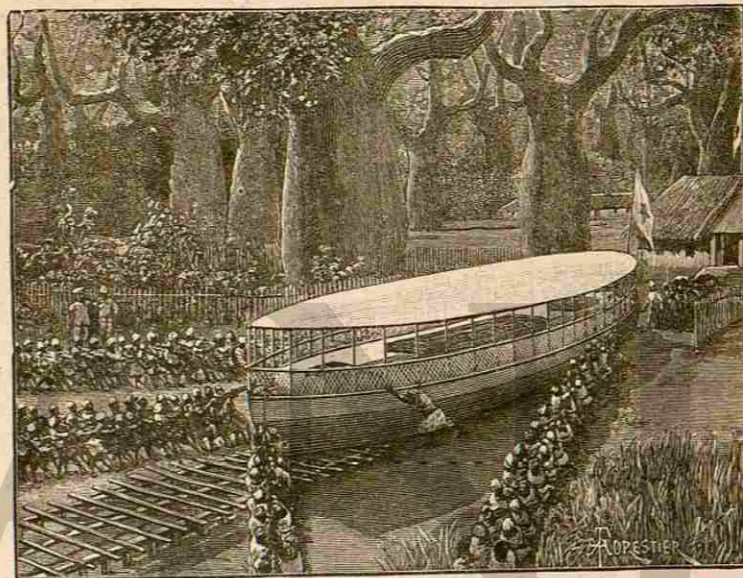
puis les ordres ci-dessous :

« M. W. Bonny est chargé de la surveillance des animaux de transport, de selle et des chèvres, il prêtera ses services au docteur Parke, à toute demande de celui-ci.

« Chacun des officiers est personnellement responsable, tant de la bonne conduite de sa compagnie que de l'état des armes et des équipements.

« Les officiers inspecteront souvent les cartouchières et en noteront le contenu sur leur carnet, afin d'empêcher la vente des munitions aux indigènes et aux Arabes.

« Pour les délits de peu d'importance, ils ne pourront infliger qu'une légère punition corporelle, et cela le plus rarement possible. Je laisse la chose à leur discrétion; qu'ils mettent



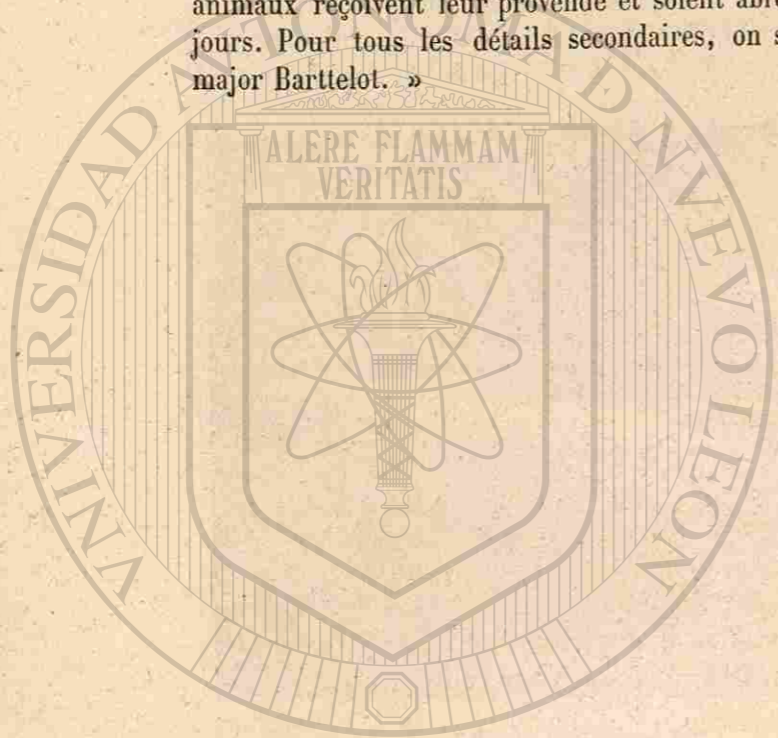
Lancement de la *Floride*.

tous leurs efforts à éviter d'irriter les hommes, d'être vétillieux ou trop exigeants.

« Pour mon compte, j'ai toujours été très indulgent : que votre règle soit pour une punition, trois pardons. Les officiers voudront bien se rappeler que le labeur de nos hommes est des plus pénibles, le climat très chaud, que les fardeaux sont lourds, les marches fatigantes, les rations peu variées et souvent trop réduites. Dans de telles conditions, les gens deviennent très irritables : que les punitions soient donc judicieuses et distribuées seulement quand la patience est près d'échapper. Néanmoins la discipline ne doit pas être trop relâchée, surtout dans les occasions où le bien général en pourrait souffrir.

« Les fautes graves, pouvant influer sur l'expédition, seront soumises à mon jugement.

« A bord, chacun des officiers à son tour sera chargé de la besogne quotidienne : il surveillera la distribution des rations, le nettoyage des navires; il empêchera rixes et batteries, que bientôt suivraient les coups de couteau. Il verra à ce que les animaux reçoivent leur provende et soient abreuvés tous les jours. Pour tous les détails secondaires, on s'adressera au major Barttelot. »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE V

DU LAC STANLEY A YAMBOUYA

(Du 1^{er} mai au 15 juin 1887).

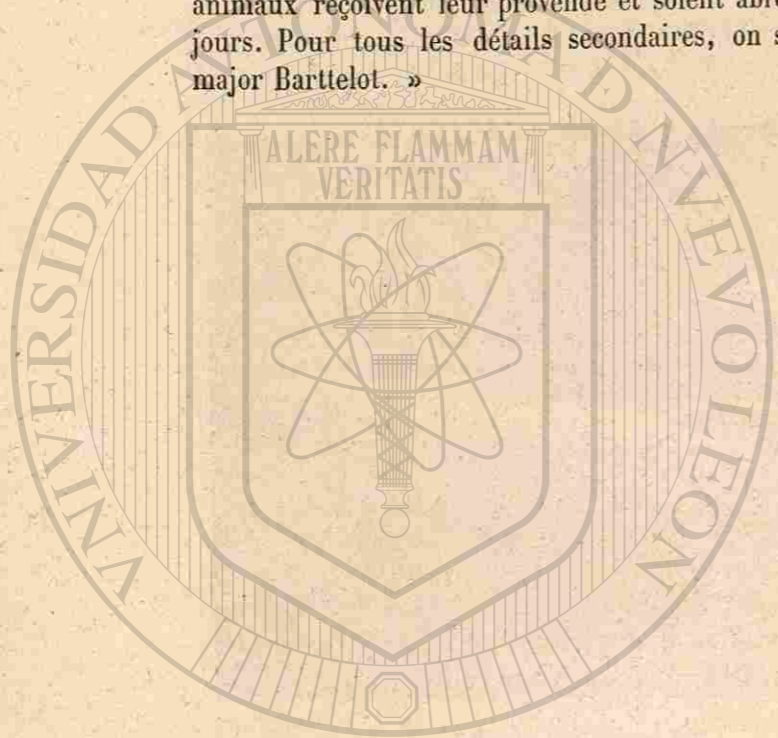
Les paysages du haut Congo. — Les caprices de la *Paix*. — Les vapeurs touchent à Kimpoko. — On ramasse du combustible. — La *Paix*, un vieux sabot. — Accident au *Stanley*. — Arrivée à Bolobo. — L'expédition est scindée en deux colonnes. — Le major Barttelot et M. Jameson nommés au commandement de l'arrière-garde. — Arrivée aux stations de l'Equateur et de Bangala. — Les villages des Bassoko. — Barouti nous abandonne. — Arrivée à Yambouya.

Dans un précédent ouvrage j'ai assez longuement décrit les rives du Congo pour qu'il me soit aujourd'hui permis de passer sous silence des impressions qui variaient d'ailleurs avec notre disposition d'esprit, pendant les 1770 kilomètres qu'il nous fallut franchir jusqu'à Yambouya.

Nos journées passaient assez rapidement. Les heures matinales déroulaient sous nos yeux les forêts, des myriades d'îlots boisés, de vastes chenaux d'eau morte qui étincelaient au soleil comme des rivières de vif-argent. Tantôt nous effleurions la berge de droite, tantôt celle de gauche, tantôt nous enfilions une passe en eau plus profonde, évitant ainsi la monotonie, inévitable si nous avions suivi le milieu du fleuve à une distance du bord qui eût brouillé les détails. Confortablement installé dans ma chaise à bascule, à une douzaine de mètres seulement de la rive, chaque révolution de l'hélice me montrait sous de nouveaux aspects cette succession infinie d'arbres et d'arbrisseaux, ce fouillis de verdure, de lianes, de fleurs et boutons de fleurs. Je pouvais ignorer les caractères ou les vertus de la plupart de ces plantes; telle ou telle portion des berges pouvait ne pas nous

« Les fautes graves, pouvant influer sur l'expédition, seront soumises à mon jugement.

« A bord, chacun des officiers à son tour sera chargé de la besogne quotidienne : il surveillera la distribution des rations, le nettoyage des navires; il empêchera rixes et batteries, que bientôt suivraient les coups de couteau. Il verra à ce que les animaux reçoivent leur provende et soient abreuvés tous les jours. Pour tous les détails secondaires, on s'adressera au major Barttelot. »



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE V

DU LAC STANLEY A YAMBOUYA

(Du 1^{er} mai au 15 juin 1887).

Les paysages du haut Congo. — Les caprices de la *Paix*. — Les vapeurs touchent à Kimpoko. — On ramasse du combustible. — La *Paix*, un vieux sabot. — Accident au *Stanley*. — Arrivée à Bolobo. — L'expédition est scindée en deux colonnes. — Le major Barttelot et M. Jameson nommés au commandement de l'arrière-garde. — Arrivée aux stations de l'Equateur et de Bangala. — Les villages des Bassoko. — Barouti nous abandonne. — Arrivée à Yambouya.

Dans un précédent ouvrage j'ai assez longuement décrit les rives du Congo pour qu'il me soit aujourd'hui permis de passer sous silence des impressions qui variaient d'ailleurs avec notre disposition d'esprit, pendant les 1770 kilomètres qu'il nous fallut franchir jusqu'à Yambouya.

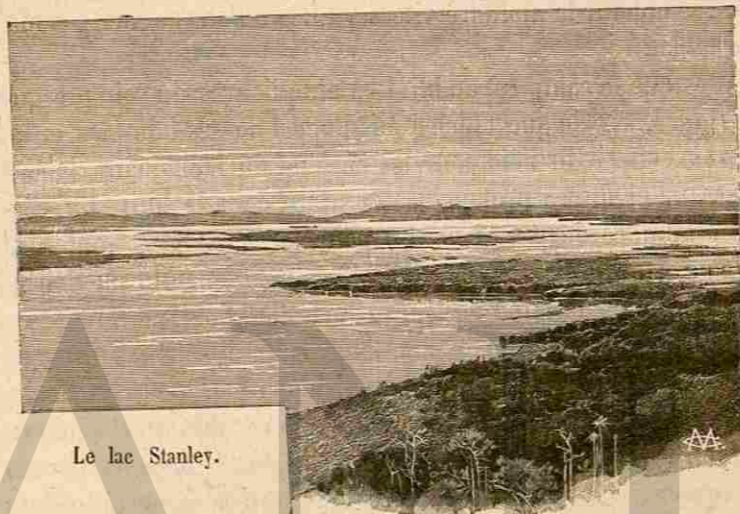
Nos journées passaient assez rapidement. Les heures matinales déroulaient sous nos yeux les forêts, des myriades d'îlots boisés, de vastes chenaux d'eau morte qui étincelaient au soleil comme des rivières de vif-argent. Tantôt nous effleurions la berge de droite, tantôt celle de gauche, tantôt nous enfilions une passe en eau plus profonde, évitant ainsi la monotonie, inévitable si nous avions suivi le milieu du fleuve à une distance du bord qui eût brouillé les détails. Confortablement installé dans ma chaise à bascule, à une douzaine de mètres seulement de la rive, chaque révolution de l'hélice me montrait sous de nouveaux aspects cette succession infinie d'arbres et d'arbrisseaux, ce fouillis de verdure, de lianes, de fleurs et boutons de fleurs. Je pouvais ignorer les caractères ou les vertus de la plupart de ces plantes; telle ou telle portion des berges pouvait ne pas nous

paraître intéressante, mais le temps fuyait avec elles, et parfois l'apparition de quelque habitant de l'air ou des eaux venait exciter un plus vif intérêt. Ce panorama délicieux de forêts d'un vert intense, à rameaux et à feuilles immobiles comme la mort, cette haie presque continue de broussis à végétation vigoureuse parsemés de papillons, de phalènes, d'insectes divers, ces vastes étendues d'eau brillante et parfaitement calme, nous resteront plus longtemps dans la mémoire que les aspects très différents de la nature sous les orages qui, à presque toutes les soirées, en troublaient la profonde paix.

La saison des pluies dure deux mois, du 15 mars au 15 mai. Chaque jour, après deux heures, le ciel s'assombrissait, le soleil s'effaçait devant les noirs messagers des tempêtes, les éclairs sillonnaient l'obscurité, la foudre déchirait les nuages, la pluie tombait avec une abondance tropicale; puis la nature, voilée de tristesse, disparaissait peu à peu dans la nuit. Nous n'aurions pu choisir époque plus favorable pour notre voyage sur le grand fleuve. Les eaux n'étaient ni trop hautes ni trop basses; nulle crainte d'engager les navires sur des terrains inondés ou de les voir échouer dans les maigres. Nous les maintenions presque toujours à une douzaine de mètres, rive gauche, et pendant 1600 kilomètres sans interruption, il nous fut donné d'admirer une végétation qui, nulle part au monde, n'a d'égale pour l'intensité de la verdure, la variété du coloris, la prodigalité et les parfums des fleurs. Les tornades, le plus souvent, n'éclataient que le soir et la nuit, où déjà notre flottille était à l'ancre. Moustiques, taons, tsétsés, insectes de toutes sortes furent bien moins insupportables que dans mes précédents voyages : la grande moitié de notre trajet était accomplie, qu'un petit nombre d'éclaireurs seulement nous avaient rappelé l'existence de ces hordes maudites. Jusqu'aux hippopotames et aux crocodiles dont les manières ne laissèrent rien à désirer; jusqu'aux naturels dont les exigences furent des plus modestes, et qui même voulurent bien nous livrer chèvres, poules et œufs, bananes et plantains, contre des « bons » à payer par M. Troup, qui devait nous suivre à quelques jours de distance. Ma santé était bonne, excellente même par comparaison avec mes anciens voyages, et soit que mes camarades fussent physiquement mieux entraînés, soit qu'ils ne daignassent prêter attention à leurs

petites misères, j'entendis beaucoup moins de plaintes que dans mes autres expéditions.

Le 1^{er} mai, le *Henry Reed* et les deux embarcations qu'il remorquait ouvrirent la marche, emportant Tippou-Tib et ses 96 parents ou serviteurs et 55 de nos hommes. Venaient ensuite le *Stanley* et sa conserve la *Floride* avec 556 hommes, six ânes, des colis en quantité. Une demi-heure après, la *Paix*, avec ses 155 passagers, se mettait allègrement en route; mais



Le lac Stanley.

les derniers « Au revoir! » de nos amis expiraient à peine dans les airs, notre avant commençait à peine à lutter contre le flot rapide, que le gouvernail cassa. Le capitaine donna l'ordre de mouiller; les ancres tombèrent sur un fond très raboteux, où le courant file avec une vitesse de six nœuds à l'heure. Le vapeur trembla jusqu'à l'extrémité de ses baux; les chaînes entamèrent le pont, et, comme il fut impossible de retirer les ancres, engagées parmi les roches, il fallut couper les câbles et regagner le débarcadère de Kinchassa. Le capitaine Whitley et M. David Charters, notre mécanicien, se mirent aussitôt à l'œuvre, et à huit heures du soir le gouvernail était réparé.

Meilleure fortune le lendemain, où nous rejoignîmes le reste de notre petite flotte à Kimpoko, l'extrémité supérieure du lac Stanley.

Le 5, au départ, la *Paix* avait pris la tête; mais le *Stanley*

ne tarda pas à nous dépasser; il mouilla au lieu désigné une heure et demie avant nous. Le *Henry Reed* arriva bon dernier, par suite de quelque méprise de son capitaine.

La *Paix* a ses lubies : elle marche à souhait un certain nombre de minutes; puis le souffle lui manque tout d'un coup, et pendant une demi-heure il faut attendre un nouvel accès de zèle. Elle a pour chaudière un système de serpentins; ses propulseurs, renfermés dans deux tambours cylindriques placés à l'arrière, doivent tourner avec rage avant qu'on en puisse obtenir la moindre vitesse. Elle va nous donner pas mal de tablature.

Dès que le camp est établi — à cinq heures du soir presque toujours, — chaque officier fait l'appel de ses hommes et les envoie couper du bois pour les besoins du lendemain, labeur très dur et qui se prolonge assez avant dans la nuit. Un certain nombre de pagazi — 50 pour le *Stanley* — vont à la découverte du bois mort, qu'ils traînent ensuite au débarcadère; une douzaine de leurs camarades débitent le tout en morceaux de 75 centimètres de long. La moitié de ce chiffre de travailleurs suffit pour faire la provision de la *Paix* et du *Henry Reed*. Puis on transporte les bûches à bord, afin que, le matin suivant, rien ne vienne retarder le départ. Plusieurs heures s'écoulaient avant que « le silence de la nuit » règne autour de notre flottille : les feux brillent sur la rive; les cris des arbres qui se brisent, les gémissements des troncs que fend la hache des Zanzibari, animent notre premier quart.

Le 4 mai, notre propre à rien de vapeur continue à nous agacer. C'est bien un des navires les plus paresseux que jamais constructeur ait osé livrer; les deux autres nous laissent à des kilomètres en arrière. Toutes les quarante-cinq minutes il nous faut stopper pour l'huiler, et parfois aussi pour nettoyer les cylindres des propulseurs, pour faire marcher la pression, pour enlever des grilles le charbon mort; cinq minutes après que nous étions parvenus à élever la pression à une atmosphère, elle descendait au tiers, puis au quart, puis tous nos efforts ne réussissaient qu'à empêcher ce méchant sabot de flotter vers l'aval à la vitesse d'un nœud à l'heure. Il nous a déjà fait perdre sept jours au lac Stanley, et un huitième par suite de l'accident du gouvernail. Vrai! nous n'avons pas de chance!

Le 5, nous nous amarrons au débarcadère de Msouata, où le major et M. Parke étaient déjà depuis quatre jours. Le bois de feu nous attendait, entassé sur la rive; ils avaient acheté du maïs et des pains de cassave.

Le 6, M. Barttelot reçoit l'ordre d'emmener sa compagnie à Koua-mouth, où il attendra le *Stanley*, et celui-ci, d'aller d'abord à Bolobo et d'y débarquer ses passagers, puis de redescendre à Koua-mouth pour y prendre le major et ses gens pendant que je réorganiserai à Bolobo le reste de l'expédition.

Mais le 7 mai, apercevant de loin le *Stanley* immobile sur la rive gauche, non loin de Tchoumbiri, je m'y rendis sur l'heure : il avait touché roche, et on constatait de sérieuses avaries. La deuxième tranche avait été trouée en quatre endroits; des rivets avaient sauté; d'autres étaient ébranlés. Les mécaniciens des autres vapeurs furent immédiatement mandés : MM. Charters et Walker, nos deux Ecossais, rendirent les plus grands services : il y avait à fixer par des boulons, sur l'extérieur de la coque, des plaques découpées sur de vieilles touques à huile, travail très difficile, exigeant patience et adresse : d'abord, préparer les plaques, étendre par-dessus une couche de minium, puis un morceau de grosse toile, puis une seconde couche de minium. L'eau montait à soixante centimètres dans la cale, et il fallait forer des trous dans la coque pour y passer les boulons; le mécanicien était dans l'eau jusqu'à la ceinture, ce qui amortissait les coups de cisoires. Quand tout était prêt pour boucher la voie d'eau, un plongeur descendait, tenant d'une main la plaque de tôle garnie de sa fourrure de toile et de ses deux couches de minium, et de l'autre, le bout d'une cordelette passée dans un trou de la plaque de recouvrement. Il cherchait à tâtons la déchirure de la coque, y introduisait la ficelle, que, de l'intérieur, le mécanicien essayait de saisir. Une fois le bout entre ses mains, il tirait dessus doucement; puis, la plaque soigneusement mise en place, on introduisait les vis dans les trous, et le mécanicien y ajustait les écrous. Pendant de longues heures nous nous affairâmes à cette ennuyeuse besogne; le soir même, on avait porté remède à la plus grosse avarie de la quille d'acier, mais le 8 et le 9 s'écoulèrent avant que le navire pût reprendre son voyage.

Le 10 mai, le *Stanley* rattrapa notre malheureuse asthma-

tique, puis rejoignit le *Henry Reed*; quelques heures après, la *Paix* boudait sérieusement; bientôt il fut impossible de la faire bouger; la pression descendit de plus en plus: bon gré mal gré, il fallut s'amarrer. A ce moment la physionomie de M. Charters nous préoccupait plus que quoi que ce soit au monde; nous attendions ses paroles comme un décret du sort. M. Charters est un petit homme très gai, jamais il ne désespère: « N'ayez crainte! ça ne va pas mal! » disait-il, pendant que je me faisais du mauvais sang de nous voir ainsi attachés au rivage.

Le lendemain matin, nous repartons au petit jour, bien décidés à nous distinguer cette fois. Pendant une heure, la *Paix* justifie notre confiance; puis elle montre des symptômes de fatigue. La vapeur diminue de plus en plus; force nous est de jeter l'ancre. A 10 heures, le mal paraissant sans remède, je dépêche M. Ward et la baleinière pour réclamer le secours du *Henry Reed*. Le vapeur arrive à 8 heures du soir, et mouille à une cinquantaine de mètres. Tout le jour, nous n'avions eu autre chose à faire que regarder les eaux brunes du chenal où nous étions ancrés — en plein courant, à 450 mètres entre la rive et un îlot. Parfois un ou deux hippopotames apparaissaient, ou des troncs moussus, des herbes et débris de bois. Le 12, à la remorque du *Henry Reed*, nous faisons à Bolobo une entrée des moins triomphales.

La famine est à peu près inconnue dans l'Ouyanzi, et Bolobo est une des meilleures escales du fleuve pour l'abondance et la variété des vivres. C'est dans ce district, où nos gens oubliaient leurs rations si misérablement réduites depuis notre départ de Loukougou, que j'exécutai le projet de partager nos forces en deux colonnes.

La flottille ne pouvait, en un seul convoi, nous transporter tous au Congo supérieur; je décidai d'y emmener d'abord les plus solides de la troupe: les autres resteraient momentanément à Bolobo sous la surveillance de MM. Ward et Bonny jusqu'à ce que le *Stanley* fût revenu de Yambouya. « Vite! vite! » avait crié l'Angleterre, et il fallait avancer avec toute la célérité permise par les circonstances. Je comptais que l'arrière-garde suivrait mes traces dans six ou sept semaines au plus.

Je choisis donc 125 des moins valides de nos gens pour les laisser à Bolobo s'engraisser de l'excellent pain des indigènes et du poisson qu'il est facile de s'y procurer. Le *Stanley* était redescendu à Koua-mouth pour en ramener le major Barttelot, le docteur Parke et 155 hommes.

Quel serait le commandant de notre seconde colonne? Qui remplirait ce poste, le plus important après le mien? Tous les yeux se tournaient vers le major Barttelot. Il avait conduit un détachement de mille hommes, disait-on, de Kosséir, sur la mer Rouge, à Kenh, sur le Nil; il s'était distingué dans l'Afghanistan et la campagne du Soudan. Si ces faits étaient exacts, je ne pouvais choisir d'officier mieux qualifié pour cette mission. Pourtant, s'il avait eu quelque collègue d'un rang égal au sien, je n'aurais point nommé le major, qui désirait ardemment faire partie de la première colonne. Après avoir longuement réfléchi sur les capacités, l'ancienneté de mes autres officiers, dont la témérité juvénile m'était trop bien connue, je dus prévenir Barttelot que je ne pouvais prendre sur moi la responsabilité de placer de si jeunes lieutenants à un poste qui lui appartenait de droit par son grade, sa réputation et son expérience.

« Un autre transport comme le *Stanley*, et vous venez avec nous, major! » lui dis-je d'un ton encourageant, car le jeune officier était fort abattu. « Je ne vous laisse que 125 hommes et le moins d'effets possible. Tout le reste est à bord. Si vous connaissiez quelqu'un de mieux qualifié que vous, je ne demanderais pas mieux que de lui confier cette tâche. Ce contretemps, je veux le croire, vous ne le prendrez pas trop à cœur? A quoi bon, du reste! Celui qui mène à bien l'arrière-garde est tout aussi méritant que celui qui ouvre la marche. Si Tippou-Tib remplit ses engagements, vous partirez dans six semaines et nous rejoindrez, sans doute; par la force des choses, nous irons très lentement, il nous faut faire la trouée à travers tant d'obstacles! Sur la route que nous aurons jalonnée, il vous sera facile de doubler les étapes. Si Tippou-Tib nous fait faux bond, vous serez le maître de vos mouvements. Tant et si bien vous occupera la tâche, que vos journées passeront comme un éclair! Et pour mieux vous consoler, je vous le dis, major, la besogne ne vous manquera pas là-bas, croyez-le: je vous en réserve la partie la plus

importante. Mais revenons au présent : Qui voulez-vous pour second ?

— Celui qu'il vous plaira !

— Non ! choisissez quelqu'un avec qui vous puissiez échanger et vos idées et vos espérances. Chacun de nous a ses préférences, vous savez !

— Eh bien, je prendrai M. Jameson.

— M. Jameson, soit ! Je vous laisserai aussi M. Rose Troup, un excellent garçon, j'ai toute raison de le croire, et les jeunes Ward et Bonny. Troup et Ward parlent le souaheli, ils vous rendront de grands services. »

Donc, le 15 mai, nous quittâmes Bolobo avec toute notre flottille et 511 personnes faisant partie de l'expédition, puis Tippou-Tib et 90 de ses parents ou subordonnés.

Les réparations à la *Paix* en avaient grandement amélioré la marche, et le 19 nous accostions près de la mission baptiste de Loukolela. Le *Stanley* ne fit son apparition que plusieurs heures après. Très reconnaissants pour la bonne hospitalité des missionnaires, nous y passons un jour à acheter des vivres.

24 mai. — Equateurville est une station que possède la Compagnie Sandford, représentée par M. E.-J. Glave, un jeune et intelligent Anglais du comté d'York. Nous y vîmes aussi le capitaine Van Gele, de retour d'une tentative malheureuse pour remonter, avec cinq soldats houssa, le Mobangi plus loin que n'avait pu le faire il y a quelques mois le missionnaire Grenfell.

Le 30 mai, nous arrivons à Bangala, établissement très prospère, avec une garnison de 60 hommes et deux canons Krupp. On y a fondé une tuilerie qui, à notre passage, avait déjà fabriqué 40 000 briques d'excellente qualité. Cette station fait le plus grand honneur à l'Afrique centrale. Le commandant Van Kerkhoven était à Langa-Langa. Dernièrement il a pu arracher à l'esclavage 29 soldats houssa. Quand Deane s'échappa de Stanley-falls, ces hommes se jetèrent précipitamment dans un canot et le courant les porta à Oupoto, où les indigènes les firent prisonniers.

Bangala n'a pas encore vu de famine. La station possède 150 chèvres, 200 poules ; les officiers trouvent toujours des œufs frais. Une rizière verdoyante occupait près de 5 hectares. Les fonctionnaires boivent le vin de palme et de banane, la

bière de canne fermentée, boisson capiteuse, je le sais par expérience.

Je donnai l'ordre au major de partir avec Tippou-Tib et les siens directement pour Stanley-falls, ayant préalablement fait descendre 55 Zanzibari de ses embarcations pour les remplacer par des Soudanais, afin qu'aucun de nos porteurs ne sût que les chutes sont à quelques journées de marche de Yambouya.

Sauf quelques irrégularités dans la conduite du *Stanley*, qui, par suite de mystérieuses manœuvres, disparaissait de temps à autre dans le labyrinthe des chenaux, sous prétexte de faire plus facilement son bois, nous remontâmes, sans le moindre incident, jusqu'au confluent de l'Arouhouimi et du Congo, et le 12 juin nous revîmes dans mon ancien campement, vis-à-vis du village des Bassoko.

Les Bassoko sont les compatriotes de Barouti, autrement dit Poudre-à-Canon, que Karema, en 1883, avait capturé encore enfant. Sir Francis de Winton l'avait emmené en Angleterre, pour le bien pénétrer des coutumes civilisées. Des mains de Sir Francis ayant passé dans les miennes, il se retrouvait enfin, au bout de six années, près de son village et de sa tribu. Voyant ses yeux arrêtés avec la plus vive attention sur le lieu de sa naissance, je l'encourageai à héler les Bassoko et à les inviter à nous rendre visite. Mes efforts d'antan pour gagner la confiance de ces enfants des bois n'avaient jamais réussi, quoique je ne doute pas qu'on y arrive un jour. Pendant longtemps je m'étais demandé : Pourquoi les aborigènes des forêts sont-ils plus farouches, plus timides que les habitants des contrées découvertes ? Les mêmes méthodes ont été employées : on a dandiné devant leurs yeux quelque colifichet brillant des couleurs les plus criardes, ou des colliers de perles aux teintes éblouissantes ; paroles aimables, sourires et gestes rassurants, pendant des heures on n'a rien épargné. Tout cela en pure perte, et les ballots ont dû être refermés jusqu'à temps meilleurs. C'est que la forêt est l'unique recours de ses fils. Contre les soupçons que lui cause l'étranger, contre les périls infinis qu'il apporte, l'habitant des bois n'a de ressource que leurs profondeurs inexplorées. S'il se hasarde à en franchir les abords, l'approche seule d'un inconnu le fait reculer jusqu'à ce qu'il les ait regagnés : il s'arrête alors

pour regarder l'intrus une dernière fois, puis disparaît dans l'ombre avec un air de : « Bien le bonsoir ! ici, je suis chez moi ! » Dans les plaines ouvertes, l'indigène sait toujours trouver quelque éminence, un arbre, une termitière du haut de laquelle il observe les nouveaux venus et se fait une idée de leur caractère. Dans la forêt, au contraire, il n'y a de rencontre que fortuite; l'étranger est l'inconnu, probablement l'ennemi, son but reste dans les ténèbres. La surprise se peint sur les traits de l'un; la terreur convulse le visage de l'autre.

Barouti continua ses appels; les canots se dirigèrent vers nous avec une lenteur impatientante; ils approchent enfin. Notre noir reconnut quelques-uns des rameurs; ils n'avaient rien à craindre, leur dit-il; il leur demanda des nouvelles d'un homme qu'il nomma; les sauvages hélèrent celui-ci de toute la force de leurs solides poumons; de l'autre côté de l'eau une voix répondit; un naturel prit un canot et nagea vers nous. C'était le frère aîné de Barouti, qui lui demanda comment il se portait, depuis tant d'années. Son frère le regarda avec de grands yeux: il ne reconnaissait point ses traits et grommelait ses doutes.

Barouti lui dit le nom de son père, puis celui de sa mère. La physionomie de son frère exprima le plus vif intérêt, et très adroitement il poussa son canot vers nous :

« Si tu es mon frère, dis-moi quelque chose qui me le fasse savoir ! »

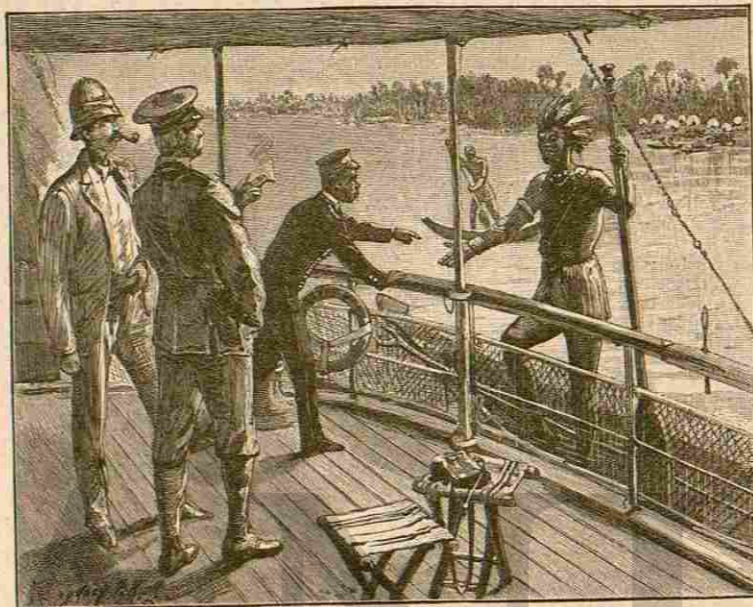
— Tu as une cicatrice, là, sur le bras droit. Ne te rappelles-tu pas le crocodile ? »

C'en fut assez; le jeune sauvage à large poitrine poussa un cri de joie et rugit sa découverte à ses compatriotes de la rive éloignée; pour la première fois, nous vîmes pleurer Barouti. Son frère, oubliant sa frayeur des étrangers, accosta le navire et vint donner à notre nègre une accolade frénétique; les autres embarcations approchèrent pour prendre part à sa joie.

Le soir, je laissai à Barouti le choix, ou de rester avec les siens, ou de suivre nos fortunes; mon avis était qu'il nous accompagnât: son existence ne serait rien moins que sûre, les Arabes si près, aux chutes Stanley.

L'enfant semblait penser comme nous: il refusa de retourner à ses parents et à sa tribu; mais, un jour ou deux après notre arrivée à Yambouya, il pénétra dans ma tente au milieu de la

nuit, s'empara de mon winchester, d'une paire de revolvers Smith et Wesson, d'une bonne provision de cartouches adaptées à ces armes; il prit en outre une montre de voyage en argent, un pedomètre du même métal, une petite somme, une superbe



Barouti retrouve son frère.

ceinture de cuir doublée de poches; puis, se glissant dans un canot, il descendit la rivière, allant sans doute retrouver les siens. Nous ne l'avons jamais revu; nous n'en avons jamais entendu parler. Paix lui soit!

Le 15 juin, nous arrivions au large de Yambouya, villages situés sur la rive gauche de l'Arouhouimi, à 145 kilomètres au-dessus du confluent de cette rivière et du Congo.

CHAPITRE VI

A YAMBOUYA

(Du 15 au 27 juin 1887)

Nous débarquons aux villages de Yambouya. — Le *Stanley* retourne à la station de l'Équateur. — Craintes au sujet du major Barttelot et du *Henry Reed*. — Heureuse arrivée. — Instructions au major Barttelot et à M. Jameson relativement à l'arrière-colonne. — Doutes du major Barttelot quant à la bonne foi de Tippou-Tib. — Long entretien avec le major Barttelot. — Memorandum pour les officiers de la première colonne. — Maladie du lieutenant Stairs. — La dernière nuit à Yambouya. — Relevé du contingent et des carabines.

Nous sommes à 2100 kilomètres de la mer. Nous avons en face les villages où nous comptons entreposer les hommes et les bagages qui nous viendront de Bolobo et de Léopoldville : 125 hommes et environ 600 charges d'objets encombrants. Volontiers nous payerons un bon prix la permission de séjour, au besoin nous la prendrons de force.

Dans une visite d'exploration que je fis en 1885, j'essayai inutilement de me concilier les indigènes. Aujourd'hui nous avons en vue un objet de la plus haute importance. En pensant à l'avenir, nous regardons vers les ports distants du Nil et de l'Albert-Nyanza où des hommes interrogent tous les points de l'horizon, attendant avec anxiété le secours promis; ils ont dû être informés de notre arrivée par les courriers de Zanzibar. Mais entre eux et nous s'étend cette vaste région que les meilleures cartes indiquent toujours en blanc. En contemplant cette noire forêt, — une muraille de grands arbres, continue depuis Bolobo, sauf aux endroits où les affluents déversent leurs masses d'eau dans le puissant fleuve, — chacun de nous a ses idées à lui, ses idées de derrière la tête. Moi, j'ai la vision de mon « Gouverneur idéal » excitant sa garnison, encourageant ses vaillants soldats; sa main leur

montre la direction par laquelle viendra le secours, si telle est la volonté de Dieu. Dans la distance, je vois aussi les hordes du Mahdi qui s'avancent avec de sauvages hurlements et des cris enthousiastes : Yallah ! Yallah ! Ce cri, les bataillons de guerriers ardents et fanatiques le communiquent à d'autres bataillons, puis à des multitudes de sauvages altérés de sang. Entre eux et nous, il y a l'immense espace inconnu, sans chemin ni sentier.

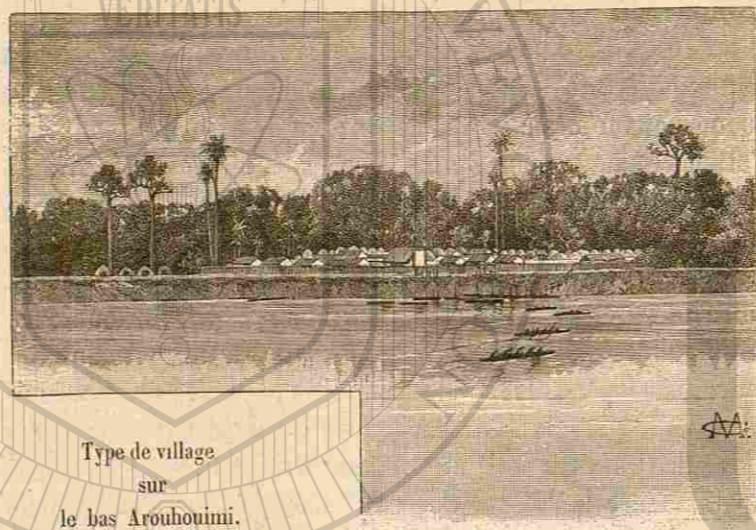
Les capitaines de chaque compagnie distribuent les munitions et reçoivent l'ordre de chauffer chacun son navire, car il s'agit maintenant du premier et plus important préliminaire de la marche vers l'Albert-Nyanza.

Le 16 juin à 6 heures du matin, la *Paix* quitta sans bruit son mouillage et vint se placer par le travers du *Stanley*; quand nous fûmes à portée de voix, je demandai aux officiers d'attendre mes signaux, puis, traversant lentement la rivière, j'essayai de rassurer les natifs et d'apaiser leur excitation en restant immobile sous les regards étonnés et curieux de la foule, massée sur la haute berge, à 15 mètres au-dessus de nous. Notre interprète se faisait comprendre sans peine, car tout le bas Arouhouimi parle la même langue. Après avoir, pendant une heure, échangé avec nous des compliments et des phrases amicales, leurs plus hardis compagnons consentirent à descendre au ras de l'eau. Un petit mouvement du gouvernail poussa le vapeur contre la rive, et une autre heure se passa en requêtes et amabilités d'une part, en refus et dénégations d'autre part. Nous réussîmes enfin à échanger un couteau contre quantité de verroteries. Encouragés par ce premier succès, je demandai la permission de résider dans leur village pendant quelques semaines : nous reconnâtrions cette faveur par des étoffes, de la rassade, du fer et du laiton; ils nous bernèrent pendant une heure encore.

Il était alors 9 heures; j'avais le gosier sec, le soleil piquait déjà. Je fis au *Stanley* le signal de me rallier. Au second commandement convenu entre nous, le vapeur siffla soudain avec un bruit assourdissant que les hautes murailles de la forêt rendaient encore plus formidable; les deux navires gagnèrent le débarcadère. Zanzibari et Soudanais grimpèrent les pentes escarpées avec une agilité de singes, mais ils n'atteignaient pas encore le sommet que tous les villageois avaient disparu.

Yambouya est une agglomération de hameaux formant une rue de carbets coniques perchés sur la berge, d'où l'on a une vue étendue sur l'Arouhouimi d'amont et d'aval. Les compagnies marchèrent à leurs quartiers respectifs, et des sentinelles se postèrent au débouché de chaque sentier. Les hommes furent envoyés faire du bois pour une palissade et pour les feux du campement; des escouades allèrent reconnaître le site et l'étendue des cultures.

L'après-midi, deux naturels d'un village en aval de Yambouya firent leur apparition d'un air de confiance qui nous



Type de village
sur
le bas Arouhouimi.

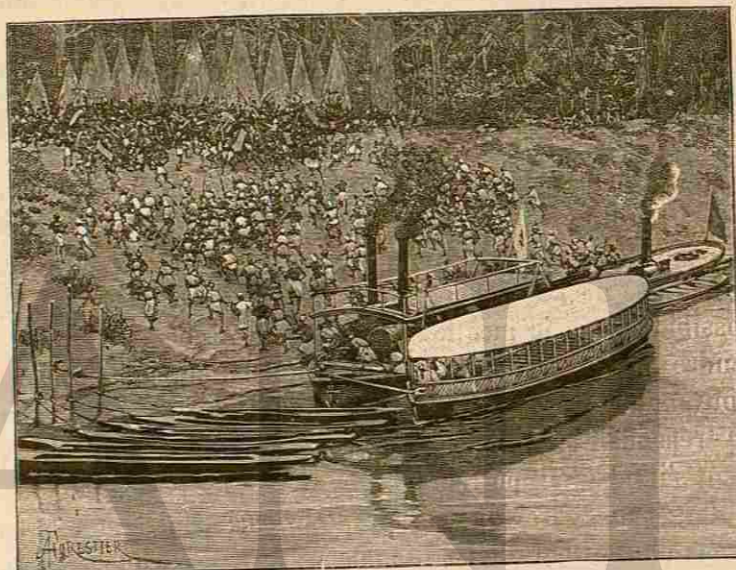
faisait honneur. C'étaient des Babourou, auxquels appartiennent les sections de tribus établies entre les chutes Stanley et le bas Arouhouimi. Ils nous vendirent des bananes qu'on leur paya bien, et nous les invitâmes à revenir en toute confiance.

Le lendemain, on envoya des hommes s'approvisionner de manioc dans les champs, d'autres furent mis à construire des palissades; on traça le fossé, on creusa une tranchée pour y enfoncer les pieux de l'estacade; des bûcherons allèrent ramasser le combustible pour les vapeurs, afin de garantir leurs équipages, maintenant très réduits, contre les surprises possibles lors du voyage de retour. Tout était vie et activité.

Dans les bois, nos gens firent quelques captifs, qu'on pro-

mena chez nous et qu'on renvoya avec des poignées de perles et l'assurance de nos bonnes intentions.

Le 19, le *Stanley* avait assez de bois pour les six journées de vapeur nécessitées par le retour à Equateurville. Je signai un chèque de 1250 francs sur Ransom, Bouverie et C^{ie} au nom du capitaine et un autre de même somme au nom du mécanicien, et les donnai en leur présence à M. Jameson, avec l'ordre de les leur remettre au retour de Stanley-pool, pourvu qu'à la mi-août ils eussent touché à Yambouya dans de bonnes conditions. J'envoyai à Liebrechts un bijou de prix en témoignage



Débarquement à Yambouya.

de ma grande estime. Le *Stanley* repartit le lendemain matin, avec mes lettres au Comité de secours.

La *Paix* nous restait encore afin d'accompagner le *Henry Reed*, sa conserve, que d'heure en heure nous attendions des chutes Stanley; selon les instructions données au major Barttelot, il aurait dû nous arriver le 19.

En pareil pays, dans une forêt infestée de cannibales, et avec des razzieurs d'esclaves par milliers dans le voisinage immédiat des chutes Stanley, on peut s'attendre aux plus graves éventualités quand les prévisions ne se réalisent pas promptement et ponctuellement. Le major Barttelot avait passé devant le confluent de l'Arouhouimi le 11 courant, le

Henry Reed, sous ses ordres, portant Tippou-Tib et sa troupe à une station d'où la garnison et un commandant anglais avaient été délogés précipitamment. Sans doute, le chef arabe avait eu des manières rassurantes, il semblait sincère quand il promettait, sitôt arrivé à Stanley-falls, de se présenter à Yambouya avec 600 porteurs; il me répugnait de croire qu'il fût pour quelque chose dans le retard de notre camarade. Cependant celui-ci, arrivé aux chutes le 13, aurait dû, le 14 au soir, s'engager dans l'Arouhouimi pour nous rallier le 16 à Yambouya, étant donné qu'il ne se fût permis aucun atermolement ni aucune infraction à mes ordres. Et nous étions au 21 ! Les officiers se plaisaient à croire qu'il s'agissait seulement de quelque malencontre — la vie africaine en est semée — mais d'heure en heure je me surprenais sur la berge escarpée, scrutant l'aval avec ma lunette d'approche.

Le 22, mon inquiétude fut telle que je donnai au lieutenant Stairs l'ordre écrit d'embarquer sur la *Paix* 50 de ses meilleurs hommes et la mitrailleuse Maxim, et de se mettre dès la matinée du 25 en quête du *Henry Reed*, et si les diverses possibilités que je mentionnais ne se réalisaient pas, de se rendre aux chutes Stanley. Devant cette station, et le navire se trouvant au débarcadère, il lui faisait des signaux. Le steamer n'y répondait pas? Il devait tenter l'assaut, et revenir vivement s'il ne l'avait pu reprendre.

Mais à 5 heures du soir, les Zanzibari poussèrent le cri joyeux de : « Ohé! Ohé! » Rien de fâcheux. Barttelot était sain et sauf, Tippou-Tib n'avait point capturé le navire, les Soudanais ne s'étaient point mutinés, les indigènes n'avaient pas surpris le camp endormi, le *Henry Reed*, dont nous étions responsables envers la mission, n'avait pas heurté quelque souche échouée entre deux eaux; il n'avait pas coulé bas; il était en aussi bon état qu'à notre départ du lac Stanley. Mais de pareilles inquiétudes vous épuisent, en Afrique surtout.

Le major avait été retenu par de simples incidents : différends avec les indigènes, palabre avec Tippou-Tib et ses gens, etc., etc.

Deux jours après, les vapeurs la *Paix* et *Henry Reed* furent chargés de combustible et renvoyés en aval, et nous brisâmes, pour de longs mois, le dernier anneau qui nous retenait à la civilisation.

Ce jour même, je remis au major Barttelot la lettre ci-après, dont prit copie M. J.-S. Jameson, commandant en second :

AU MAJOR BARTELOT, ETC., ETC.

24 juin 1887.

Monsieur,

Puisque vous êtes le plus ancien officier de notre expédition, c'est à vous que doit appartenir le commandement du poste important de Yambouya. Il est dans l'intérêt de tous que vous l'acceptiez; d'autant plus que votre compagnie se compose de soldats soudanais, mieux indiqués pour un service de garnison que les Zanzibari, qu'on emploiera plus utilement sur la route.

Le vapeur *Stanley* a quitté Yambouya le 22 courant pour se rendre au lac Stanley. A moins d'accident grave, il sera le 2 juillet à Léopoldville. En deux jours, il aura chargé 500 des ballots commis aux soins de M. J. Rose Troup, qui devra les accompagner. Je présume qu'au 4 juillet le *Stanley* remontera la rivière et touchera Bolobo le 9. Le combustible étant prêt, les 125 hommes confiés à MM. Ward et Bonny, présentement à Bolobo, embarqueront, et le vapeur continuera son voyage; il fera escale à Bangala le 19, pour être ici le 31. Les basses eaux du mois le pourront retenir quelques jours, mais j'ai la plus grande confiance en son capitaine, et je crois que vous pouvez compter en toute assurance sur son arrivée avant le 10 août¹.

C'est la non-arrivée des hommes et des bagages qui m'oblige à vous nommer commandant du poste. Mais comme j'attends sous peu un puissant renfort², beaucoup plus nombreux que la colonne de marche qui doit, coûte que coûte, avancer au secours d'Emin Pacha, j'espère que vous ne serez pas retenu au delà de quelques jours après le dernier retour du *Stanley* à Stanley-pool, en août.

Jusqu'à l'arrivée des hommes et du bagage, vous consacrerez votre activité et votre prudence au commandement du poste. Bien que le camp soit favorablement situé, et dans une forte position, un vaillant ennemi n'aurait pas grande difficulté à s'en emparer si le commandant se relâchait sur la discipline ou manquait de vigueur et d'énergie. Aussi suis-je assuré d'avoir fait un bon choix en vous confiant le soin de nos intérêts.

La tâche qui vous est confiée est pour notre expédition d'une importance vitale. Les hommes sous vos ordres représentent plus du tiers de notre effectif. Les marchandises qu'on vous apportera sont nos futurs moyens d'échange dans les pays outre-lacs; non moins précieuses seront les munitions et provisions. La perte de ces hommes ou de ces bagages nous serait fatale; incapables de secourir personne, il nous faudrait nous-mêmes implorer du secours; donc, j'espère que vous n'épargnerez aucun effort pour maintenir l'ordre et la discipline, pour garder vos défenses en si bon

1. Il arriva le 14 août; le navire avait donné contre un tronç échoué, d'où le retard.

2. Les 600 porteurs de Tippou-Tib.

état que l'ennemi n'y puisse mordre, quelle que soit sa bravoure. Je vous conseille de creuser un fossé, large de 180 centimètres, profond de 90, qui, partant du creux près de la fontaine, fera le tour de la palissade. Le camp gagnera en force si vous munissez ses portes est et ouest d'une plate-forme comme celle qui existe déjà au côté sud. Car, ne l'oubliez pas, ce ne sont pas les indigènes seulement qui pourront vous donner assaut, mais les Arabes et leurs alliés profiteront peut-être de quelque algarade pour vous quereller et puis vous attaquer.

D'ici nous marcherons droit à l'est, et par boussole, dans la direction sud-est, autant que possible. Sans doute, plusieurs de nos marches pourront dévier de la droite ligne. Quoi qu'il en soit, nous visons Kavalli ou entours, à l'angle sud-ouest du lac Albert. Sitôt arrivés, nous construirons un camp retranché et nous lancerons notre bateau, mettant le cap sur Kibero, dans l'Ounyoro, afin que signor Casati — s'il est toujours là — nous renseigne sur Emin. Si le Pacha est vivant, ou à proximité du lac, nous communiquerons avec lui; nos faits et gestes ultérieurs dépendront de ses intentions. Probablement nous resterons avec lui une quinzaine au plus, puis nous retournerons au camp par la route prise à l'aller.

En écorçant des arbres et coupant des rejets, nous laisserons des traces suffisantes sur les chemins par nous parcourus. Toutes choses égales d'ailleurs, nous prendrons les routes orientées vers l'est. Aux carrefours, nous ferons à la bêche des trous profonds de quelques pouces en travers des sentiers que nous n'utiliserons pas. J'aurai recours aux « flaches » autant de fois qu'il sera possible.

Si Tippou-Tib envoie le nombre complet d'adultes qu'il m'a promis, à savoir 600 porteurs, et si le Stanley est arrivé à bon port avec les 120 hommes qui sont restés à Bolobo, je pense que vous vous sentirez assez fort pour diriger la colonne avec tout ce que le Stanley aura apporté et tout ce que je laisse à Yambouya. Il est très désirable que vous suiviez nos traces pas à pas. Vous ne pourrez manquer de nous rejoindre. Nul doute que vous ne retrouviez nos *boma* debout et même intacts. Tâchez de conduire votre colonne de manière à les utiliser au fur et à mesure. Vous ne sauriez trouver meilleurs guides. Et si vous les manquez sur deux journées de marche, c'est que vous vous serez fourvoyé.

Il peut se faire aussi que Tippou-Tib envoie des hommes, mais en nombre insuffisant pour la quantité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels objets il vous faut sacrifier. Le cas échéant, étudiez attentivement la liste ci-après :

Il faut sauver, en premier lieu, les munitions, et tout particulièrement les cartouches ;

En second, les perles, le fil de laiton, les cauris, les étoffes ;

3° Les effets particuliers ;

4° La poudre et les capsules ;

5° Les provisions d'Europe ;

6° Les baguettes de laiton, telles qu'on les emploie au Congo ;

7° Les provisions : riz, fèves, pois, millet, biscuits.

Après avoir décidé, quant aux cordes, sacs, outils, tels que pelles, etc.

— ne vous laissez jamais manquer de haches ou de serpes, — voyez combien vos hommes pourront porter de sacs à provisions. Peut-être pourra-t-on se tirer d'affaire avec la moitié des baguettes de laiton? Mais plutôt que de jeter trop d'objets, il serait préférable de faire demi-étape et revenir prendre une seconde charge.

Quand le Stanley quittera Yambouya définitivement, ne manquez pas d'adresser à M. William Mackinnon, aux soins de Gray, Dawes et C^{ie}, 15, Austin Friars, Londres, un rapport sur ce qui s'est passé au camp pendant mon absence. Vous direz quand je suis parti dans la direction de l'est; vous ajouterez ce que vous aurez pu apprendre sur mon compte, ce que vous supposez, et ce que vous vous proposez de faire. Envoyez-lui copie exacte du présent ordre, afin que le Comité de secours puisse juger par lui-même si vos actes ou projets ultérieurs sont judicieux.

Votre garnison actuelle compte 80 carabines et 40 à 50 porteurs surnuméraires. En quelques semaines, le Stanley vous aura convoyé 50 autres carabines et 75 porteurs, sous les ordres de MM. Troup, Ward et Bonny.

Pour le moment, je vous associe M. Jameson. Quant à MM. Troup, Ward et Bonny, ils vous obéiront. Pour les devoirs ordinaires de la défense, pour la conduite du camp ou de la marche, il n'y a qu'un seul chef, vous. Mais s'il s'agit d'une décision d'importance vitale, je vous prie de prendre l'avis de M. Jameson. Et quand MM. Troup et Ward seront ici, veuillez les admettre dans votre confiance et les laisser exprimer librement leurs opinions.

Je pense m'être expliqué clairement sur tous les sujets utiles. Traitez les natifs suivant leurs procédés à votre égard. Qu'ils s'en retournent tranquillement dans leurs villages. Tant mieux si, par la modération et la complaisance, par de petits cadeaux de laiton, etc., vous pouvez les induire à entrer en rapports amicaux. Et ne perdez aucune occasion d'acquiescer toute information relative aux indigènes, à la topographie des environs, etc., etc.

J'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur,

HENRY M. STANLEY,
commandant l'expédition.

Le major se retira pour lire ces instructions, puis il pria M. Jameson d'en prendre quelques copies.

A 2 heures, M. Barttelot revint me demander une entrevue. Il désirait me parler au sujet de Tippou-Tib.

« Je voudrais, monsieur, en savoir davantage sur cet Arabe. Il y a quelques jours, pendant que j'étais aux chutes, il vous plut de donner des ordres assez énergiques au lieutenant Stairs. Il me paraît que vous avez de graves soupçons à l'endroit de Tippou, — et s'il en est ainsi, je ne vois pas pourquoi vous frayez avec le personnage.

— Bien, monsieur, j'aurai le plaisir de m'en expliquer avec vous — ce sujet autant qu'un autre. — Écoutez donc :

« Trois jours avant que nous eussions aperçu votre vapeur

remontant la rivière, j'avoue avoir été fort en peine de vous. Vous commandiez un navire que nous étions tenus de rendre à ses propriétaires au bout d'un certain temps. Vous aviez pour escorte une compagnie de 40 soldats soudanais. Le navire était en bonne condition et en ordre parfait. Nous savions très approximativement le temps qu'il vous faudrait, pourvu qu'il ne vous arrivât pas d'accident. Vos instructions étaient précises quant au départ des chutes; vous deviez l'effectuer aussitôt que la vache promise par notre ami Ngalyéma serait à bord, et si elle n'arrivait pas, à l'heure révolue, vous aviez à redescendre la rivière. Vous eussiez dû être ici le 16 dans la soirée, ou le 17 au plus tard. Or vous n'êtes arrivé que le 22 à 5 heures du soir.

« Ici, nous n'avons ni postes ni télégraphes. Nous étions sans nouvelles de vous; l'incertitude engendra des craintes, qui, s'augmentant de jour en jour, tournèrent à l'anxiété: quelque chose d'inexplicable avait dû survenir. Aviez-vous heurté un tronc? aviez-vous échoué, comme il est arrivé au *Royal*, au *Stanley* et à presque tous les vapeurs? Aviez-vous été assailli par les natifs dans la nuit, ainsi qu'il advint à Deane, sur le *A. I. A.*, à Bounga? Vos Soudanais s'étaient-ils mutinés, ainsi qu'ils menaçaient de faire à Loukoungou? Aviez-vous reçu une balle de carabine, comme tous les officiers blancs dont certain régiment soudanais se débarrassa du coup? Aviez-vous été retenu de force aux chutes? Tippou-Tib y avait-il été incité par ses croquefer d'Arabes? Aviez-vous eu querelle avec ces jeunes gens, les deux Sélim, comme Stairs et Jephson en aval de Stanley-pool? Sinon, qu'était-il arrivé? Pouvais-je, pouvait-on imaginer autre chose?

— Mais j'avais été obligé....

— Assez, mon cher major, n'en dites pas davantage. Ne songez pas à vous défendre. Je mentionnais cela, non pour vous rien reprocher, mais pour répondre à votre question. Tout est bien qui finit bien.

« Donc, il s'agit de Tippou-Tib. Je n'aurais rien à faire avec lui, n'était que j'y suis contraint, à cause de vous comme de moi. Tippou-Tib prétend que ce territoire-ci lui appartient. Or nous y sommes en qualité d'amis. Supposez que nous ne nous fussions pas arrangés avec lui, combien de temps aurions-nous eu pour préparer notre marche vers

le lac Albert; combien d'heures vous serait-il loisible de séjourner dans ces parages avant d'avoir à répondre pourquoi nous foulons son domaine? Connaissant ce dont les gens sont capables, aurais-je pu vous laisser seul ici? Seul, avec 80 fusils contre 5 000, et peut-être 5 000? Je m'étonne, major, que vous, qui avez vu Stanley-falls et quantité d'Arabes, vous m'adressiez cette question.

« Depuis Zanzibar nous avons eu la compagnie de Tippou-Tib et d'une centaine peut-être de ses suivants. Vous avez vu la joie de ces grands garçons à manier leurs armes, leurs winchesters, leurs carabines à double canon, engins excellents. Vous savez l'histoire de Deane à Stanley-falls. Vous savez que Tippou est vindicatif, et que ses tranchemontagnes de neveux préféreraient la guerre à la paix. Vous savez que naguère il méditait d'attaquer l'État du Congo, et que j'avais à traverser partie de son territoire avec mon expédition de secours. Parvenu au rang de major, comme vous l'êtes, faire pareille question, vous? Épiloguer sur le pourquoi et le comment d'actes aussi clairs pourtant que la lumière du jour?

« Notre transport le *Madura* était dans le port de Zanzibar. Le propriétaire du district, ainsi qu'il aime à se qualifier, était venu s'approvisionner de munitions contre les hommes blancs du Congo; il est dépité et grincheux. Y avait-il bon sens à le laisser en cette disposition d'esprit? Il pouvait ne pas me regarder qu'il préparât la guerre contre l'État, mais qu'il la préparât pour le moment où j'allais en mission de secours, traverser son territoire ou son voisinage, me touchait de près. Aussi avais-je intérêt à bâcler une paix entre Tippou et le roi Léopold, autant d'intérêt que Sa Majesté et même davantage.

« Vous allez me demander comment tout cela vous concerne personnellement? Ne m'avez-vous pas dit et répété que vous brûlez d'envie de nous accompagner, et que vous préférerez infiniment mieux aller de l'avant que nous attendre? Et n'est-il pas compris — reportez-vous à la lettre d'instructions — que si Tippou-Tib n'arrive pas avec ses 600 porteurs, vous ferez deux ou trois fois chaque étape, plutôt que de croupir à Yambouya?

« Regardez les chiffres au crayon, sur ce papier — tenez

veuillez le garder. Ils disent ce que vous pouvez faire, tant avec vos hommes à vous, qu'avec les gens de Tippou, si Tippou se montre fidèle à ses engagements.

« Il faut vous dire que j'ai basé mes instructions sur la réponse impétueuse que vous me fîtes à Bolobo : « Je vous l'assure, dès que je tiendrai ma colonne, je ne resterai pas à Yambouya un jour de plus! »

« Voyez plutôt. La lettre dit : « Il peut se faire que Tippou-Tib envoie des hommes, mais en nombre insuffisant pour la quantité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels objets il faut abandonner;... alors dispensez-vous du n° 7, des provisions, telles que riz, fèves, pois, millet et biscuits ».

« Voyez combien de sacs de vivres vous pouvez livrer à vos hommes. » Ils vous les mangeront assez vite, je vous le garantis.

« L'instruction porte encore : « Et si vous ne pouviez pas encore marcher, ... il faudrait faire demi-étape et revenir prendre une seconde charge; faire en deux fois une marche de dix kilomètres », ce qui veut dire : il vaut mieux marcher un jour pendant cinq kilomètres avec un ballot, et revenir sur ses pas pour en prendre un autre! C'est ainsi que j'ai opéré sur le Congo, quand avec 68 hommes j'ai fait 55 fois la distance de 96 kilomètres pour porter 2000 charges, 5 immenses wagons, et fournir un chemin carrossable, construire des ponts et le reste. La note au crayon que vous tenez à la main dira combien de kilomètres vous pouvez franchir de la sorte en six mois.

« Mais voici où mon traité avec Tippou-Tib touche votre personne. Si Tippou exécute son traité loyalement, dès l'arrivée du Stanley avec MM. Ward, Troup, Bonny et leurs hommes, vous pouvez partir de Yambouya un ou deux jours après, et nous rattraper. Sinon, à notre retour du lac Albert, nous ne manquerons pas de nous rencontrer.

« Maintenant, que préférez-vous? Faire de camp à camp l'aller et le retour, deux fois, trois fois peut-être? Ou bien avoir à vos côtés Tippou-Tib avec ses 600 hommes, afin de soulager vos 200 portefaix, et d'un pas rapide suivre notre piste à travers les forêts, droit vers l'Albert-Nyanza?

— Oh, je sais bien ce que je préfère.... Marcher droit en avant, et voir si je ne peux pas vous rejoindre. Cela va de soi.

— Eh bien, commencez-vous à comprendre pourquoi j'ai

été doux, courtois et libéral envers Tippou-Tib? pourquoi j'ai payé passage et nourriture, tant pour lui que pour sa troupe, de Zanzibar à Stanley-falls? pourquoi j'ai partagé avec lui l'agneau et le chevreau?

— Je comprends.

— Peut-être pas entièrement, major. Mais il y a encore une raison des plus sérieuses.

« Supposons que je n'aie pas amené Tippou-Tib ici; — que les Arabes des chutes n'en veuillent pas aux blancs pour l'affaire Deane, — supposons encore qu'ils craignent de vous attaquer. Ils n'ont qu'à feindre l'amitié, vous vendre des chèvres et autres provisions, et dire à vos Zanzibari que leur endroit n'est qu'à six ou sept jours plus loin, et qu'il y a là en quantité riz, huile et poisson, — cela suffirait pour faire désertir les trois quarts de vos gens, tandis que vous attendriez innocemment le contingent de Bolobo. Leurs camarades ne seraient pas plus tôt arrivés et n'auraient pas plus tôt su que les autres ont détalé pour les chutes, qu'ils fileraient également, tous à la fois, ou par deux, par trois, par six et par dix. Votre naufrage serait complet. C'est surtout parce que je redoutais cet abandon que j'ai pris la route du Congo. Ayant Tippou-Tib pour ami et pour débiteur, je me suis garanti contre la possibilité d'une désertion en masse.

« Que ces raisons pénètrent votre esprit, major, mon cher camarade! Prenez-y garde, votre colonne peut être détruite si vous n'y allez avec une précaution extrême. Mettez-y de la patience et de la complaisance, car ils sont ombrageux comme de jeunes poulains. Pourtant, c'est avec ces hommes-là ou de tout semblables que j'ai traversé l'Afrique, — que j'ai suivi le cours du Congo, — que j'ai fondé l'État du Congo.

— Fort bien. Pensez-vous maintenant que Tippou-Tib tiendra sa promesse, et amènera ses six cents porteballes? demanda le major.

— Vous devriez le savoir aussi bien que moi. Que vous a-t-il dit quand vous l'avez quitté?

— Il a dit qu'il serait ici dans neuf jours, ainsi qu'il vous l'avait promis à Bangala : « Inchallah! » ajouta le major en mimant l'Arabe.

— Si Tippou-Tib est ici dans neuf jours, ce sera le plus gros miracle que j'aie jamais vu!

— Pourquoi? demanda le major en me regardant presque ébahi.

— Parce que c'est une grosse affaire que de réunir six cents porteurs. Tippou ne sera pas ici avant quinze ou même avant vingt jours. Il faut être raisonnable avec cet homme. Ce n'est point un Européen : on ne lui a pas appris à tenir strictement sa promesse. Inchallah! disait-il? Cela signifie : « demain ou après-demain, ou dans cinq jours, ou dans dix ». Mais que vous importe qu'il n'arrive pas dans les vingt jours? Le Stanley ne sera pas ici avant le 10, ni même le 15 août; il arrivera dans sept semaines ou quarante-deux jours. Qu'avez-vous besoin si longtemps de six cents fainéants dans votre camp? L'oisiveté est la mère de tous les vices. Non, attendez patiemment, jusqu'à ce qu'arrive le Stanley; si alors Tippou n'est pas venu, il ne viendra pas du tout.

— Mais quelle rude corvée pour nous s'il n'arrive pas! Deux cents pagazi pour cinq ou six cents charges, aller et retour, jour après jour!

— Nul doute, mon cher major, la tâche n'est pas des plus faciles. Mais que préférez-vous : rester ici et attendre notre retour de l'Albert — ou avancer petit à petit — gagnant un peu de terrain chaque jour, absorbé dans la besogne?

— Oh, mon Dieu! je me figure que rester collé ici pendant des mois serait chose pire encore!

— C'est aussi ce que je pense. C'est pour cela que j'ai fait ces calculs-ci à votre intention. Croyez-moi, major! si j'étais sûr que vous trouviez votre chemin jusqu'à l'Albert, je n'aurais pas d'objection à me charger de la besogne que je vous confie. Je vous nommerais volontiers commandant de la colonne de marche plutôt que d'avoir des inquiétudes à votre endroit.

— Mais dites-moi, monsieur Stanley, quand pensez-vous que nous vous rallierons?

— Dieu le sait. Personne ne peut dire ce que nous avons devant nous, ni jusqu'où la forêt avance dans l'intérieur. Y a-t-il seulement une route? Quels sont les habitants? Des cannibales, d'incorrigibles sauvages, — des nains, — des gorilles? je n'en sais rien. Je voudrais le savoir, et même je payerais cher qui m'en informerait. Mais le papier que vous tenez à la main, et sur lequel j'ai calculé le temps nécessaire pour atteindre l'Albert-Nyanza, ne donne pas de chiffres en l'air. En 1874 et

1875 j'ai fait 1525 kilomètres en 105 jours. D'ici à l'Albert-Nyanza, la distance est d'environ 855 kilomètres en ligne droite. Toujours en 1874-1875, j'ai parcouru la même distance, soit de Bagamoyo à Viniata, dans l'Itourou, en 64 jours — et du lac Ouhimba à Oudjidji, encore la même distance, en 54 jours. C'était, il faut le dire, en des pays ouverts, avec des routes passables : ici, nous sommes dans une région inconnue. Si tout est forêt, la besogne sera épouvantable. Combien ladite forêt s'avance-t-elle dans l'intérieur? A 200, à 400, à 600 kilomètres? Nous l'ignorons. Admettons qu'il nous faille trois mois pour arriver jusqu'à l'Albert, que j'y sois retenu pendant quinze jours, et que le retour me prenne trois autres mois. Eh bien, vous me rencontrerez, me dirigeant vers vous, à la fin d'octobre, au cas que Tippou vous ait faussé compagnie. Tout cela est déjà noté sur le papier.

« Mais là n'est pas la question. Il faut que la chose se fasse. Nous irons de l'avant, flachant les arbres, et marquant notre chemin à travers la forêt. Nous tirerons parti de tout, prendrons tout chemin menant à l'est, jusqu'à ce que nous en ayons vu le bout, et que nous arrivions aux plaines ou aux pâturages. Et partout où nous irons, vous pourrez aller aussi. Et s'il y avait impossibilité, d'une façon ou d'une autre, vous auriez de nos nouvelles. Cela vous va-t-il? »

— Parfaitement! J'ai tout cela ici, dit-il en se touchant le front. Cette note et vos instructions me rafraîchiront la mémoire. Mais j'ai encore à vous demander quelque chose de relatif à quelque chose que vous m'avez dit à Londres.

— Tiens! que vous ai-je dit de si particulier? demandai-je.

— Eh bien, — il hésita un peu — vous rappelez-vous quand M..., au Bureau des Indes, me présenta? Vous prononçâtes une parole qui me parut étrange, et je pensai que quelqu'un vous avait prévenu contre moi.

— Mon cher, je vous affirme que je n'ai aucune souvenance d'avoir entendu le nom de Barttelot avant cette présentation. Mais que puis-je avoir dit de si intéressant pour que vous en ayez gardé un souvenir si tenace? Pourtant, je me rappelle bien l'entrevue!

— Le fait est que vous avez dit quelque chose de relatif à « l'endurance » et que je me rappelai avoir déjà entendu ce mot, quand le général X... me prit à partie pour avoir puni

un mutin pendant la campagne du Soudan, au désert. J'étais seul avec les Somali quand ils se tournèrent contre moi. Je me précipitai sur le meneur — je n'avais pas autre chose à faire, — je l'abattis d'un coup de pistolet, et les autres aussitôt de se faire tranquilles comme moutons. Je pensais que ledit général, auquel on ne peut reprocher d'avoir un faible pour mon individu, vous aurait mentionné l'incident.

— Croyez-moi, je ne connaissais pas l'aventure; le général X... n'eût pu me rien dire sur votre compte, car il ignorait parfaitement que vous dussiez poser votre candidature. C'est votre physionomie qui m'inspira le mot. Votre ami vous présentait comme un officier distingué, plein d'audace et de bravoure. Et moi de répliquer que ces qualités ne sont point rares parmi les officiers anglais, et que je préférerais entendre parler d'une autre mieux appropriée au service africain, celle de la patiente endurance. Vous m'excuserez si je dis que je lisais sur vos traits une résolution peu ordinaire; vous avez la provocation facile. Un batailleur peut rendre de grands services à l'occasion, mais dans une expédition comme la nôtre, et dans notre atmosphère d'irritabilité générale, il est moins utile que le compagnon qui, sachant quand et comment se battre, sait aussi supporter en temps et lieu. Comment donc, il y a mille causes qui nous agacent ici! toutes sortes de frottements entre officiers, soldats et natifs, sans parler du dépit contre soi-même. Tantôt c'est la mauvaise qualité, tantôt l'absence de la nourriture, aucun réconfortant, la fatigue incessante, des ennuis renouvelés, les privations perpétuelles, les muscles éternés, le labeur sans trêve, l'ennui sans relâche, l'épuisement tournant à l'anéantissement, et, pour comble, les fièvres épouvantables, torture qui fait maudire le jour où l'on rêva jamais de l'Afrique. Un batailleur a généralement le caractère mal fait; à moins qu'il ne réprime ses instincts et ne domine son impulsion, il tombe à tout moment en fièvre chaude, et rencontre à tout instant des chocs désagréables. Savoir endurer, je le répète, savoir ravalier son amertume, écouter ce que le devoir et le bon sens répondent aux passions, cette précieuse qualité ne porte pas tort au courage, et quelle déperdition de forces elle prévient! Mais je ne voudrais pas tourner au sermonneur, et vous devinez assez ma pensée.

« Et pour finir, encore un mot sur Tippou-Tib. Vous voyez ce

maxim là-bas, tout en gueule. Je lui compare Tippou. C'est un puissant outil de défense. On en peut faire jaillir un flot de mitraille, mais le mécanisme peut se détraquer, se rouiller ou se déranger, faute d'un peu d'huile; il faut alors en revenir à nos remingtons, winchesters et carabines à répétition. Si Tippou-Tib nous seconde, c'est un précieux auxiliaire, nous réussirons à coup sûr, et nous nous tirerons admirablement d'affaire. Mais s'il s'indispose, eh bien, il faudra nous en tenir à nos gens; il faudra que notre bonne volonté couvre une multitude d'erreurs.

« Rappelez-vous qu'en 1876 Tippou-Tib rompit son engagement avec moi, et s'en retourna à Nyangoué, me plantant là. Ça n'empêche qu'avec mes 150 hommes, en dépit de ses sarcasmes, je descendis tout le Congo. Vous avez rencontré à Lamou le voyageur autrichien le docteur Lenz, qui n'avait pu arriver à Emin Pacha. Pourquoi son insuccès? Parce qu'il se reposait uniquement sur Tippou-Tib, et n'avait aucune autre force à mettre en jeu. Mais vous, vous disposez de 50 soldats et de 200 porteurs, sans parler des serviteurs et autres assistants. Pour mon œuvre du Congo, on m'avait promis un contingent d'indigènes. Il en vint quelques-uns seulement, encore désertèrent-ils; mais j'avais une réserve de 68 fidèles; et cette cohorte a fait l'Etat du Congo. Rappelez-vous ma lettre au *Times*, où je disais: « Nous n'avons pas besoin de Tippou-Tib pour trouver Emin Pacha, mais seulement pour porter le bagage aux voyages aller et retour et l'ivoire qui paiera nos dépenses ». Et comme dernière indication sur la confiance que je mets en Tippou-Tib, rappelez-vous mon ordre au lieutenant Stairs, il y a quelques jours. Au moindre soupçon de trahison, balayez son établissement avec la mitrailleuse! Vous avez lu la dépêche. Vous devriez comprendre qu'on ne jette pas ainsi le gant à un ami éprouvé.

« Done, major, mon cher ami, pas de sottises! Je sais qu'il vous démange de n'être pas de l'avant-garde, et vous pensez y perdre quelque quincaillerie militaire. Vous n'y perdrez rien. Depuis le roi David¹, tous ceux qui restent au bagage et ceux qui vont à la mêlée reçoivent mêmes honneurs. Et puis je n'aime pas cette recherche de la ferblanterie. L'impulsion

1. Samuel, XXX, 24, 25.

qu'elle donne, ressemble au pétilllement du champagne; — c'est fort bien pour la Croix Victoria ou pour la médaille Albert, — mais après un mois d'Afrique, cela ne mousse plus, ne prend pas davantage qu'un pétard mouillé. Major, remémorez-vous plutôt les vers de Tennyson :

Dans l'histoire de notre île si belle, — ce n'est pas deux fois, ce n'est pas même une fois — que le sentier du devoir fut le chemin de la gloire.

« Sur ce, une poignée de main, mon cher major. Notre devise à nous est : « Droit en avant ! » et la vôtre : « Patience et « endurance ! » Mais il me faut mon thé. J'ai la gorge sèche d'avoir tant parlé. »

Au 25, tout le camp était fermé dans sa palissade, et le fossé creusé presque en entier. A l'un des bouts, Barttelot surveillait les travailleurs, et à l'autre bout, Jephson, en manches de chemise. Nelson distribuait les provisions d'Europe avec la plus stricte impartialité. Parke, notre docteur, gai, souriant, soigneux comme s'il faisait une opération chirurgicale, menuisait à une porte; et le soir, j'inscrivais sur mon journal : « Certes il n'y a pas meilleur camarade ! » Jameson recopiait diligemment les dépêches, Stairs était au lit, avec une fièvre biliaire.

Un soldat soudanais — innocent autant qu'un agneau broutant l'herbe tendre devant un terrier de renard — franchit les lignes pour chaparder par là, et encaissa une zagayade au ventre. C'est notre second décès occasionné par la maraude; ce ne sera point le dernier. Nous mettons un Soudanais en faction : tout ami qui lui dira un mot ou deux, il le laissera passer, et l'autre ira de-ci, de-là, avec l'inconscience la plus absolue du danger; et s'il n'est pas tué d'emblée, il nous revient avec une belle estafilade à la panse et la pâle mort sur le visage. On met le Zanzibari à couper du bois ou à ramasser du manioc : il laisse tomber son outil, s'excuse de s'absenter un moment — une pensée traverse sa vide cervelle, et il décampe; et sur la liste il faut le porter « manquant ».

Le 26, je rédigeai pour les officiers de l'avant-garde le mémorandum qui suit :

Nous comptons nous mettre en marche après-demain, 28 juin 1887.

La distance que nous avons à parcourir est de 885 kilomètres, à vol d'oiseau. A 15 kilomètres par jour, nous arriverons en deux mois au lac Albert.

En 1871, mon expédition à la recherche de Livingstone mit 54 jours à faire 579 kilomètres, soit 10 kilomètres et demi par jour.

En 1874, mon expédition à travers l'Afrique parcourut la même distance de 579 kilomètres, soit de Bagamoyo à Viniata, en 64 journées, soit 9 kilomètres par jour.

En 1874-75, la même expédition se rendit de Bagamoyo au lac Victoria, 1158 kilomètres en 105 jours, soit 11 kilomètres par étape.

En 1876, la même expédition alla du lac Ouhimba à Oudjidji, 579 kilomètres en 59 jours, soit 9,8 kilomètres par jour.

Donc, si le trajet d'ici à Kavalli — 885 kilomètres — s'effectue au taux de 9,6 kilomètres par jour, nous arriverons le 30 septembre.

La moitié et plus du pays que nous avons à traverser ressemble sans doute au paysage de nos entours : la brousse, une région boisée, avec des sentiers plus ou moins tortueux, qui relient entre elles les sections de tribus indigènes; des routins transversaux font communiquer les sections nord avec les sections sud.

Les naturels seront armés de lances et couteaux, d'arcs, de flèches et de boucliers.

Comme nous devons faire la traversée vivement, la plupart des natifs se verront surpris. Ils ne pourront pas se coaliser et nous opposer des forces considérables, n'en ayant pas le temps. Les hostilités que nous rencontrerons seront inspirées par la première colère. Les officiers repousseront ces attaques avec entrain, veilleront à ce que leurs winchesters soient toujours chargés, et que les porteurs ne s'écartent pas. Sous aucun prétexte, on ne se dispensera des armes qu'on porte au côté.

L'ordre de marche est ainsi réglé :

La diane au point du jour;

Sonnera, en premier, le trompette soudanais attaché à la compagnie n° 1;

Sonnera, en second, le cor de la compagnie n° 2, sous le capitaine Stairs;

Sonnera, en troisième, le trompette attaché à la compagnie n° 3, celle du capitaine Nelson;

En quatrième, le tambour attaché à la compagnie n° 4, celle du capitaine Jephson.

Les officiers prendront leur café et leur biscuit de bonne heure, et veilleront à ce que leurs hommes se sustentent pour la marche.

A six heures du matin, la marche sera ouverte par une troupe de 50 pionniers, armés de carabines, de haches et de serpes, et commandés par moi.

Le corps principal suivra, à 15 minutes d'intervalle, conduit par l'officier dont ce sera le tour; il suivra rigoureusement la route indiquée par les flèches, miroirs, grattages et autres moyens.

La colonne se composera des pagazi et de tous les hommes malades ou bien portants non requis à l'arrière. Elle sera formée par la majeure partie des trois compagnies. Près de la queue, et veillant à ce qu'elle ne fléchisse pas, se tiendra l'officier de service.

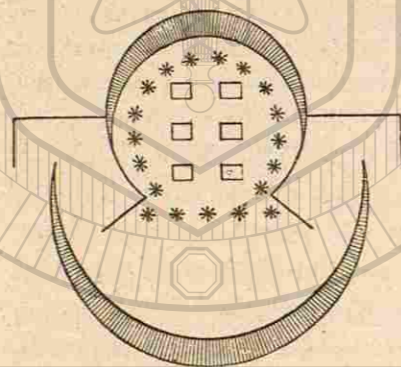
L'arrière-garde se composera de 50 hommes sous un officier désigné pour la journée. Elle protégera la colonne contre les attaques par derrière. Les hommes n'y porteront que leurs effets personnels. Elle ne permettra pas que personne se laisse dépasser. Il faut pousser les trainards en avant, coûte que coûte, car tout individu oublié en arrière est irrévocablement perdu.

En tête du corps principal, les tentes et le bagage personnel de l'état-major viendront immédiatement après l'officier commandant. Cet officier sera toujours sur l'alerte, pour faire donner les signaux à ceux de l'arrière; il sera toujours prêt à recevoir les ordres du front et à passer le mot à l'arrière.

L'avant-garde éclairera par des miroirs le chemin à suivre; elle coupera les lianes gênantes, et quand on arrivera au campement, elle disposera sans perte de temps la *bome*, ou enceinte de buissons et d'épines. Sitôt arrivée, chaque compagnie contribuera pour sa quote-part à cet important moyen de défense. Le camp n'est complet qu'après être retranché derrière des troncs ou de la brousse. Ceux qui ne s'y occuperont pas dresseront les tentes.

La bome doit être ronde, avec deux portes, bien masquées par 5 mètres de buissons.

Le diamètre normal du camp devrait être de 75 mètres. Les tentes et les bagages seront disposés autour d'un cercle intérieur ayant 60 mètres en diamètre.



Plan de nos campements dans la forêt.

Les indications ci-dessus relatives à la traversée d'un pays dangereux et ne prévoient que les embarras ordinaires qui résultent d'une brusque attaque de sauvages.

L'avant-garde tâtera le pouls à la contrée. Si les obstacles sur le front sont vraiment sérieux, et s'il s'agit d'autre chose que d'une simple démonstration de naturels

hostiles, des messages avertiront le corps principal de se tenir sur ses gardes.

Autant de fois qu'il sera praticable, nous camperons dans les villages abandonnés, afin de nous y ravitailler; mais il faudra tout aussitôt pourvoir à leur défense. Que les officiers aient toujours présent qu'il est dans le tempérament de leurs soldats noirs, Soudanais, Somali et Zanzibari, d'être irréfléchis et légers, de s'éparpiller avec l'imprudence la plus déraisonnable. J'affirme qu'on perd de la sorte au moins autant d'hommes que par la guerre ouverte. Les officiers sont donc responsables de la vie de leurs hommes. L'officier qui fera son affaire de la stricte exécution des règlements, qui tiendra à ce que tout marche pour la nuit suivant l'ordre prescrit, sera celui qui me rendra le plus de services.

Quand on arrivera au campement, s'il s'agit d'un village, l'officier vaquera tout d'abord aux logements, veillera à ce que les compagnies soient

toutes installées en des conditions analogues; puis il procédera à la destruction de toutes les habitations qui se trouveront en dehors du cercle occupé. Il emploiera les bois et tous les matériaux trouvés dans le voisinage à garer son quartier contre les attaques nocturnes par la lance ou par le feu. L'avant-garde aura donné déjà quelques indications, mais l'officier ne manquera pas de prendre les renseignements nécessaires, sans réclamer pour cela des ordres à propos de chaque vétille. Il devra se considérer comme le père de sa compagnie, et agir, aujourd'hui et demain, en conducteur avisé.

Dans tous ces camps-villages, le lieutenant Stairs verra à ce que les gardes de nuit soient placés aux points d'accès, chaque compagnie pourvoyant aux besoins particuliers.

Pendant la première semaine, nous ne risquerons pas de très longs trajets; les officiers et leurs hommes s'entraîneront graduellement; mais quand nous aurons derrière nous le quart de la distance, les étapes s'allongeront d'une façon sensible, et j'espère qu'à mi-voyage nous fournirons des marches étonnantes.

De nouvelles instructions seront délivrées en temps et lieu.

Signé : HENRY STANLEY,
commandant l'expédition.

Yambouya, 26 juin 1887.

Je clos ce chapitre par une citation de mon journal :

27 juin, Yambouya. — Nos gens ont réclamé la journée de vacances qu'on leur avait promise, mais qu'il avait fallu renvoyer après le départ des vapeurs et la mise du camp en état de défense. Il y avait, du reste, quantité de choses à faire, et des compagnies à réorganiser. Depuis Bolobo, nous avons eu beaucoup de malades, et il s'agissait d'écarter les plus faibles, car les quatre compagnies de marche devaient être dans les meilleures conditions possibles. Il fallait aussi numéroter les outils des pionniers. De 100 serpes, il n'y en avait plus que 26, — de 100 haches, 22, — de 100 pics, 61, — de 100 pelles, 67. Tout le reste avait été volé, vendu ou jeté. Quelle misère que d'avoir de pareils insoucians à surveiller!

Demain nous partons, au nombre de 589 — Dieu voulant — pour nous lancer dans l'inconnu. Un naturel m'a nommé des tribus ou des sections de tribus, — mais quant à leurs forces ou leurs dispositions, je suis dans la plus complète ignorance. Hier nous avons effectué « la communion des sangs » avec un des chefs de Yambouya. Comme le major est le commandant du poste, bravement il a subi l'opération, qui est vraiment dégoûtante. Sur le sang qui coulait, on mit une pincée de sel malpropre qu'il fallut lécher. Le chef s'en acquitta comme d'un agréable devoir.

Le major, relevant les yeux, vit les figures moqueuses de ses camarades, et sourcilla.

« Pour avoir la paix, major!

— Soit! » fit Barttelot, et il domina sa répugnance.

Ces sylvains n'ont pas gagné mes sympathies. Lâches et méchants, ils ont le mensonge plus facile encore que les gens de la plaine ouverte. Je n'ajoute foi à aucun de leurs dires, je me méfie de leurs assurances; cependant j'aime à croire qu'ils gagneront à être mieux connus. Le chef a reçu un joli cadeau du major, et, en retour, a gratifié son nouveau frère d'un poulet de quinze jours et d'un bonnet en fibre tressée et emplumée. La chèvre et les dix poulets, si souvent promis, n'ont pas encore fait leur apparition. Et le sang d'un de nos Soudanais a été versé, et on n'en a pas soufflé mot. Nous avons si peu de tempérament, ou une telle indifférence à la perte d'un homme, qu'un soldat robuste valant vingt indigènes, on peut nous le tuer sans que nous en tirions vengeance. Même nous complimentons les meurtriers. N'ont-ils pas des chèvres et du poisson, des poulets, des œufs et quantité d'autres choses que nous ambitionnons d'acheter? Et cela va durer peut-être quelques semaines encore!

Il pleut cette nuit, et la marche de demain sera fatigante. Stairs est si malade qu'il ne peut bouger, et pourtant il désire nous accompagner. Il y a de l'imprudence à emporter un homme dans cet état; il est vrai que si la mort doit s'ensuivre, elle est aussi facile dans la jungle que dans le camp. Le D^r Parke m'a fort inquiété en parlant d'une gastro-entérite. Je penche pour une fièvre biliaire. Nous le mettrons dans un hamac, espérant que tout ira pour le mieux.

Notre corps expéditionnaire est ainsi composé :

Compagnie n° 1.	115 hommes et garçons,	99 carabines.
— n° 2.	90 —	85 —
— n° 3.	90 —	87 —
— n° 4.	90 —	86 —
Officiers : Moi.	1 —	»
— Stairs.	1 —	»
— Nelson.	1 —	»
— Jephson.	1 —	»
— Parke.	1 —	»
Domestique européen.	1 —	»
	<u>589</u> hommes et garçons,	<u>557</u> carabines.

Garnison de Yambouya :

Soudanais.	44 hommes,	44 carabines,
Zanzibari.	71 —	58 —
Domestiques de Barttelot.	5 —	»
— Jameson.	2 —	»
Somali.	5 —	»
Malades.	2 —	»
Barttelot.	1 —	5 —
Jameson.	1 —	2
	<u>129</u> hommes,	<u>87</u> carabines.

Contingent à Bolobo qui rejoindra la garnison de Yambouya :

Zanzibari.	128 hommes et garçons,	52 carabines.
J. Rose Troup.	1 —	»
Herbert Ward.	1 —	»
William Bonny.	1 —	»
	<u>131</u> hommes et garçons,	<u>52</u> carabines.

Récapitulation :

Corps expéditionnaire.	589 hommes,	557 carabines.
Garnison de Yambouya.	129 —	87 —
A Bolobo, Kinchassa, etc.	131 —	52 —
	<u>649</u> hommes,	<u>496</u> carabines.
De Zanzibar à Yambouya, nous avons perdu.	57 hommes.	28 carabines.
	<u>706</u>	<u>524</u>

mètres. Et pourquoi pas ici? — Yambouya est un assemblage de hameaux; ses habitants doivent avoir des voisins à l'est aussi bien qu'au sud ou à l'ouest.

Nous sortons de la poterne. Compagnie après compagnie défile homme par homme. Chacune a son guidon, son tambour, son trompette, ses cinquante éclaireurs qui la précèdent pour manier la serpe et la hache, couper les baliveaux, enlever la largeur de la main de l'écorce des arbres afin d'indiquer la route, sabrer les rotins, écarter ou élaguer les branches qui pourraient s'opposer au passage de nos centaines de porteurs chargés; abattre les troncs, les placer en travers des ruisseaux, construire des zéribes et des bomes de brousse ou de rameaux autour du village improvisé qui sera notre bivouac à la fin de chaque étape. S'il n'y a pas de sentier, l'avant-garde devra le tracer; choisir la jungle la moins épaisse et y pratiquer au plus tôt une tranchée, car rien n'est fatigant comme de rester debout en plein soleil un lourd fardeau sur la tête. Si la brousse est mauvaise, feutrée, impénétrable, c'est un tunnel qu'il faut. Vite! *tchap a tchap!* comme ils disent, ou un murmure de fâcheux augure s'élèvera bientôt de la file impatiente des pagazi. Adroits et intelligents doivent être nos bûcherons; un béjaune, un paresseux, un *goï goï* n'a qu'à jeter sa serpe, et à épauler caisse ou ballot! Et encore! les trois cents qui attendent n'ont pas le temps de lanterner en route! Il leur faut se garder à droite et à gauche, car les flèches sont empoisonnées et les coups de lance souvent mortels; leurs yeux doivent fouiller les ténèbres, leurs sens les tenir en éveil. Je n'ai cure de musards ou de *goï goï!* J'ai choisi mes hommes jeunes, solides; ils ont les membres souples et le corps élastique. Mes trois cents engagés ont le plus grand mépris pour les « vieux », pour les « gras »; ceux-ci n'en portent pas beau sous les quolibets de leurs camarades: « Qu'est-ce que tu trouves de remarquable dans ce garçon-là? Ne vois-tu pas qu'il a le dos taillé dans un tronc d'arbre? — Non, c'est sa grosse tête! elle emporte son ventre! — Ça n'est bon qu'à piocher la terre! Qu'avons-nous besoin de terrassiers par ici! Ce n'est qu'un esclave banian! C'est un affranchi de Consul. — Bah! c'est quelque échappé de chez les missionnaires! » Leurs langues percent comme des épées; et dans la crainte des railleries, chacun brandit

CHAPITRE VII

DE YAMBOUYA AUX CHUTES DE PANGA

(Du 28 juin au 6 août 1887.)

Une route africaine. — Notre manière de voyager à travers la forêt. — Adieux à Jameson et au major. — 160 jours en forêt. — Les rapides de Yambouya. — Les indigènes de Yankondé. — Repos au village de Bahounga. — Description de notre marche. — Les brochettes empoisonnées. — Capture de six Babali. — Parke et les abeilles. — Un orage dans la forêt. — La flottille des indigènes. — M. Jephson remonte le bateau d'acier. — Le village de Boukanda. — Détritus des villages. — Paysages de l'Arouhouimi. — Villages des Bakouti et des Bakoka. — Les rapides de Gouengouéré. — Bakoula. — Côtelette et café. — Les îles près de Bandangui. — Les nains babourou. — L'orientation de la rivière. — Les Somali. — Mariri et Moupé. — L'Arouhouimi à Moupé. — Les Babé, leurs usages et leur costume. — Les deux aventures de Jephson. — Les rapides des Guêpes. — Le chef des Bouambouri. — Notre camp à May-Youi. — Accident de canot. — Un village abandonné. — Arrivée aux chutes de Panga. — Les chutes.

En terre africaine, une route est presque toujours un simple sentier qui, à force d'avoir été fréquenté, est devenu aussi dur et aussi uni que l'asphalte. Par suite de l'habitude des naturels de marcher en file indienne, il n'a presque jamais plus de trente centimètres de large, et s'il est d'ancienne date, on dirait une rigole tortueuse et profonde, car le milieu est plus souvent battu que les côtés: peu à peu, ceux-ci s'élèvent sous la poussière et l'humus; les pas des voyageurs y poussent les ramilles et les pierres, et la saison des pluies vient encore creuser l'ornière. Une de nos routes ordinaires est, en moyenne, plus courte d'un tiers que ces sentes qui serpentent comme un cours d'eau par les plaines. Quoi qu'il en soit, nous comptons bien en trouver dès le départ du campement, car, à nos quatre précédentes expéditions en Afrique, j'en ai suivi quelques-unes sur des centaines de kilo-

avec plus d'ardeur la serpe à lame aiguisée; la hache affilée brille dans les airs et tranche les arbres ou enlève des troncs, une large bande d'écorce; ils trouent le hallier, ils fauchent la jungle, et, sur leurs talons, se presse la caravane, qui serpente sur un kilomètre et demi.

« Mon cher major, nous y voilà ! Tout ou rien ! — N'oubliez pas notre promesse, et nous nous reverrons avant peu !

— Soyez tranquille ! Je ne moisirai pas ici ! Que nos gens arrivent de Bolobo, et rien ne m'arrêtera plus.

— Bien ! Dieu vous garde ! Ayez bon courage ! Et vous, Jameson, mon vieux ! »

Le capitaine Nelson s'avance à son tour pour l'accolade du départ ; puis je marche vers la tête de la colonne, tandis que le capitaine se place à l'arrière-garde.

La file s'était arrêtée à l'extrémité des villages, ou, pour mieux dire, de la route jalonnée l'autre jour par Nelson.

« Par où prenons-nous, guide ? » demandai-je à ce personnage, dont l'âme en ce moment débordait de joie et d'orgueil, car, dans une caravane, qui marche en tête en est regardé comme le chef. Il était costumé à la grecque et portait le casque d'Achille aux pieds légers.

« Par là, droit vers le soleil levant.

— Combien d'heures jusqu'au prochain village ?

— Dieu seul le sait.

— Connais-tu la région ? Es-tu allé dans quelque village ?

— Non ! Comment aurais-je pu ? »

Voilà ce qu'en savait le plus avancé d'entre nous.

« Très bien ! mettons-nous en route, au nom de Dieu, et que Dieu soit avec nous ! Suis n'importe quelle piste qui longera la rivière, jusqu'à ce que nous trouvions un sentier. »

Bismillah! font les pionniers; les clairons nubiens sonnent le signal du départ, et, quelques instants après, la tête de la colonne disparaissait dans la brousse épaisse, par delà les dernières limites des clairières de Yambouya.

C'était le 28 juin 1887, et jusqu'au 5 décembre, c'est-à-dire pendant cent soixante jours, nous avons arpenté les bois, les halliers et la jungle sans jamais voir un espace de gazon vert grand comme le plancher d'une chambre des plus modestes. Rien que lieue après lieue, de ces lieues interminables d'une forêt où l'on ne voit d'autre changement de décor que les

variations en taille et hauteur de telle ou telle futaie, suivant l'âge des arbres qui la composent et la faiblesse ou la vigueur du sous-bois, suivant l'ombre plus ou moins épaisse des géants qui le dominant. Il me faut consacrer quelques chapitres au récit de cette longue marche et des incidents qui l'ont marquée, car elle ouvrait aux regards de l'homme civilisé une immense région absolument inconnue, depuis que « les eaux se rassemblèrent en un même lieu, et que le sec parut ». Je promets au lecteur d'être bref; pourtant, jusqu'à ce printemps de l'an de grâce 1890, il n'y a papyrus, manuscrit, livre ou



Notre guide kirangozi.

brochure, qui ait donné le moindre détail sur ce « Pays des Épouvantelements ».

Par une température de 50 degrés à l'ombre, notre caravane suivait une sente à peine frayée et qui plongeait fréquemment dans les profondeurs sombres de la brousse. La file avançait avec lenteur, arrêtée toutes les trois ou quatre minutes par les entrelacis des lianes; les serpes et les haches de nos cinquante éclaireurs étaient sans cesse en réquisition; sans cesse on coupait, on tranchait. Pour 100 mètres de route passable, il y en avait en somme 100 d'assez difficiles.

À midi, après avoir longé les rapides de Yambouya, nous gagnons le coude de l'Arouhouimi qu'on apercevait de notre



campement; de ce coude à 6 ou 7 kilomètres au-dessus de nous, on nous signale un autre rapide dont les eaux bouillonnantes étincellent au soleil. En aval, toute une flottille de canots en mouvement. Les gens de Yambouya, sans doute, avaient donné l'alarme à leurs voisins. Vers quatre heures, arrivés plus près, nous voyons se presser, sur un groupe d'îlots au-dessous des rapides, les femmes et les enfants des Yankondé; ceux-ci, avec lesquels nous faisons connaissance pour la première fois, mirent leurs pirogues en bon ordre au milieu du courant, puis s'approchèrent de la rive et suivirent tous les mouvements de la caravane à mesure qu'elle émergeait dans la lumière ou disparaissait dans la forêt, se gaussant des voyageurs et leur lançant défis et provocations.

La tête de la colonne déboucha tout à coup sur une avenue bien tracée, large de 6 mètres et longue de 280, à l'extrémité de laquelle on apercevait quelque 300 indigènes de Yankondé gesticulant, poussant des cris, ayant aux mains leurs arcs bandés. Je n'avais encore rien vu de semblable en Afrique. Les pionniers s'arrêtèrent. « Que veut dire ceci? ces païens nous ont taillé une belle et large route pour entrer dans leur bourg, et cependant ils sont là à l'autre bout, prêts à se battre! Attention! »

Avec les broussailles coupées pour nettoyer la chaussée, les indigènes avaient bloqué l'entrée de la forêt de chaque côté de la voie pour nous forcer à prendre celle-ci. Cinquante paires d'yeux découvrirent bientôt que cette magnifique route était hérissée de brochettes longues de 15 centimètres, appointies aux deux extrémités, enfoncées à moitié dans le sol et si artistement recouvertes de feuilles, que nous les avons prises d'abord pour des débris des branches coupées pour élargir le sentier.

Je fis ranger 24 hommes sur deux lignes en travers de la route : la première eut ordre d'arracher les brochettes, la seconde de couvrir les travailleurs et de tirer à la première volée de flèches; puis une douzaine d'éclaireurs furent chargés de prendre par les bois de chaque côté du chemin pour pénétrer dans le bourg. Nous avions à peine fait une vingtaine de mètres sur la voie ainsi nettoyée, que des colonnes de fumée s'élevèrent du village; une petite pluie de flèches fut dirigée contre nous, mais sans atteindre personne. Nos tirailleurs ripostent. On se hâte d'enlever toutes les pointes, nous avan-

çons rapidement et arrivons au bourg en même temps que les éclaireurs. La caravane se lance au pas de charge, et traverse le bourg incendié, pendant que la fusillade continue très vive, s'arrête à une sorte de faubourg situé à l'extrémité orientale, auquel on n'avait pas encore mis le feu.

Près de la rivière, la lutte fut plus meurtrière. La seule décharge de nos carabines aurait suffi pour terrifier l'ennemi,



Marche à travers la forêt.

car les sauvages sont en général très impressionnables au bruit; par malheur, il fut cette fois aussi fatal qu'alarmant, et plusieurs indigènes, je le crains, payèrent de leur vie leurs folles provocations. C'est aux Yambouya que j'en fais remonter le blâme; ils devaient avoir conté à leurs voisins des bourdes extraordinaires pour que ceux-ci eussent ainsi tenté d'arrêter une force de 400 carabines.

Il était près de neuf heures du soir quand l'arrière-garde entra enfin dans le camp. Toute la nuit, les sauvages eurent recours à leur tactique habituelle, cherchant à nous inquiéter par toutes sortes de moyens. Tantôt ils lançaient en l'air des flèches et des zagaies empoisonnées qui retombaient verticalement en deçà de notre palissade; tantôt nous entendions des cris soudains, des huées, des rugissements, des menaces; d'autres fois

le son du cor éclatait bruyamment de différents côtés, comme s'ils allaient procéder à une attaque générale. Des étrangers ignorant les façons des satyres sylvains auraient pu croire que le soleil levant éclairerait notre ruine complète. Pendant mes précédents voyages, j'avais fait connaissance avec quelques-uns de ces stratagèmes, mais ces païens m'en apprenaient de nouveaux. Le camp fut entouré de sentinelles qui reçurent l'ordre de garder un silence absolu et de tenir l'œil ouvert.

Au matin, nous apprîmes qu'un de nos hommes l'avait échappé belle. Une lance avait traversé sa couverture et sa natte des deux côtés sans le toucher et s'était enfoncée en terre en le clouant à sa couche. Deux autres avaient été légèrement blessés de flèches.

Un sentier que nous avons cherché pendant une dizaine de minutes nous mène, à travers une large clairière de 200 hectares pour le moins, et plantée de manioc, au petit village de Bahounga, situé à 7 kilomètres sud-est de Yankondé, et nous pûmes enfin prendre un peu de repos. Je ne voulais pas fatiguer mes hommes; ils n'étaient pas encore faits à la marche; après ce long voyage par eau, je préférais les accoutumer peu à peu et d'étape en étape, en vue de la longue tâche que nous avions à accomplir.

Le 50, nous tombons sur un sentier qui relie une série de quatorze villages séparés, mais tous sur la même ligne. Tous sont entourés de manioc en luxuriantes cultures; pourtant il était facile d'observer les traces d'un désastre récent. Les cases sont de forme conique, type éteignoir ou plutôt clocher pointu et quadrangulaire. Des pieux brûlés, les ruines d'habitations et, çà et là, des marques sur les arbres témoignaient, à n'en pas douter, qu'Arabes et Manyouema y avaient passé — peut-être le frère de Tippou-Tib.

Le jour suivant, nous traversions d'autres hameaux à peu près semblables et communiquant entre eux par une route très bien tracée. Des lambeaux de la forêt primitive les séparent. Le long du sentier, on voyait des fosses servant à prendre les gros animaux, des pièges pour le menu gibier, lapins, écureuils, petits singes, rats. Partout aux environs de chaque village, les dangereux « attelets » dont j'ai parlé exigeaient les plus grandes précautions de tous autres que les Européens chaussés de grandes bottes. Encore ne devons-nous pas trop

nous y fier, car souvent, placée obliquement, la pointe peut pénétrer le cuir le plus épais et vous enfoncer dans le pied ses terribles échardes, accident assez grave pour qu'on veille à s'en garantir.

Nous devons faire connaissance, ce jour-là, avec un autre sérieux inconvénient des voyages en forêt. Tous les 50 mètres, quelque gros arbre était couché sur la route; son diamètre nous montant à hauteur d'épaule, nous avions beaucoup de peine à hisser les ânes par-dessus, et nombre de nos hommes goûtaient peu ce nouvel exercice qui, répété de vingt à cinquante fois, finissait par exciter les murmures de gens peu habitués aux marches dans la forêt.

A 5 heures de l'après-midi, nous campions près d'étangs couverts de nénuphars, loin des villages, car, cette fois, trois hommes avaient été blessés par les susdites chausse-trapes.

Le lendemain matin, trois heures avant l'aube, le camp fut réveillé par des hurlements sinistres; les cors retentissaient au loin sous les bois. Peu à peu le bruit cessa, et on entendit les voix de deux hommes parlant si distinctement et si clairement que plusieurs essayèrent, comme moi, de percer l'intense obscurité pour voir le nocturne orateur et celui qui fidèlement se faisait son écho.

Le premier disait : Étrangers, où allez-vous?

Et le confident de tragédie répondait : Où allez-vous?

L'orateur : Ce pays refuse de vous accueillir.

Le confident : Refuse de vous accueillir.

L'orateur : Tous seront contre vous.

Le confident : Contre vous.

L'orateur : Et vous serez tous mis à mort.

Le confident : Mis à mort.

L'orateur : Ah-ah-ah-ah-aah!

Le confident : Ah-ah-aaah!

L'orateur : Ooh-ooh-ooh-ooh-ooooh!

Le confident : Ooh-ooh-ooooooh!

La scène était si drôle et si réussie, qu'un immense éclat de rire s'éleva soudain, tellement unanime, que les deux interlocuteurs, effarouchés, rentrèrent dans le silence de la nuit.

Très peu rassuré par la découverte que le sentier conduisant aux étangs n'avait pas été tracé par le pied de l'homme, mais par celui des éléphants; très inquiet de savoir nos gens dépour-

vus de vivres pour le lendemain, j'envoyai, le 2 juillet à la première aube, 200 pionniers pour chercher du manioc aux villages où nous avons passé l'avant-veille. La façon dont ils s'en acquittèrent me permit d'apprécier leur peu d'intelligence; je prévis dès lors que des 589 hommes qui m'accompagnaient, la moitié peut-être ne reverrait pas l'Afrique orientale. Ils sont maintenant dans la plénitude de leur vitalité; ils ont des armes perfectionnées, un équipement neuf, chacun possède 10 cartouches. Avec un peu de prudence et de soin de leur personne, tous ou presque tous pourraient certes arriver au terme sains et saufs; mais ils sont si frustes, si stupides et déraisonnables qu'ils ne prennent pas le moindre souci des ordres ou instructions, à moins d'être surveillés de très près; et, pour cette surveillance, il me faudrait une centaine d'officiers anglais aussi intelligents et dévoués que mes quatre compagnons. Ils vont sottement, de ci, de là, exposant leur vie pour des bagatelles, et si quelque effroyable calamité ne les vient corriger, je ne pourrai jamais leur faire comprendre la folie de leur conduite.

Une troupe d'éclaireurs envoyée le long du sentier pour en découvrir l'orientation générale revint en même temps que les fourrageurs, ramenant six indigènes qu'ils avaient pris dans la forêt, tendant des pièges au gibier: ils appartenaient à la tribu des Babali; leur teint était chocolat clair.

Comme nous essayions de tirer d'eux quelques renseignements sur la région où conduisait le sentier: « Nous n'avons qu'un cœur, dirent-ils, n'en ayez pas deux! » Ce qui signifiait: Ne nous parlez pas amicalement si vous avez l'intention de nous faire du mal. Et, de même que tous les indigènes, ils insistèrent fortement sur ce qu'ils ne mangeaient pas de chair humaine, à l'encontre des tribus Babanda, Babali, Baboukoua qui occupent les rives de l'Arouhouimi au-dessus de Yankondé.

Peu après cette entrevue, le docteur Parke, observant des abeilles qui bourdonnaient autour de lui, assurait à un autre officier qu'elles étaient absolument inoffensives. Au même instant une de ces mouches, se posant sur son cou, y plongea son aiguillon pour le punir de son assertion calomnieuse. Il me racontait l'histoire comme une bonne plaisanterie, quand une seconde abeille vint le piquer presque au même endroit,

et lui arracha un cri de douleur: « Par Jupiter, mais c'est qu'elles piquent, et de la bonne manière! » « Voyez! lui dis-je. Rien ne vaut l'expérience pour réveiller la raison. »

Après avoir distribué le manioc en recommandant d'en bouillir les racines dans trois eaux différentes, je donnai l'ordre de reprendre la marche à une heure de l'après-midi. A quatre heures, nous faisons halte.

Le lendemain nous quitions le sentier, nous dirigeant à l'aide de la boussole sous le dôme immense de la forêt et à travers la jungle. J'occupais dans la colonne le troisième rang après le guide, et je pouvais ainsi conduire la marche. Afin de maintenir une allure régulière, toute lente fut-elle, j'avais donné pour instruction aux sapeurs que chacun, en avançant, eût à trancher d'un coup vigoureux et rapide la liane ou le buisson qui lui faisait obstacle, et passât son chemin. Les deux chefs de caravane devaient se borner à marquer les arbres bien visiblement de 10 mètres en 10 mètres à peu près, en leur enlevant un grand morceau d'écorce et toujours à la même hauteur: comme l'arrière-garde ne devait pas nous suivre avant deux mois peut-être, j'insistai pour que ces flaches eussent au moins la largeur de la main.

C'était presque au pas d'une marche funèbre que nous entrions pour la première fois dans ces solitudes inviolées. En certains endroits, nous avançons à raison de 400 mètres à l'heure, en d'autres parties plus découvertes, c'est-à-dire dans les fourrés moins épais, nous faisons jusqu'à 1500 mètres. De 6 h. 30 du matin à 4 heures de l'après-midi, soit pendant six ou sept heures — car il nous fallait une heure pour faire collation et prendre quelque repos, — nous fournissions une marche d'à peu près 9 kilomètres; tandis que, en d'autres régions et sur un sentier africain ordinaire, on peut faire de 22 à 29 kilomètres pendant le même temps. Aussi notre objectif devait être, autant que possible, de suivre les stations, non seulement pour y trouver des vivres, mais aussi pour utiliser les routes des indigènes. Nous verrons plus tard comme cela nous réussit.

A quatre heures de l'après-midi, nous marchions encore, ayant traversé tout le jour marais et marigots, criques et bancs de vase, bourbiers et fondrières, mares toutes vertes de limon et où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, soulevant une puanteur

horrible qui vous donnait des nausées; étangs étroits, couverts de lentilles d'eau, allongés comme des ruisseaux. Nous avions à peine franchi ces parages pestilentiels que la forêt s'assombrit subitement au point que je distinguais avec peine les chiffres de ma boussole. Le murmure lointain du vent dans les ramures se changea en un sourd grondement qui, se rapprochant toujours, et de plus en plus violent, finit par éclater en ouragan furieux, tordant, brisant les branches et secouant les énormes troncs. Ne voulant pas rester dans le marécage, nous nous hâtons d'avancer, en dépit de l'obscurité croissante, mais, la pluie commençant à tomber, il fallut faire halte, dresser vivement les tentes sur la brousse épineuse, tandis qu'à coups de hache et de cognée on déblayait le terrain pour établir la campée. La pluie froide tombait lourdement, et chaque goutte s'étendait aussi large qu'une pièce de cinq francs sur les vêtements en coton de nos hommes. Ils frissonnaient, claquaient des dents. Le tonnerre rugissait, les éclairs dardaient leur lueur d'incendie au milieu des ténèbres. Il était neuf heures du soir avant que la caravane tout entière fût entrée dans le bivouac, mais on ne put faire de feu à cause des averses; nous étions blottis les uns contre les autres, accroupis au froid, à l'humidité, recevant les écla-boussures de cette terrible averse, respirant les vapeurs malsaines qui s'élevaient du sol. A trois heures, on put enfin allumer des feux par vingtaines, et nos gens, bientôt ranimés par la chaleur, s'installèrent joyeusement autour des flam-bantes pyramides pour griller les amères racines du manioc et mettre fin au jeûne prolongé.

Le 4, nous nous dirigeons au nord-est; au bout d'une heure de marche, nous entendons, dans le lointain, les indigènes chanter en chœur. Les éclaireurs vont aux nouvelles, puis une fusillade éclate; le bruit semble se rapprocher. Je réunis promptement les hommes de la 1^{re} compagnie; ils mettent leurs ballots en tas et se déploient en tirailleurs. Des messagers accourent dire qu'en gagnant le bord de la rivière, nos gens ont vu avancer vers eux une grande pirogue dont l'équipage debout, l'arc bandé, leur avait lancé une volée de flèches, auxquelles ils avaient riposté. On se remit en route, et, à 8 heures du matin, nous étions, près de l'Arouhouimi, à temps pour apercevoir une ligne de canots qui disparaissait



L'orage dans la forêt.

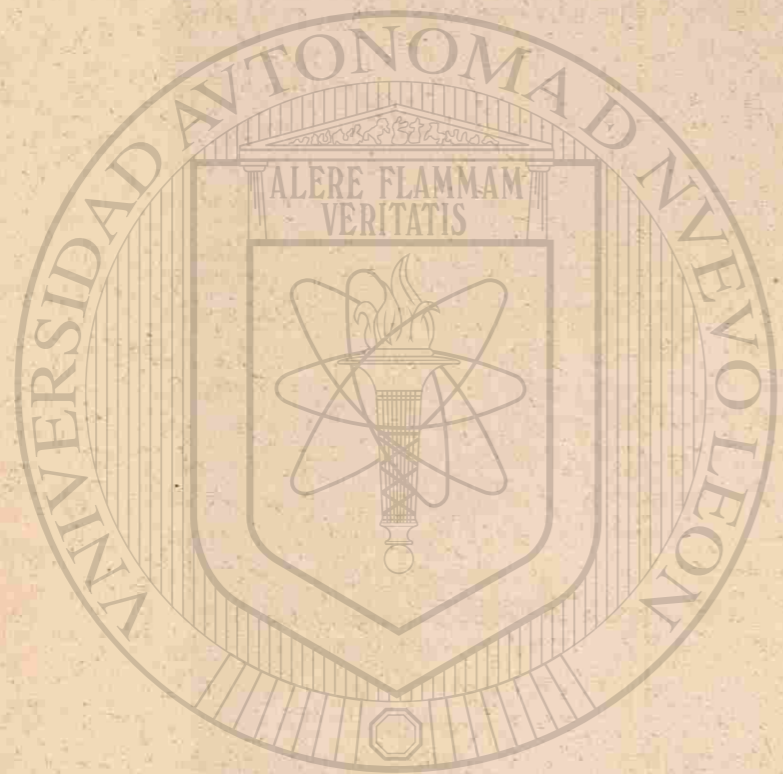
derrière une courbe de la rive opposée. Ils oublièrent une petite pirogue attachée à la berge et où se trouvait une chèvre.

La rivière était calme et libre de rapides : désireux d'épargner quelque fatigue à mes gens, je fis apporter sur la rive les diverses pièces composant notre embarcation d'acier; M. Jephson et sa compagnie, auxquels elle était spécialement confiée, se mirent en devoir de les assujettir. Au bout d'une heure, l'*Avance* fut mise à flot. En plus de son équipage, elle transportait 10 malades et 50 charges. Démontée, elle nous prenait 44 pagazi. Donc c'étaient maintenant 94 engagés que nous pouvions employer à soulager les autres, et même 98, car il avait fallu porter le lieutenant Stairs, encore très souffrant. M. Jephson et ses « marinières » traversèrent la rivière et ramenèrent la chèvre.

L'*Avance* allait remonter l'Arouhouimi, et, par conséquent, la colonne de marche devait suivre étroitement la rive pour protéger le bateau et réduire la besogne. Le manque de nourriture régulière et variée, les faibles qualités nutritives de celle que nous nous procurions avec tant de peine, la nécessité où nous étions d'avancer rapidement, en dépit de tous les obstacles, auraient pour résultat certain de diminuer les forces, même des plus robustes. Il fallait donc à tout prix éviter les fatigues inutiles et chercher tous les moyens de faciliter la tâche.

Le 5, continuant à naviguer de conserve, nous fîmes 10 kilomètres et demi. La rivière coulant dans un lit large de 500 à 600 mètres, les berges en étaient un peu plus découvertes que l'intérieur, quoiqu'il nous fallût parfois, pour traverser quelque jungle impénétrable, ouvrir un tunnel au milieu des lianes et des branchages enchevêtrés, des bambous et des roselières. A 2 h. 50, nous atteignîmes l'essart de Boukanda. Aucun routin ne nous y avait conduits; nous débouchions tout simplement de la brousse dans une jeune forêt où les indigènes avaient pratiqué une éclaircie. Les cases étaient situées tout au milieu, près de la rivière: d'où je conclus que, privés de sentiers et ne connaissant pas encore la locomotion aérienne, les indigènes n'ont de communications que par eau.

C'est avec raison que nous étions heureux de trouver ce village; depuis le 2, la caravane n'avait d'autre nourriture que



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les racines de manioc enlevées ce jour-là dans les plantations voisines. Quelques heures de plus, et nous aurions été fort mal en point.

La baleinière n'arriva pas avant le soir. Elle avait été retardée par des rapides et par sa rencontre avec une flottille de onze canots; leurs maîtres, naturellement, n'avaient pas été les plus forts; ils avaient pris la fuite, abandonnant plusieurs pirogues, que M. Jephson eut le soin d'amarrer à une île voisine; l'une d'entre elles, nous dit-il, creusée dans un énorme tronc, avait à peu près la même contenance que notre bateau d'acier. Pourquoi ne pas faire comme les indigènes et utiliser la rivière pour transporter le plus possible d'hommes et de matériel? Et des vivres aussi, car cette difficulté de charroyer les provisions nous avait exposés la veille à souffrir de la faim, étrangers que nous sommes dans une terre étrange, et cherchant notre route au milieu des ténèbres! Donc Jephson s'en retourne avec deux escouades de mariniers, dont l'une amènera la pirogue.

Inutile de dire que les habitants avaient quitté Boukanda longtemps avant notre arrivée; leurs huttes coniques étaient à notre disposition et aussi leurs champs de manioc. Ceci ne ressemblait en rien à ce que j'avais observé précédemment en Afrique: les femmes se sauvaient, il est vrai, sous la protection de quelques hommes, mais les guerriers restaient, armés de la lance et du bouclier, qui sont l'insigne de la propriété. Ici, les poules mêmes avaient pris la fuite. La région n'était évidemment pas favorable à l'étude de l'ethnologie.

Le 6, à midi, la caravane, bien munie de vivres, reprenait la file au sortir de Boukanda, et, deux heures plus tard, s'affairait à établir le campement. La première moitié du jour s'était passée à nettoyer et à réparer les carabines, la gâchette de plusieurs étant déjà brisée.

Nous avons déjà une certaine expérience de la grande forêt. Nous savons que dans les matinées humides et brumeuses les hommes sont transis, mornes par conséquent; il faut quelque courage moral pour lever le camp, braver le froid, l'humidité et les brouillards, le sol fangeux, la vase, les criques où l'eau gagne la ceinture, et surmonter la dépression qu'amènent cette obscurité crépusculaire, l'absence de lumière et de chaleur, la disparition presque continue du soleil. D'épais nuages cachent toujours le ciel; la rivière est d'un gris terne et triste. La tem-

pérature descend à 22 degrés ou même à 20 degrés centigrades, et si nous en jugions par le désarroi général, nous pourrions la croire de 10 degrés plus bas.

Les immondices de ces petits villages sont considérables et amoncelées au bord de la rivière. Elles se composent d'ordures, de balayures des rues et des huttes, d'épluchures de manioc et parfois de plantains, de coquilles d'huîtres en tas. Si je n'avais tant d'autres sujets à traiter, il me plairait d'écrire un chapitre sur ces composts, et aussi sur les mœurs et les coutumes des indigènes, car de même qu'Owen a, d'après quelques os, dessiné un mammoth des âges primitifs, je pourrais raconter l'histoire d'une tribu par l'examen de ces débris de leur cuisine. Les représentants de nombreuses familles d'insectes se délectaient au milieu de l'amas puant. Des colonnes de fourmis allaient et venaient avec une régularité stratégique qu'auraient pu leur envier les aborigènes; les mouches bourdonnaient par myriades; d'innombrables papillons dont la vue eût ravi l'âme de Jameson, voletaient les uns autour des autres, réjouissant l'œil de leurs merveilleuses couleurs; une nuée de phalènes tourbillonnaient au-dessus.

Le 7, la colonne arrive au village des Bakouti après sept heures d'une marche lente et au prix du travail incessant des pionniers. J'avais pris place dans l'embarcation; de chaque côté, les berges dominant l'eau de 2 mètres et plus; on voit partout des traces d'occupation antérieure, faciles à reconnaître malgré l'exubérance de la jeune forêt qui a remplacé villages et cultures. La guerre ou les épidémies ont dû en chasser les habitants depuis une vingtaine d'années. J'estime qu'on ne trouve guère d'herbe dans la région: jusqu'à présent, en fait de grands herbivores, nous avons rencontré en tout un seul crocodile et un hippopotame.

Les rameurs remontent avec si peu de peine le courant de l'Arouhouimi, qu'en entendant sur la berge les bûcherons cognant et se démenant dans la forêt pour faire avancer pas à pas notre caravane, je regrette plus que jamais mes 15 baleinières. Que de fatigues, de tourments nous eussent été épargnés!

Le 9, après une nouvelle marche de sept heures et le même éreintant labeur, nous gagnons les villages des Bakoka. Nos gens paraissent déjà surmenés et vieillissés. Plusieurs d'entre eux ont eu les pieds entamés par ces affreuses brochettes; les

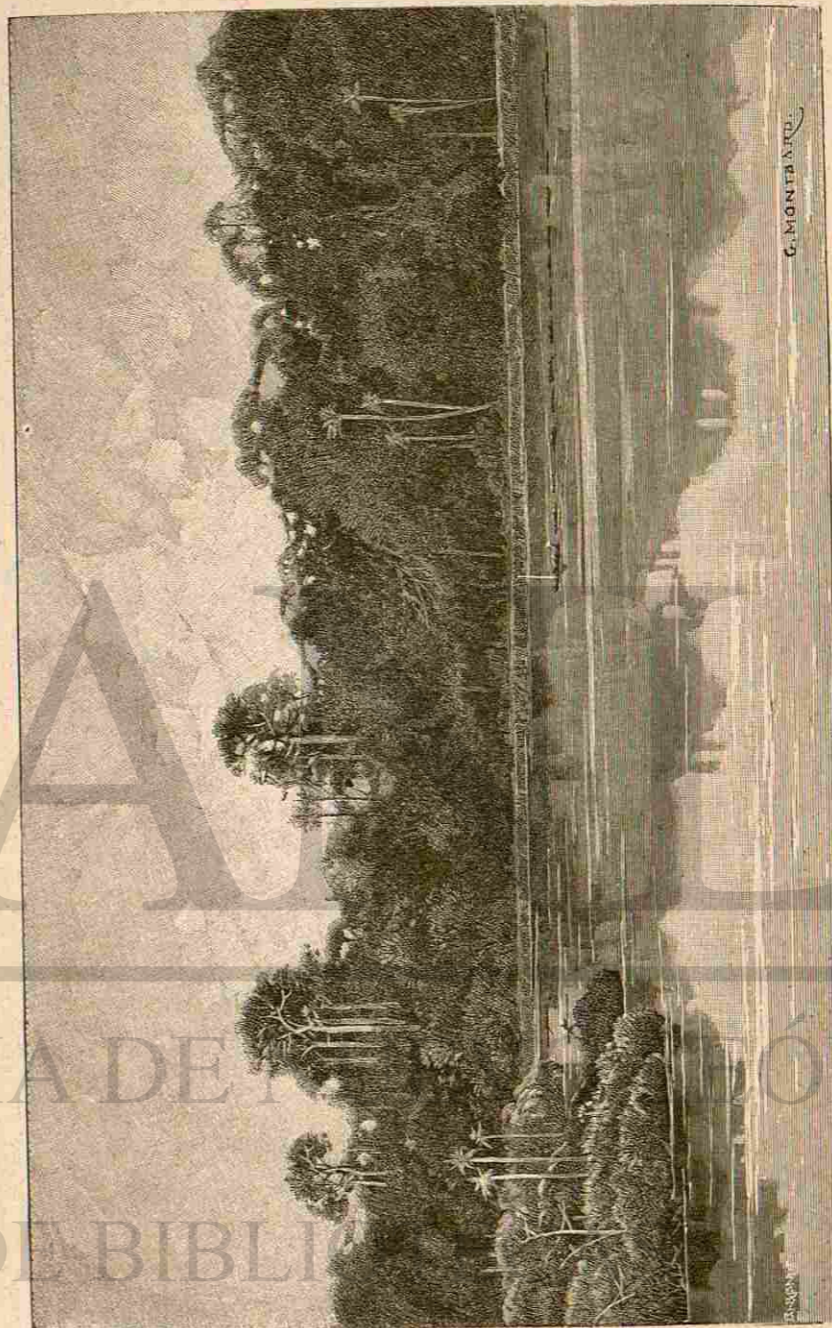
ulcères commencent à se montrer, virulents, très douloureux; d'autres se plaignent de symptômes étranges dans les membres. Stairs se remet lentement.

Nous traversons un très grand nombre de champs abandonnés. L'expédition aurait pu s'y nourrir, des semaines durant, du manioc qu'aucun maître ne réclame. Ces émigrations sont la suite évidente de luttes intestines. Les villages bakoka sont défendus par des estacades aux poternes très basses.

Le lendemain, nous passons devant quatre villages, tous fortement palissadés, et, le 10, la caravane arrive aux rapides de Gouengouéré. Sept grands bourgs s'échelonnent le long des sauts, et s'étendent encore en amont et en aval. Toute la population avait fui dans l'intérieur des terres, sur la rive opposée ou dans les îles, emportant ses richesses à l'exception de la vaisselle commune, des tabourets, des bancs, de leurs sièges à dossier, et autres objets d'importance secondaire. Les estacades et les huttes étaient en bon état. L'un de ces bourgs se compose de 210 huttes coniques et de deux halles carrées où se tiennent les assemblées publiques et où sont installés les forgerons. Il est perché sur un promontoire qui commande la rivière d'une vingtaine de mètres; la vue y est splendide de ce large cours d'eau, dont la teinte, d'un gris argent foncé, est rehaussée par la verdure intense des hautes futaies qui en couvrent les bords.

Le lieutenant Stairs est presque guéri de sa fièvre bilieuse. Les autres camarades jouissent d'une excellente santé, malgré notre régime de feuilles de manioc et de plantes potagères plus ou moins sauvages, hachées et pétries en gâteaux. Mais, aujourd'hui, le docteur nous a régales d'un plat de ces tisserins qui nichent par milliers sur les grands arbres du village.

Le 11, on ne fit qu'un kilomètre et demi, pour permettre à l'équipage de halier les deux embarcations jusqu'au sommet des rapides et laisser reposer la colonne de marche. Le lendemain, nous fournissons une traite de 11 kilomètres; la rivière tournait à l'est, direction que j'avais tout intérêt à suivre, et nous passâmes sans accident plusieurs rayols. En nous éloignant de Gouengouéré, nous vîmes les indigènes se pressant de réintégrer leur domicile. Ce mode de procéder me convenait de tous points: nous ne perdions pas de temps en palabres et contestations inutiles; du côté des natifs, les inquiétudes



Notre flottille remontant l'Arouhouimi.

n'avaient duré qu'un jour. Et si toutes les caravanes traversant leur pays s'étaient montrées pacifiques comme la mienne, il est probable que, la curiosité naturelle aidant, les sauvages, au lieu de fuir, se fussent empressés de faire connaissance avec les étrangers.

Nos gens avaient trouvé dans les champs de quoi se restaurer à fond. Le terrain consacré à la culture est considérable. Les bananiers des sages plantés le long des palissades sont fort beaux; partout, près des villages, des jardinets où croissent des herbes potagères. Nos hommes apportèrent au camp du tabac à fumer, des courges pour le dessert et un peu de maïs. Mais la viande, hélas! brillait toujours par son absence.

Peu d'oiseaux aquatiques, seulement des plongeurs, des aigles et des martins-pêcheurs. Quelque part à distance on entendait crier un couple d'ibis. Des bandes de perroquets sifflaient et jabotaient à l'envi comme s'ils eussent voulu arracher l'impénétrable forêt au lourd silence qui l'enveloppe; des *Whip poor Will*¹, l'oiseau soleil² et les tisserins les accompagnaient de leurs accords; les insectes, les mouches, les papillons étaient innombrables.

Le 12, on se mit en route à 6 h. 30 du matin, la caravane précédant comme d'habitude le bateau et sa conserve. Quoique avançant très lentement, et à raison de 3 kilomètres à l'heure, nous eûmes bientôt dépassé la colonne de marche. A dix heures du matin, nous faisons la rencontre d'un jeune indigène qui descendait la rivière sur un débris de pirogue. Il sauta légèrement sur notre bateau et se mit à pagayer d'une façon très convenable. Il nous dit avoir quinze ans et s'appeler Bakoula. Une heure plus tard nous enfilions, par son extrémité inférieure, une courbe allongée de la rivière; les berges se couvrent de nombreux villages; le jeune guide, tombé on ne sait d'où, les nommait en passant: Bandangui, où nous fîmes halte pour goûter, et d'où nous reparlâmes à deux heures de l'après-midi; Ndoumba; puis une longue suite de hameaux où habitent les Banalya. Toutes les cases étaient désertes.

Les rameurs ne mirent qu'une heure pour nous conduire à

1. Une variété de tette-chèvres, dont le cri rappelle exactement la phrase anglaise: « Fouette le pauvre Will! »

2. *Ardea helios*.

l'autre bout de la courbe. Nous débarquâmes au nombre de quarante, et cependant nous nous sentions perdus dans le bourg immense et silencieux. J'en avais compté 15 en tout, dont l'un se compose de 180 huttes; mettons 1500 sur le pourtour du méandre, cela faisait, à seulement quatre personnes par feu, une population totale de 5200 habitants.

L'avant-garde de nos marcheurs arrivait à 5 h. 30; immédiatement après éclata une violente tempête, accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables, comme on peut les attendre d'une atmosphère tellement saturée de vapeurs, que le soleil reste toujours caché derrière une brume grisâtre. En haut, tout autour, sur la forêt, sur les villages, sur la rivière, la foudre, de ses dards de flamme, déchirait rageusement les nuages épais, lents et lourds, qui depuis si longtemps pesaient sur nos têtes et s'écoulaient maintenant en coups d'eau. Rien que l'excessive énergie de cette électricité concentrée ne pouvait nettoyer l'atmosphère, et permettre aux habitants de voir la couleur du ciel et de sentir la bienfaisante influence du soleil. Quatre heures durant, nous fûmes les spectateurs de cette tourmente effroyable, mais nous étions en sûreté dans les cases des Banalya, et sans inquiétude sur le sort de la caravane : à l'autre pointe du croissant nos gens occupaient Bandangui; de minute en minute, ils tiraient pour nous avertir de leur bonne fortune; nous autres, moins prodigues, nous leur répondions par les *tonne ton ton* de nos olifants.

Une aussi nombreuse population possède nécessairement ses champs de manioc, ses plantations des deux espèces de bananiers, de maïs, de canne à sucre, ses jardins potagers, et je donnai l'ordre d'y camper jusqu'au 15; du reste, la lourde pluie avait détrempé le sol.

A neuf heures, la voix de Nelson demandant « Côtelette et Café » m'apprenait que l'arrière-garde avait rallié! Pour côtelettes, nous avions, ce soir-là, des gâteaux de cassave, une ou deux bananes grillées et un plat d'herbes potagères, puis le thé ou le café. Impossible de se procurer chèvres ou poules, gibier à poil ou à plume. Nous n'avions encore aperçu que deux crocodiles et un hippopotame, mais ni éléphants, buffles ou antilopes, ni même de sangliers, quoique leurs fumées fussent nombreuses. Comment en pouvait-il être autre-

ment avec le tapage que faisaient les pionniers, leurs appels, leurs cris, les coups de hache, le froissement des feuilles, le craquement des branches, le fracas des arbres abattus, et les mille voix d'une caravane en marche : causeries, commérages, récits, rires, disputes, plaintes et exclamations? On n'avancait dans la brousse qu'en sabrant, à l'aide de couteaux, de serpettes ou de cognées, les lianes enchevêtrées et les obstructions de toute sorte, et quand même les hommes fussent restés muets, le bruit produit par ces engins de destruction eût suffi pour effrayer les animaux; du reste, à quelques pas de nous derrière le hallier, nous n'eussions pu les apercevoir à travers les masses impénétrables de la verdure.

Je profite de mes loisirs pour visiter un petit archipel près de Bandangui. Sur l'une des îles se trouvent des écaillés d'huîtres en tas immenses, dont l'un mesure 18 mètres de long, 5 de large et 1 de haut. On peut se représenter les festins auxquels les indigènes avaient dû prendre part dans leurs antiques pique-niques, et le temps écoulé depuis qu'avait été ouvert le premier de ces bivalves. A mon retour je remarquai, sous un éboulis au centre de la courbe, une strate de ces coquilles recouverte d'un mètre d'alluvion.

Le jeune Bakoula m'apprit beaucoup de choses : à l'intérieur des terres, au nord, vivent les Babourou, très différents des autres tribus; en amont de la rivière, à un mois de marche, demeurent des nains, hauts de 60 centimètres, disait-il, et portant longue barbe; il était allé une fois jusqu'à Panga, où la rivière tombe d'une hauteur qu'atteindrait à peine l'arbre le plus élevé; les tribus de la rive gauche donnent le nom de Loui à l'Arouhouimi, tandis que les Babourou de la rive droite le connaissent sous celui de Louhali, etc., etc. Bakoula était un garçon excessivement rusé, un cannibale pur sang, qui aurait trouvé délicieux un plat de chair humaine. Il jouait parfaitement son rôle et, par un « mimétisme » instinctif, avait su parfaitement s'adapter au milieu où il se trouvait pour l'heure; si tous les indigènes avaient su pratiquer la politique de cet enfant, notre voyage dans leur pays eût été autrement facile et attrayant. Certes je les crois tous aussi habiles et rusés que Bakoula, mais ils n'ont pas le même courage.

De la capitale du chef Bambi, de la tribu des Banalya, nous

nous dirigeons le 15, par terre et par eau, vers les villages des Boungangeta. La matinée était brumeuse et mélancolique, les nuages bas et lourds. Je regardais la sombre rivière couler silencieusement entre les hautes frondaisons qui lui faisaient un rempart infranchissable; je me disais que cette région semble attendre dans le recueillement le clairon de la civilisation, qui l'appellera à faire à son tour œuvre virile comme les autres peuples de la terre. Je comparais son attitude expectante au calme absolu qui précède le point du jour, quand la nature entière est endormie, que le temps ne semble pas compter, que les passions tumultueuses paraissent éteintes, que le silence est si profond qu'on croit entendre le battement du cœur, et que les plus intimes pensées semblent être prononcées trop haut. Lorsque la jeune aube s'éveille grise et blanche à l'orient, il passe dans l'air comme une haleine de la vie invisible, tout renaît à la lumière, se réveille, chante, respire et la nature entière sort de sa torpeur. Mais ici rien ne bouge; la forêt reste dans son assoupissement, et la rivière coule toujours la même. Comme la Belle au Bois dormant, la nature africaine, malgré son long sommeil, ne marque pas son âge; quoique vieille, incroyablement vieille, c'est toujours la vierge qui repose.

On ne saurait se faire l'idée des immenses étendues que cette fertile région pourrait livrer à la culture. Les bords de la rivière sont populeux, il est vrai; mais le travail n'en a pas pris possession. Quelques petits essarts autour des stations, quelques champs de manioc, quelque clairière plus ou moins vaste qui s'ouvre en forme de cratère dans la grande sylvie, au milieu les méchantes cases où s'entassaient les sauvages, et c'est tout.

Je n'avais guère, sur le bateau, d'autre distraction que d'esquisser le cours supérieur de l'Arouhouimi, cours inconnu jusqu'à ce jour et sur lequel il m'était impossible de me procurer des renseignements, les aborigènes se sauvant à notre approche comme des rats courant à leur trou. Jusqu'où m'était-il permis de dévier de la route indiquée? Par la rivière, on pouvait transporter les malades et les faibles et soulager les bien-portants; on pouvait transporter les bagages et les vivres qui abondent sur les bords, mais ces avantages compenseraient-ils le grand détour qu'impliquait cette longue courbe? En for-

mant de nombreux méandres, elle remonte vers le nord à 70 ou 90 kilomètres de notre voie. C'est beaucoup; mais en considérant le chiffre des malades et l'épuisement général, je pensai qu'après tout, quand même elle atteindrait le deuxième degré de latitude nord, il vaudrait infiniment mieux la suivre que de nous replonger dans la forêt.

La température pendant les matinées brumeuses était de 24° C., de 25 à la surface de l'eau. Quel bonheur de respirer l'air pur de la rivière après l'atmosphère étouffée et viciée de nos campements en forêt!

Le 16, notre flottille, composée de l'*Avance*, de la grande pirogue et de 4 canots glanés en route, emmène 74 hommes et 120 charges. La moitié de nos pagazi sont débarrassés de leurs fardeaux, comme ils l'étaient déjà des tranches du bateau d'acier, et, de deux jours l'un, ils n'ont rien à porter du tout. Nous passons devant l'embouchure d'un affluent très important et faisons halte à près de deux kilomètres plus loin.

La température s'élève à 34°,5; en conséquence, la pluie se déverse bientôt par torrents, précédée, comme d'habitude, par des coups de tonnerre et des éclairs. J'aimerais à savoir combien il est tombé de centimètres d'eau pendant ces dix-neuf heures d'averse continue! Peu d'entre nous ont dormi. Enfin, le 17, à une heure de l'après-midi, nos gens se mettent à tordre couvertures et vêtements pour les sécher, et l'entrain et la gaieté finissent par reparaitre. La présence d'étrangers dans le voisinage a dû faire passer quelques mauvais moments aux aborigènes; s'ils avaient eu connaissance des richesses que nous possédions, ils auraient pu tirer bon parti de leurs chèvres et volailles.

A trois heures de l'après-midi, la colonne de marche campait en face de la station du bas Mariri. Non contents de leurs énormes tambours de bois qui répandaient l'alarme à 16 kilomètres, les naturels vociféraient de tous leurs poumons, si bien qu'à deux kilomètres nous les entendions crier. L'absence de tout autre bruit donnait à leurs voix une puissante portée.

Les Somali, excellents et utiles serviteurs dans un pays comme celui des Massaï ou dans le Soudan brûlé, ne valent rien dans les contrées humides. Cinq avaient refusé de rester à Yam-bouya, insistant pour m'accompagner. Depuis que nous avions pris la rivière, je les employais en qualité de bateliers. du

moins tant qu'ils furent capables de manier la gaffe ou l'aviron, mais leurs forces ne tardèrent pas à décliner, et ils ne furent plus que de simples passagers. Quand ils descendent à terre, et sans autre effort, les deux heures passées à remonter la rivière les ont tellement éreintés qu'ils sont incapables de se construire un abri contre la pluie et l'humidité. Ce sont de fieffés voleurs, et les Zanzibari ne veulent pas les laisser s'approcher de leurs huttes. Donc, il nous faut, tous les jours, veiller à ce qu'on leur fournisse une portion de vivres; ils aimeraient mieux jeûner que se donner le mal de lever les bras pour cueillir les plantains au-dessus de leurs têtes.

Nous arrivions le 18 à 16 kilomètres en aval du Mariri supérieur; les canots n'avaient mis que 4 heures 1/4 à franchir la distance, mais la colonne de marche ne parut pas le soir.

Le 19, nos mariniers passent 2 heures 1/2 à tailler une route jusqu'au-dessus des rapides du Mariri supérieur. Pour regagner le campement, il ne fallut que 45 minutes. Notre pas, pour remonter la rive en ouvrant une voie, étant à peu près le même que celui de la caravane, j'en conclus que nous pourrions avancer d'à peu près 10 kilomètres par jour à travers la forêt. De retour au bivouac, je fis reformer la colonne et la conduisis jusqu'au bout de notre sentier. Le bateau et les canots furent halés sans accident au-dessus des rapides: nos éclaireurs se procurèrent des vivres à un village à 3 kilomètres au-dessus du camp, et l'avant-garde l'occupa le lendemain.

Deux heures après, quelques naturels de Mariri s'approchèrent en canot, nous offrant des provisions. Bakoula nous servit d'interprète. Nous leur achetâmes une couple de poules, et l'après-midi ils en apportèrent encore trois: les premières transactions commerciales que nous eussions menées à bien sur l'Arouhouimi. Mariri est une station importante, riche en bananiers, à l'encontre du village où nous campions. Deux hommes, Charlie n° 1 et Moussa ben Djouma, ne rentrèrent pas le soir. Depuis notre départ de Yambouya, nous n'en avons pas perdu un seul.

Aucun accident grave ne nous était encore arrivé, mais, à dater de ce jour, la fortune parut nous fausser compagnie. Sous l'impression que ces deux hommes étaient tombés aux mains des indigènes, je prêchai mes gens à l'appel du matin, et leur fis un long sermon sur ce texte. Nous sûmes, treize mois

après, qu'ils avaient déserté et réussi à atteindre Yambouya; ils y débitèrent force récits extravagants de guerres et de désastres qui, reproduits par les officiers dans leurs lettres au Comité, causèrent de vives inquiétudes à nos amis d'Europe. Si j'avais cru qu'il fût possible à deux messagers de mener à bien cette contremarche, certes je me serais empressé d'envoyer au major Barttelot des nouvelles authentiques et la carte de la route qu'il devait suivre un mois plus tard, pensions-nous.

Notre première étape après les rapides du Mariri nous conduisit à la grande station de Moupé sud — plusieurs villages nichés dans de jolies plantations. — Leurs chefs avaient nom Mbadou, Alimba et Mangroudi.

Le 22, le chirurgien Parke, l'officier de service du jour, eut la mauvaise chance de s'éloigner de la rivière, et de prendre dans la forêt une fausse direction. Il finit par enfler un sentier où l'on trouva une femme accompagnée d'une enfant aux grands yeux, à peau brune. Elle leur indiqua la route de l'eau et on lui rendit la liberté. Influencés par elle, les naturels de Moupé nord, sur la rive droite, consentirent à trafiquer et nous fournirent deux œufs et une douzaine de volailles.

En cet endroit, le lit de la rivière est formé d'une roche ininterrompue de grès fin et dur, couleur brique; aussi, bien que nombreux, les petits rapides ne nous présentèrent-ils que peu de difficultés. Les berges s'élèvent parfois à plus de 12 mètres au-dessus de l'eau, et l'on pouvait voir sur leur coupée la roche s'étager en strates horizontales, ressemblant parfois à des pierres de taille en éboulis.

Chez ces riverains le signe de paix paraît être de verser de l'eau à pleines mains sur la tête du visiteur. En approchant du camp, ils nous criaient de loin: « Ah! *Monomopote!* (fils de l'Océan), nous souffrons de la faim et n'avons pas de vivres, mais vous en trouverez en abondance en remontant la rivière. » A quoi nous répliquions: « Mais nous souffrons de la faim aussi, et ne pourrions aller plus loin si vous ne nous procurez à manger. » Là-dessus, ils nous lancèrent de beaux épis de maïs, des bananes et des cannes à sucre. Cette cérémonie servit de préliminaire à des transactions au cours desquelles ces innocents naturels se montrèrent aussi malins

et aussi voleurs que les plus fripons des Ouyyanzi du Congo. Ces indigènes se nomment Babé.

Nous troquions facilement, contre des cannes à sucre et du tabac, de vieilles boîtes à sardines et à cartouches, des conserves ayant contenu du lait ou des confitures; une poule se payait un mouchoir de coton. Ils nous montrèrent des chèvres, qu'ils se refusèrent ensuite à nous vendre; elles sont



Coiffure des Babé, argrette en soies.

le monopole des chefs, paraît-il. En fait d'étoffes, les cotonnades d'un rouge éclatant excitaient seules leur envie. Nous vîmes quelques cauris entre leurs mains, et au fond d'un canot, un tronçon d'épée long de 22 centimètres, ayant appartenu à un officier d'infanterie. J'aurais aimé à savoir l'histoire de cette épée et la liste de ses possesseurs depuis qu'elle était sortie d'une manufacture de Birmingham. Sans doute, leurs voisins de l'intérieur ont été, de façon ou d'autre, en contact avec des Soudanais; mais notre ignorance du langage et la susceptibilité de nos nouveaux amis limitaient nos conversations à quelques mots de paix ou de trafic.

Ces naturels ne diffèrent guère, par les mœurs et le costume, de ceux qui peuplent les régions du Congo supérieur. Leur coiffure est une carcasse d'osier tressé que décorent les plumes



Pagaie du haut Arouhouimi.

du perroquet rouge, ou bien un bonnet en peau de singe, au poil gris ou noir, dont la queue pend en arrière. Les ornements du cou, des bras, des chevilles sont en fer poli, rarement en cuivre, jamais en laiton. « *Senneneh* » est chez eux le salut de paix et d'amitié comme chez les Manyouema, les Ouregga et les Oussongora au-dessus de Stanley-falls. Ils ont d'élégants

avirons en forme de feuille allongée et sculptés finement.

Leur teint est plutôt couleur d'ocre que noir. Quand on les voit en troupe sur la rive opposée, la différence n'est pas grande entre la nuance rougeâtre du sol et celle de leur peau, due en partie à la poudre de campêche qui, mélangée avec de l'huile, sert à composer leur toilette; mais cette teinte claire provient aussi de ce qu'ils sont toujours à l'ombre. Bakoula, qui ne faisait jamais usage de cette poudre, avait cependant la peau moins foncée que la plupart de nos Zanzibari.

Le 24, l'avant-garde, sous les ordres de M. Jephson, fournit une marche superbe — 14 kilomètres — pendant laquelle elle traversa 17 cours d'eau et criques. Dans ces occasions-là, Jephson déployait une vigueur extraordinaire. Sous beaucoup de rapports, il était exactement ce que j'avais été en mes jeunes années, avant que l'âge et les fièvres par centaines m'eussent refroidi le sang. Il a ma taille, mon poids, ma conformation et mon tempérament. Il est ardent, plein de confiance en lui-même, dur au mal et tout simplement infatigable. Il entrera, sans hésiter, dans une mare boueuse, dans un borbier infect, jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture, jusqu'au cou, tout entier, s'il le faut; sybarite, délicat et dédaigneux en terre civilisée, voyageur et travailleur en Afrique, il a besoin d'être contenu et guidé dans son propre intérêt. Ses camarades Stairs, Nelson et Parke lui ressemblent en plusieurs points. Stairs est le militaire actif et intelligent auquel suffisent un signe, un ordre bref, qui se rend maître d'un plan et l'exécute à la perfection. Nelson, un centurion de l'ancienne Rome, peut faire beaucoup, parce que le chef l'a ordonné; il ne s'attarde pas à demander le motif: il sait que son devoir est d'obéir, et sa force vitale, son énergie, sa résolution, son grand bon sens sont à mon service pour agir, souffrir ou mourir. Et Parke, noble et bon, patient et dévoué, si doux aux malades et en même temps si énergique! Il s'oublie pour les autres et répand la consolation autour de lui, au milieu de notre atmosphère de soucis et de souffrances. Jamais quatre plus vaillants compagnons ne mirent le pied sur le sol de l'Afrique. Jamais chef d'expédition n'eut autant de raisons que moi de bénir son heureuse étoile!

Ce jour-là, Jephson eut deux aventures. Libre, joyeux, tout aux impulsions de sa nature primesautière, il dirigeait les

pionniers, marchait d'un pas relevé à travers la jungle, sans crainte de se blesser ou de déchirer ses vêtements, quand tout à coup il disparut dans une fosse à éléphants, ainsi que pourrait le faire un de ces jeunes pachydermes, étourdi et folâtre, cherchant à se donner carrière, qui se fraye un passage dans la forêt, cassant, écrasant, broyant plantes, bambous et baliveaux, puis disparaît soudain de devant les yeux de sa prudente mère. Par bonheur, Jephson n'est pas maladroit : il fit si bien et on l'aïda si vite qu'il s'en tira sans dommage. Ce ne fut qu'un incident, dont on s'amusait au camp et dont il riait volontiers.

Mais comme il se précipitait de nouveau en tête des éclaireurs pour tracer le sentier, il se trouva tout à coup en face d'un indigène de haute taille, la lance à la main. Le saisissement fut tel, que tous les deux restèrent sans parole ; mais avec l'ardeur belliqueuse d'un Berseker des anciens temps, notre ami se jeta sur le sauvage, qui, échappant à son étreinte, s'enfuit précipitamment comme de devant un lion, et se lança sur une pente raide qui descendait vers une crique, Jephson courant après lui. Le sol argileux était humide et glissant, et le vaillant capitaine de l'*Avance* s'étala de son long, la tête en bas, et poussé par une telle force d'impulsion qu'il fut ainsi porté jusqu'au bord du ruisseau. Quand il put se relever, ce fut pour voir le fils de la forêt aborder la rive opposée, et jeter des regards éperdus sur le « visage pâle » qui lui était apparu soudain au moment où il n'avait autre souci que de trouver du gibier dans ses pièges.

De temps immémorial, le lieu où nous fîmes halte a dû être un repaire favori des éléphants. Il est situé près d'un coude où la lutte de courants rapides produit un terrible remous. En amont s'étend la rivière calme, large, silencieuse ; en aval, plusieurs îles la partagent en un lacs de chenaux.

Le 25, le capitaine Nelson conduisait la caravane. J'avais retenu Jephson pour nous aider à pousser au delà de ce gour dangereux les longues et étroites pirogues chargées de nos richesses et pour surveiller les lourdauds qui faisaient partie de l'équipage. L'*Avance*, ouvrant la marche, alla mouiller plus haut que le tourbillon, puis ses mariniers lancèrent la cordelle de manille aux autres bateliers qui, tirant dessus, amenèrent les canots en eau tranquille. Nous faisons ensuite force

de rames pour remonter les courants tumultueux. A 11 heures du matin, l'*Avance* arrive, par le travers de l'avant-garde de la caravane qui nous attendait sur la berge du Rendi, large crique aux eaux noires et paresseuses, sortant comme à regret des sombres profondeurs de la forêt. A une heure, le portage étant terminé, la caravane reprit sa marche, pendant que nous nous préparions à de nouvelles luttes contre les rochers et les terribles vagues des rapides connus sous le nom de rapides des Guêpes depuis l'incident que je vais raconter.

Ces rapides se développent sur une étendue de plus de 3 kilomètres. Au-dessus sont situés des villages devenus fameux par la lutte tragique dont le récit sera donné plus tard, et où, pour le moment, nous espérions trouver abri et nourriture.

Tout alla bien pendant la première demi-heure. Le courant, rapide et dangereux, se brisait parfois en grandes vagues. Je tenais le gouvernail. A tribord, les rameurs nageaient ferme. A bâbord, nos mariniers saisissaient les branches surplombantes ; deux hommes poussaient à l'aide de perches ; deux autres, debout sur le pont de l'avant, se tenaient prêts à embrasser, des crocs de leurs gaffes, les troncs des jeunes arbres devant lesquels nous passions. Nous avançons lentement, mais toujours engagés entre la berge et des îlots, dans une étroite branche du courant, obstrué par un vaste récif, reconnaissable aux nombreux écueils qui émergent des vagues en sommets d'un mètre carré ; mais nous étions résolus à le franchir, persuadés qu'en cas de naufrage nous aurions moindre chance d'être noyés. Pleins d'ardeur, nous avions enfilé le dangereux chenal, les mains étaient tendues vers les branches qu'il serait possible de saisir ; mais à peine en tenions-nous quelques-unes qu'une armée de guêpes furieuses fondit sur nous et nous enveloppa, nous piquant la figure, les bras, les mains, toutes les parties vulnérables. Fous de rage et de douleur, luttant vainement contre cette légion d'ennemis, assiégés par les roches, battus par les vagues déchainées, entraînés vers les tourbillons, nous fîmes des pieds et des mains, « des ongles et des dents », si bien qu'en quelques minutes nous étions à plus de 100 mètres du terrible passage, et, amarrant aux arbres les embarcations, nous fîmes halte pour respirer, nous douloir et nous congratuler mutuellement, échanger nos

souvenirs et nos opinions sur les piqûres d'insectes divers, abeilles, frelons et guêpes.

Un matin, s'adressant à notre domestique allemand :

« Ne prétendiez-vous pas l'autre jour qu'il y a beaucoup de miel dans ces nids de papier brun? Que dites-vous du miel d'aujourd'hui? Il me semble un peu amer. » Et tout le monde de rire. La bonne humeur reprenait ses droits; on se remit au travail, et au bout d'une heure nous arrivions au village que la caravane venait d'occuper. L'équipage de canots qui nous suivait, ayant vu de loin la bataille engagée entre les guêpes et nous, traversa la rivière et remonta la rive droite. Les Somali et les Soudanais, se confiant à Allah, continuèrent leur route et furent horriblement piqués. Ils s'en consolaient en se raillant des Zanzibari, dont le chef était Ouledi, l'Ouledi du *Continent mystérieux*.

« Allons donc! dis-je à Ouledi, ce n'est pas brave ce que tu as fait aujourd'hui: fuir devant des guêpes!

— Oh! maître! répliqua-t-il, la bravoure n'a rien à voir là dedans. Les guêpes sont plus mauvaises que les hommes les plus cruels. »

La station indigène de la rive gauche s'appelle Bandeya; vis-à-vis habitent les Bouambouri. A une journée de marche au nord des Bouambouri vivent les Ababoua et les Mabodé, chez lesquels on ne retrouve pas les huttes en forme de clocher des tribus riveraines. Leurs maisons sont carrées, dit-on, avec des toits à pignon, des parois soigneusement plâtrées et des vérandas d'argile contre la façade.

Le 26, nous fîmes halte pour nous reposer et nous remettre de la fièvre causée par les piqûres; le patron du bateau en était fort malade. Le jour suivant, nous recevions la visite du chef des Bouambouri. Il nous apportait en présent un poulet qui n'avait pas un mois; nous le refusâmes sous prétexte que nous ne pouvions accepter un tel cadeau d'un homme qui se disait pauvre. Il avait pour collier un cordon d'herbes auquel pendaient deux petites défenses coupées à plat et polies, et pour coiffure une peau de singe à longs poils. On échangea des compliments d'amitié et de fraternité, et la caravane reprit sa marche. Le 28, nous campions en face de Moukoupi, station composée de huit villages indigènes.

Deux prisonniers — des hommes superbes — nous surprin-

rent fort en nous assurant qu'à l'est d'un lieu nommé Panga, où nous allions bientôt arriver, se trouvait une grande eau appelée « No-Ouma », qui avait plusieurs journées de marche de circuit; ; au centre on voyait une île tellement infestée de serpents que les naturels n'osaient la visiter; de ce lac s'échappait le Népoko, affluent du Nouellé, le nom que porte maintenant l'Arouhouimi. Je ne fus pas longtemps sans me rendre compte que cette histoire de lac n'était qu'une



Nid de guêpes cartonnières.

fable et que le Népoko se jette dans la grande rivière, sur sa rive droite ou occidentale.

Nous campons le 29 en face de May-Youi, série de villages entourés de bananiers et situés sur la rive droite. Les habitants ne se montrèrent pas trop farouches. On leur avait fait sans doute de bons rapports sur notre compte. Le trafic commença très agréablement. Nos gens avaient des cauris, des perles, du fil de laiton et nombre de bagatelles venant de loin. Mais quand la colonne arriva, les prix haussèrent quelque peu, la demande étant considérable. On nous avait prévenus que nous ne trouverions pas d'autre station avant Panga, neuf journées de marche par la forêt.

Le lendemain le marché se rouvrit; en prévision des achats, nous avions distribué à nos hommes leur ration de ces objets de pacotille qui sont ici la monnaie courante. Mais, pendant la nuit, leur prix avait singulièrement baissé. On ne donnait que trois épis de maïs contre une baguette de laiton fongue de 70 centimètres, épaisse comme un fil télégraphique. A Bangala cette même baguette eût acheté pour cinq jours de vivres par homme. Ici, dans ce désert, quatre baguettes payaient à peine un méchant poulet. Ils n'acceptaient ni cauris ni perles. Nos hommes criaient la faim, mais, malgré la perspective d'une disette de neuf jours en amont, personne ne songeait à franchir les rapides des Guêpes pour se procurer des vivres. Nous eûmes beau presser les indigènes, ils restèrent sourds. Alors les nôtres se mirent à troquer en secret leur cartouchière pour deux plantains. Une cartouche valait un épi de maïs, une boîte de fer-blanc en valait deux. Hachettes, serpes, coutelas ne manquèrent pas de suivre. Notre ruine était imminente. Je poussai dehors tous ces indigènes, je donnai l'ordre à un de nos géants zanzibari d'enlever de son canot un des principaux esclaves du chef Mougouyé et fis savoir aux naturels que si le marché ne se tenait pas honnêtement comme le premier jour, nous emmènerions le prisonnier, et passerions la rivière pour faire nous-mêmes notre part.

Ayant attendu inutilement une réponse tout l'après-midi, nous nous embarquons dès l'aube du 51 avec deux compagnies au complet, et faisons notre entrée à May-Youi, où des fourrageurs expédiés dans diverses directions nous apportèrent assez de provisions pour dix jours.

L'après-midi du 1^{er} août, l'avant-garde campait vis-à-vis de Mambanga. Nos mariniers avaient éprouvé quelques accidents. D'imprudents Soudanais firent chavirer leur pirogue; un des timoniers zanzibari, désobéissant à mes ordres formels, avait poussé son canot contre la berge sous les énormes branches qui ombragent la rivière jusqu'à la distance de 15 mètres. Entraîné par le rapide courant, il butta contre un rameau submergé et son embarcation coula, entraînant la perte de plusieurs objets de prix, entre autres six carabines et des colliers de belles perles dont chacun valait cinq francs.

Nous eûmes, le 2 août, une mort à déplorer, la première depuis notre départ de Yambouya, 56 jours auparavant. Encore,

en pensant aux privations et aux fatigues excessives que nous avions endurées, étais-je étonné que la situation ne fût pas beaucoup plus inquiétante. Nous éprouvions tous un très grand besoin de repos, mais la caravane pressait sa marche, espérant trouver sur l'une ou l'autre rive quelque station pourvue de vivres en abondance, où nous pourrions faire une halte de quatre ou cinq jours.

Arrivés à un grand village qui semblait abandonné depuis six mois au moins, nous nous installions pour passer la nuit, quand mon attention fut attirée par des cris et un mouvement inusité. On venait de découvrir dans une hutte un cadavre dans un état de décomposition avancée; peu après on en trouvait un second, puis un troisième. En toute hâte nous fîmes nos paquets pour quitter promptement le Village des Morts, dans la crainte de contracter l'étrange maladie qui avait forcé les indigènes à désertir leurs demeures pestiférées.

Un de nos malheureux ânes n'ayant pu trouver sa subsistance dans cette région d'arbres et de jungle se coucha pour trépasser. Les autres souffraient aussi beaucoup du manque d'herbe, impossible à se procurer dans l'interminable forêt.

L'embouchure du Ngoula, affluent septentrional, qui de la rivière paraissait avoir 16 mètres de large, était précisément en face de notre camp du soir.

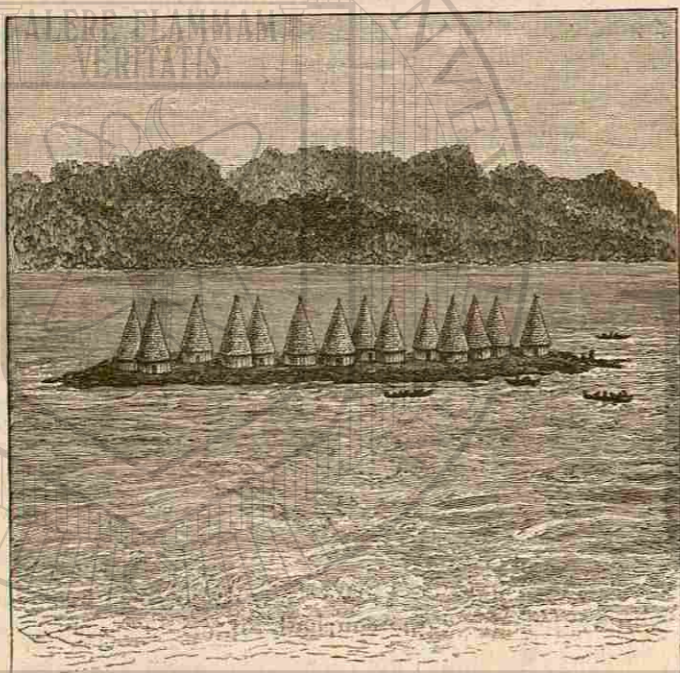
Le 3, on apercevait à l'horizon deux collines, l'une à l'est-sud-est et l'autre au sud-est par est-demi-est. Nous fîmes halte à la pointe inférieure d'une courbe à l'intérieur de laquelle se trouvent deux îles. Dans l'une, joie sans pareille, nous découvrîmes deux chèvres, et, bien avant le soir, on les avait sacrifiées, l'une pour les officiers, l'autre pour donner du bouillon aux malades. Une centaine de ces animaux eût sauvé bien des vies qui déjà s'éteignaient peu à peu.

Le 4, nous arrivions aux chutes de Panga ou Népanga, dont nous avions tant entendu parler par Bakoula, le jeune indigène.

Ces chutes mesurent 10 mètres de haut et paraissent en avoir le double, à cause de la pente très déclive que les eaux descendent en amont. La cataracte s'étend sur un kilomètre et demi, le premier obstacle vraiment sérieux que notre flottille eût encore rencontré; elle se précipite sur des rochers de gneiss par quatre torrents séparés, dont le plus puissant a

60 mètres de large. Ces chutes sont la protection naturelle des aborigènes qui habitent une grande île appelée Népanga, longue de 1650 mètres et large de 300, et située à 600 mètres en aval. Elle renferme 5 villages et quelque 250 huttes du type conique. Ces natifs ont d'autres stations à l'intérieur des terres, au nord et au sud. Ils vivent presque exclusivement de bananes, quoiqu'ils aient aussi des champs de manioc.

Un infortuné Zanzibari qui s'était juré sans doute de con-



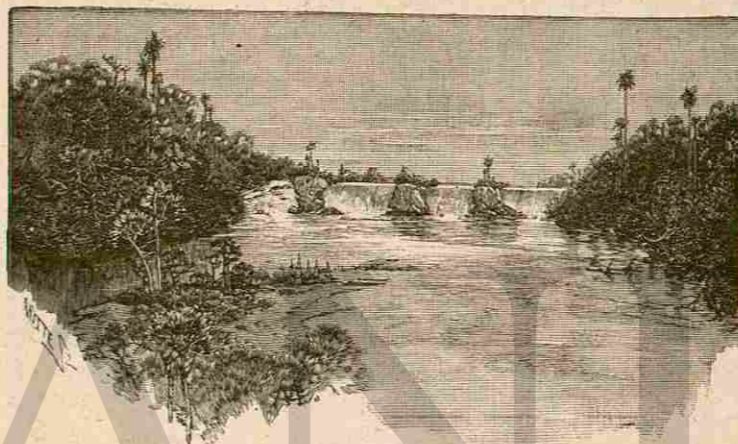
Île près des chutes de Panga.

tribuer grandement à notre ruine, chavira son canot en approchant de Népanga, nous faisant perdre ainsi deux caisses de munitions Maxim, cinq caisses de cauris, trois de blanc de céruse, une de perles, une de fil de cuivre fin, des cartouchières et sept carabines.

Tout est sauvage dans cette région : un hippopotame solitaire ne nous eut pas plus tôt aperçus qu'il se mit à nous pourchasser et faillit nous atteindre. En revanche, il reçut une blessure probablement mortelle. Les poules s'envolaient dans toutes les directions et finirent par trouver un abri dans la

jungle. Les chèvres aussi se montrèrent très farouches. Pourtant nous en primes douze, ce qui me rendit l'espoir de sauver quelques malades. Les filets et nasses des indigènes nous fournirent un peu de poisson.

Pendant trois jours les fourrageurs battirent les îles et les stations des deux rives et nous apportèrent 110 kilogrammes de maïs, 18 chèvres, autant de volailles et quelques régimes de bananes. Qu'était-ce pour nos 385 hommes ! ils avaient fouillé nombre de villages, mais les naturels eux-mêmes ne



Chutes de Panga.

paraissaient guère pourvus. On les disait en guerre avec une autre tribu, celle des Engoueddé. Au lieu de se livrer à la culture, ils mangent des champignons, racines, herbes, poissons, limaces, chenilles et tiges de bananes, variant ce régime singulier par quelque repas de chair humaine, quand un ennemi tombe sous leur lance. Rien ne nous engageait à séjourner plus longtemps dans une pareille région ; en conséquence, on s'occupa, sur l'heure, du portage des bateaux. A cet effet, la compagnie de Stairs fut chargée de tracer la voie et de l'améliorer en posant des rondins en travers de la route ; les compagnies n° 3 et n° 4 halèrent les canots ; la compagnie n° 1 transporta l'*Avance* sans la démonter, réglant le pas aux sons d'une musique sauvage accompagnée de chants, et, le 6 au soir, après une journée de fatigue, nous campions en amont des grandes chutes de Panga.

CHAPITRE VIII

DES CHUTES DE PANGA AU CAMPMENT D'OGARROUOUÉ

(Du 7 août au 19 septembre 1887.)

Autre accident aux rapides. — Le village d'Outiri. — Établissement d'Avissibba. — Enquête sur un meurtre à Avissibba. — Surpris par les natifs. — Le lieutenant Stairs est blessé. — Poursuite de l'ennemi. — Les flèches empoisonnées. — Imprudence des Zanzibari. — La caravane Jephson n'arrive pas. — Nos blessés. — Pluie continuelle. — Mort de Khalfan, Saadi et autres. — Arrivée de la caravane. — Les rapides du Mabengou. — Revue de l'effectif. — Le Nepoko. — Remarques de Binza. — Nos approvisionnements. — Gaspillage des munitions. — A mi-chemin du lac Albert. — Nous rencontrons des hommes d'Ougarrououé. — Déserteurs. — Nous campons aux Larges des Ilippos et aux rapides d'Avakoubi. — La station détruite de Navabi. — Les éléphants de Memberri. — Autres désertions. — Ougarrououé, le chef arabe. — Il nous donne des renseignements. — Visite à la station des Arabes. — Premier échantillon de la tribu des pygmées. — Arrangements pris avec Ougarrououé.

A trois kilomètres de notre dernier campement, et en pleine rivière, nous avons remarqué sur une petite île une sorte de fortin et un village si bas qu'il nous paraissait à fleur d'eau.

Nous en fîmes l'exploration le 7, petit voyage des plus malaisés, vu la force du courant qui se précipite vers Panga sur une pente rapide et dangereuse; cet îlot avait dû être, à l'origine, un récif de rochers plats qui dépassait de quelques centimètres seulement les plus hautes eaux; les inégalités de surface en auront été, dans la suite, comblées par des terres apportées du rivage opposé. Il mesure 60 mètres de long sur 28 ou 50 de large. Des pêcheurs y ont construit une soixantaine de huttes coniques entourées d'un rempart de planches d'un bois très léger pris dans la forêt et de débris de canots. En ce moment, le niveau de la rivière n'était guère que de 15 centimètres au-dessous du point le moins élevé de l'île.

Un accident sérieux survint ce jour-là pendant le trajet des chutes de Panga aux rapides de Nedjambi. Un patron maladroit engagea si malheureusement sa pirogue parmi les branches basses des arbres de la rive, qu'elle chavira au milieu des brisants. Nous y laissâmes deux carabines et des caisses de poudre. Les Zanzibari étaient si imprudents, si « va comme je te pousse » dans cette navigation des rapides, que je me sentais vieillir



Village d'Outiri.

sous le poids des inquiétudes. Nos pertes, nos soucis, n'ont eu d'autre cause que la négligence têtue de ces gens à exécuter mes ordres. A terre, ils s'en allaient vaguer par la forêt et ne revenaient plus; ils avaient détalé, ou bien étaient tombés sous les flèches des naturels. Il nous manquait jusqu'ici 8 hommes et 17 carabines.

Le 8, la caravane avait halé les canots au delà des rapides de Nedjambi et campait à quelques kilomètres en aval d'Outiri. Le lendemain, nous arrivions à des villages d'une architecture bien différente de celle qui règne au bas Arouhouimi. Les cases, fort basses, ont des toits à pignon; chacune s'entoure d'une solide et haute palissade de troncs d'arbres appartenant à la famille des rubiacées, et fendus en planches grossières longues de 180 centimètres, larges de 25 et épaisses de 10. Entre les

deux lignes de huttes court une rue large de 6 mètres au moins. Une douzaine d'hommes résolus, embusqués dans les cours de ces cases et armés de flèches empoisonnées, infligeraient des pertes sérieuses à l'ennemi, fût-il armé de carabines.

Le 10 août, nous fîmes halte, mais les pourvoyeurs, dépêchés dans trois directions différentes, ne rapportèrent que pour deux jours de vivres. Khalfan, l'un d'entre eux, avait été blessé au larynx par une flèche de bois. La position de la plaie nous prouvait une fois encore leur manque absolu de précautions : il regardait en l'air, examinant des plantains ; un naturel qui n'avait pas même pris la peine de se cacher lui lança, de 6 mètres, une flèche empoisonnée qui l'atteignit à la gorge. On eût dit une simple piqûre d'aiguille. En dépit de la sollicitude du docteur, les suites en furent mortelles au bout de quelques jours.

La journée du 11 fut employée tout entière par nos marins à lutter contre les formidables rapides qui, sur une étendue de 8 kilomètres, bouillonnent contre les récifs ou battent les îlots rocheux. Une sente praticable conduisit nos marcheurs à Engoueddé, où nous les rejoignîmes le 12. Le passage de ces rapides nous ayant fait perdre un jour, il fallut de nouveau expédier des pourvoyeurs, qui réussirent à se procurer une bonne provision de plantains. Le 15 nous nous dirigeons vers Avissibba ou Aveychiba, agglomération de cinq grands villages, dont deux occupent l'extrémité supérieure de la crique¹ de Roukou.

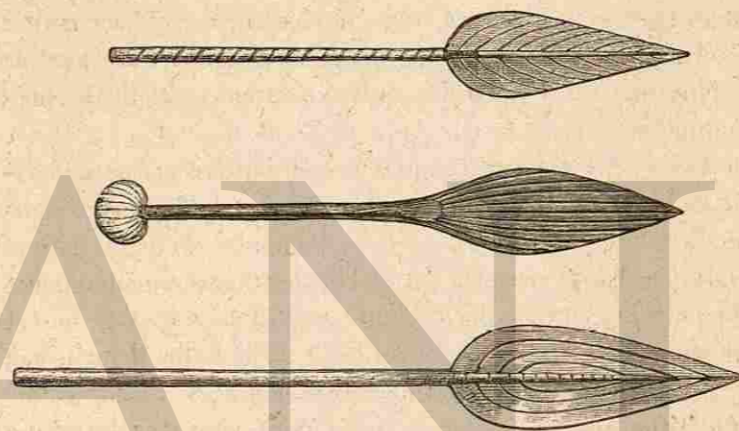
Notre flottille y arrive la première. Une belle et large rue s'étend entre deux rangs de huttes basses, chacune d'elles entourée de sa palissade de bois. Les bosquets de bananiers — bananiers des sages — promettent une abondante récolte. Au delà reprend la grande forêt inviolée. Depuis l'embouchure de la crique jusqu'à l'extrémité de la clairière s'allonge un cordon de cette forêt primitive, large de près de cent mètres ; une zone de haute futaie, plus étroite de moitié, sépare le village des eaux de l'Arouhouimi. Tandis que tout notre monde passait en canot de l'autre côté du petit affluent, nos marins exploraient minutieusement les alentours, fouillant les

1. Au Canada et en Louisiane, outre son acception usuelle, le mot *crique* est appliqué aux petits cours d'eau et aux affluents de peu d'importance.

cours et les huttes où pouvaient se dissimuler les sauvages, ou, la carabine bien en vue, ils fourrageaient les plantations.

Au bivouac nous eûmes à juger un cas de meurtre. La veille, à Engoueddé, un de nos Zanzibari était tombé sous une balle sortie peut-être de la carabine de quelque camarade. Avant de procéder à cette besogne, j'avais engagé deux de mes chefs à repasser la crique avec 40 hommes pour en parcourir la partie sud-occidentale, afin de voir si l'on pourrait s'y ravitailler le lendemain.

Mon petit conseil venait de s'installer et un témoin faisait



Pagaies des Avissibba en forme de feuille.

sa déposition, quand une fusillade exceptionnellement énergique vint nous surprendre. Le lieutenant Stairs et 50 hommes partirent au pas accéléré ; 90 carabines perfectionnées me paraissaient suffire : je repris mon rôle de président, mais bientôt les décharges succédèrent aux décharges, et l'on entendit le crépitement ininterrompu des armes de nos éclaireurs.

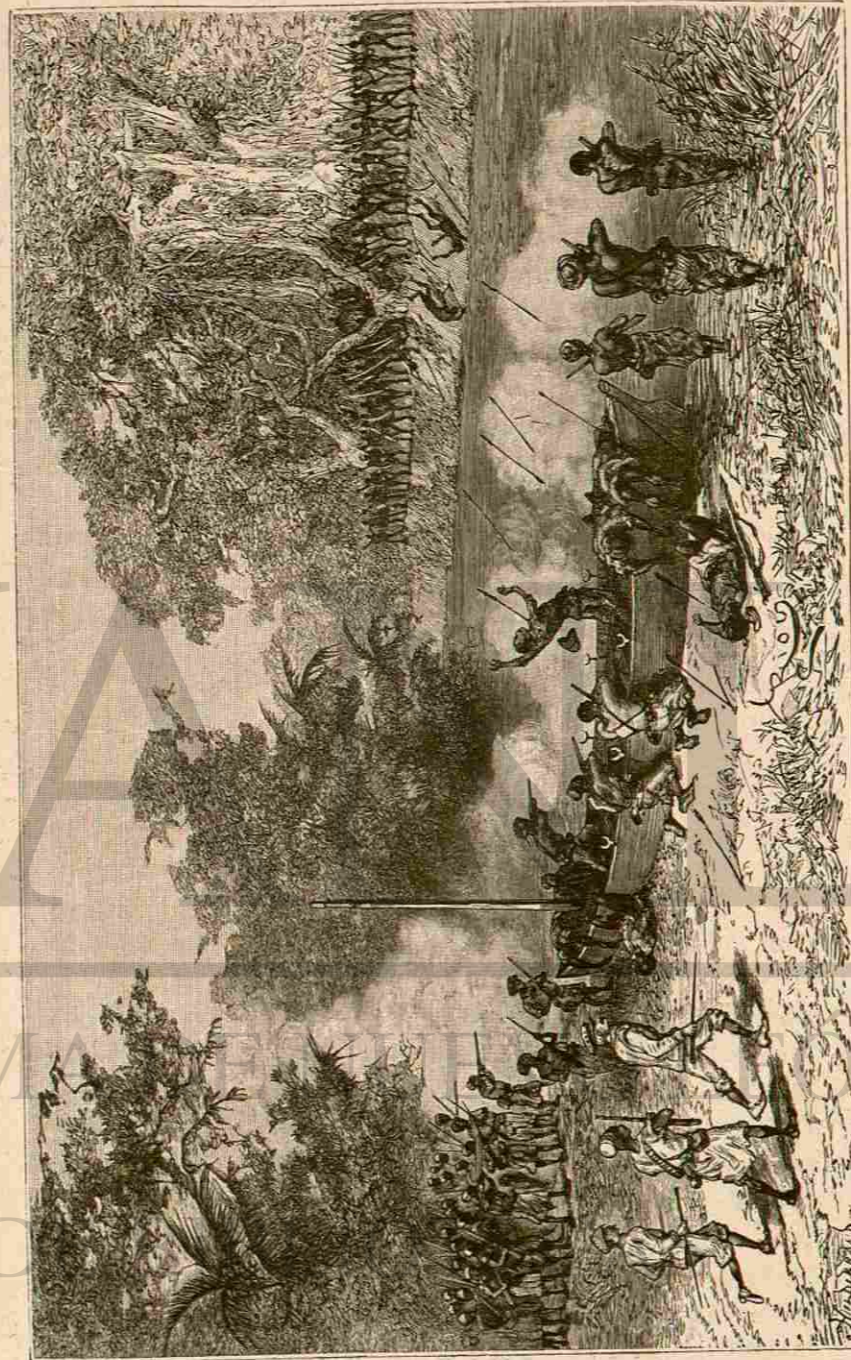
Le docteur Nelson et moi courons en toute hâte vers la rive. La première personne qui s'offre à ma vue est le lieutenant Stairs, la chemise déchirée, le sang coulant à flots d'une blessure au sein gauche, dans la région du cœur. Près de moi, un bruit comme de la pluie sur les feuilles ; des flèches tombent à me toucher. Je confie notre pauvre ami aux soins de Parke et cours rejoindre mes gens. Couchés dans toutes sortes de pos-

tures, ils tiraient d'une manière insensée sur quelques broussailles suspectes de l'autre côté de l'eau, le repaire évidemment de ces adroits archers, mais je ne pus en distinguer un seul. Pendant que la pirogue traversait la crique, des indigènes, les plus hardis que nous eussions encore rencontrés, l'avaient tout à coup assailli de leurs flèches. Pour éviter les traits empoisonnés, nos hommes s'étaient autant que possible dissimulés dans la pirogue, tout en faisant force d'avirons pour la ramener au point de départ. Puis ils avaient pris leurs carabines et tiré sur l'ennemi à tort et à travers. Le lieutenant Stairs, accouru à la rescousse, commandait un feu plus régulier quand il fut atteint d'une flèche, qu'il arracha en battant en retraite. Cinq autres de nos gens furent blessés. Pendant que j'écoutais ces détails, je vis une ombre se glisser entre deux buissons. Je fis feu; une sorte de gémissement étrangement lugubre répondit. Deux minutes après, la pluie de flèches avait cessé. Une troupe de mes meilleures sentinelles fut chargée de surveiller la rive opposée et de ramener au camp le reste de nos hommes.

Le soir, quelques-uns des éclaireurs nous amènent sept chèvres trouvées dans les bois. Ils avaient découvert le gué et tiré sur une petite troupe allant au secours de leurs frères ou, peut-être, s'en revenant de l'escarmouche.

Le 14 au matin, deux compagnies retraversèrent la crique pour tirer vengeance de ceux qui nous avaient fait tant de mal. Une autre troupe, sous les ordres du capitaine Nelson, s'engagea dans la forêt. Après quelques instants nous entendîmes une décharge, puis une seconde, puis une fusillade incessante, montrant que nos adversaires se défendaient avec énergie. Nous avions dans notre avant-garde des tireurs de première force, mais comment, dans la brousse épaisse, infliger des pertes sérieuses à un ennemi rusé, possesseur d'armes si dangereuses, se dérobant sans cesse, et absolument inconscient de la puissance terrible des engins meurtriers qui criblaient le sous-bois?

Sur trois cents cartouches brûlées ce jour-là, quatre seulement avaient atteint leur but. De notre côté, quatre hommes furent blessés par des flèches frais enduites d'une substance couleur de copal. On m'apporta le cadavre d'un sauvage. Sa chevelure longue et touffue était retenue par un cercle de fer; il portait un collier de grenailles du même métal, entremêlées de



Combat contre les Avisibba.

dents de singe. Ses dents étaient limées en pointe. Une double rangée de cicatrices décoraient sa poitrine et son ventre. Il n'était pas circoncis. Un autre, déposé sur le débarcadère, avait un collier de dents humaines; autour de la tête, une brillante plaque de fer; au front et aux poignets, des ornements analogues; au bras gauche, l'épais bourrelet de coton de soie, recouvert de cuir de chèvre, qui protège la peau contre le frottement de la corde de l'arc.

Quand nos gens eurent débusqué les sauvages de toutes leurs positions, ils se mirent en quête de vivres, et le soir ils apportaient à Avissibba assez de plantains pour que chacun



Coiffure de guerrier avissibba.

pût recevoir quatre-vingts bananes, la ration de quatre jours.

La flèche avait touché le lieutenant Stairs à 52 millimètres au-dessous du cœur; la blessure présentait un diamètre de 5 millimètres sur une profondeur de 58. Nos autres patients étaient frappés aux poignets, aux bras, dans la partie charnue du dos. Nous ignorions alors la nature de cette étrange substance dans laquelle on trempe les pointes des flèches et ne savions pas davantage que, employée à l'état frais ou à l'état sec, les effets n'en sont pas identiques. Tout ce que le docteur pouvait faire était d'injecter de l'eau dans la plaie et de la déterger aussi bien que possible. Les têtes grises de la caravane prétendaient que ce poison n'est autre que l'écume obtenue, après

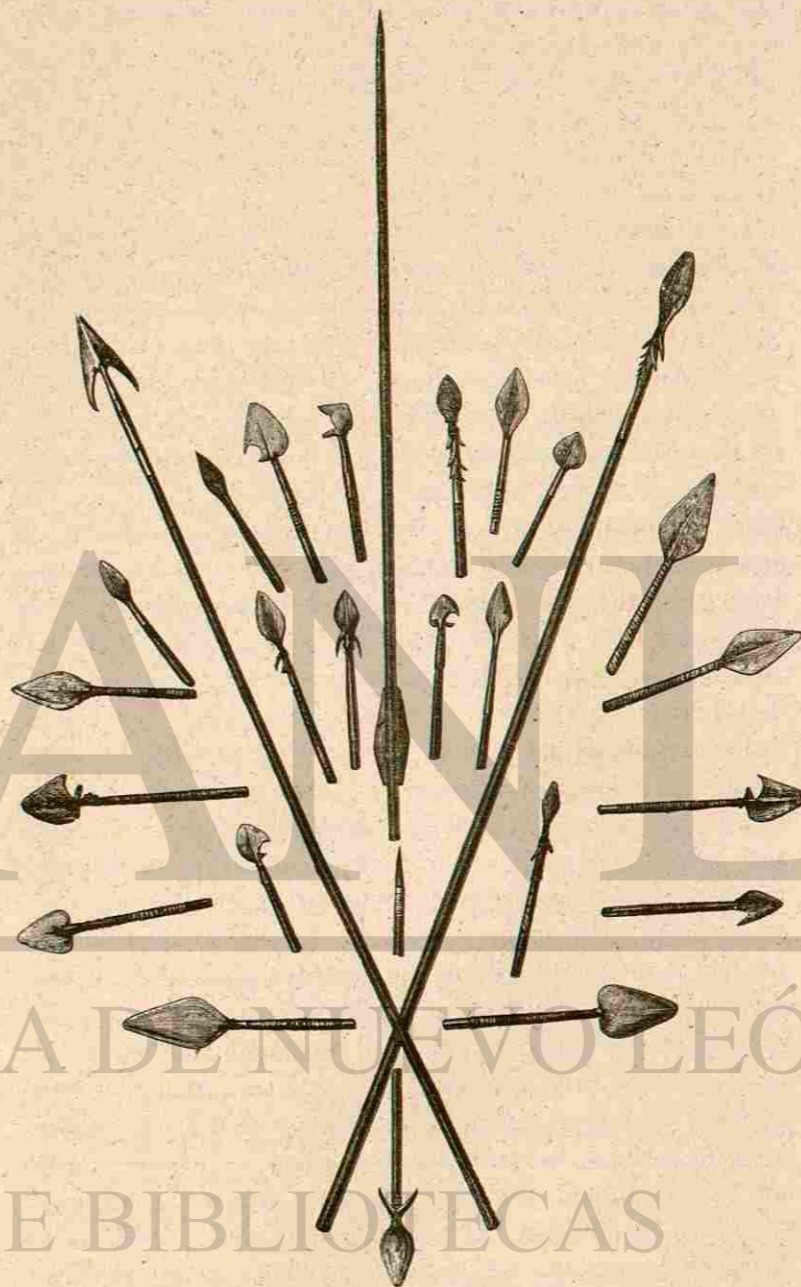
suffisante ébullition, du caoutchouc *Ficus elastica*. D'après un naturel il est extrait d'une sorte d'arum que l'on pile et fait bouillir. On transvase la décoction et on la met sur le feu jusqu'à ce qu'elle forme une sorte de sirop concentré; qu'on mélange avec de la graisse. L'odeur est âcre et rappelle celle de l'*Asa fetida*; les éléphants et le gros gibier n'y résistent pas, disaient nos hommes, et leurs histoires nous inquiétaient. Mais je les croyais fort exagérées. Étant donnée surtout l'infinie petitesse de ces blessures, qui ressemblaient à des piqûres d'épingle, nous nous laissions aller à l'espérance pour notre ami Stairs et les neuf autres blessés.

Les flèches, longues de 60 centimètres ou à peu près, sont très fines, en bois foncé; on en durcit la pointe par une lente cuisson dans la chaude atmosphère qui règne au-dessus du foyer de la hutte. A son extrémité inférieure on pratique une fente où l'on introduit une feuille pour régler le vol. A 12 millimètres au-dessous de la pointe extrême, aussi fine qu'une aiguille, le limbe, incurvé sur une longueur de 5 centimètres, est entaillé de petites coches. On trempe les têtes des flèches dans la substance visqueuse dont il a été parlé.

Autre coiffure des Avissibba.

Nous en avons vu d'autres recouvertes d'une couche tout à fait noire, rappelant à l'état frais le goudron de Stockholm, mais d'une odeur désagréable. Ainsi préparées, les pointes sont entourées de feuilles vertes et on les réunit en faisceaux avant de les introduire dans le carquois, au nombre d'une centaine environ. Les précautions minutieuses avec lesquelles les sauvages enveloppent leurs flèches nous faisaient réfléchir, et notre souci pour les blessés augmentait d'autant.

L'arc, long de 90 centimètres, est en bois foncé et très dur. Une large bande de rotin soigneusement polie sert de corde. A mon premier essai, et placé à 2 mètres de distance, je traversai d'une de ces flèches de bois les deux parois d'une boîte en fer-



Armes des Avissibba, d'après une photographie.

blanc. J'en décochai une autre par-dessus les plus hautes branches et bien au delà d'un arbre situé à 180 mètres. Donc, elles ne sont point si méprisables que nous les avions jugées, et je ne mets pas en doute que, à une distance assez rapprochée, et à la suite de la forte impulsion imprimée par ce petit arc, une de ces flèches ne puisse traverser de part en part la poitrine d'un homme. A 120 pas j'ai pu manquer un oiseau à moins de 5 centimètres.

Le 15 août, à midi, la première colonne, sous les ordres de M. Jephson, de service ce jour-là, quittait un des villages palissadés d'Avissibba. Un de nos prisonniers m'avait dit que nous trouverions trois cataractes un peu plus haut. M. Jephson devait, d'après mes instructions, suivre le rivage et s'arrêter au premier endroit convenable vers 2 h. 50 de l'après-midi. De mon côté, j'attendrais, avec notre flottille, composée maintenant de l'*Avance* et de quatorze pirogues, que l'arrière-garde, commandée par le capitaine Nelson, eût évacué le campement. Les canots avançant plus vite que les piétons, je dépasserais probablement ceux-ci et m'arrêteraï, après une heure de navigation, jusqu'à ce que Jephson nous eût rejoints. Ces ordres furent strictement répétés à tous les chefs de peloton.

J'aurais dû les prévenir que le départ avait été fixé à midi, parce que, à l'appel du matin, on s'était aperçu de l'absence de cinq hommes. Ils étaient de retour à dix heures. Cette habitude invétérée de prendre la clef des champs sans autorisation m'exaspérait au dernier point et je les tançai d'importance. J'aurais dû y être fait cependant, car les Zanzibari continuaient à se montrer d'une imprudence absolument déconcertante; non par témérité ou ignorance, mais par incapacité radicale de se rappeler que le péril les guettait toujours et de quelle manière il les avait atteints déjà. L'instinct des animaux les tient sans cesse en éveil, mais ces gens-là ne paraissent avoir ni instinct, ni raison, ni perception, ni mémoire. Leur tête est absolument vide. Les plus pressantes sollicitations de se garder contre tant d'ennemis cachés, les plus terribles menaces, ne peuvent leur faire entrer dans l'esprit qu'il leur faut être circonspects, qu'ils ont à se garer des pointes de bois plantées dans les sentiers, et du cannibale embusqué derrière le bananier, du rusé sauvage couché sous un tronc d'arbre ou

derrière un nœud de racines, ou du trou hérissé d'épieux affilés et dissimulés sous les feuilles. Aucun danger ne les trouva jamais en défiance. Une averse soudaine de flèches les mettait honteusement en déroute; ils couraient se réfugier n'importe où, en poussant des hurlements pitoyables, et si les naturels s'étaient avisés de poursuivre leur victoire, l'excès de leur terreur aurait rendu impossible toute résistance. Un indigène n'a qu'à faire preuve de quelque intrépidité pour qu'ils reculent de frayeur. En route, ils s'écartent sous bois afin de ne pas être ramassés par l'arrière-garde; mais ils nous reviennent en poussant des cris dès qu'un naturel, zagaie en arrêt, se dresse subitement devant eux. Seuls ou à deux, ils s'en vont marauder par les villages; mais s'ils en rencontrent les sauvages possesseurs, ils laissent tomber leur redoutable carabine plutôt que d'oser s'en servir. Magnifiques de fierté, ils parcourent les bananeraies; mais qu'ils entendent le sifflement d'une flèche, le cœur leur manque et lâchement ils se soumettent à la male destinée. Sur la route, ils s'égrènent, allongeant jusqu'à 5 kilomètres la ligne de la colonne; mais s'ils aperçoivent un indigène, il ne leur reste d'autre sentiment que la plus abjecte frayeur. Des 370 hommes que nous avions en ce moment au bivouac, on en pouvait bien compter 250 pour lesquels leur carabine n'était autre chose qu'une massue pesante et grossière, bonne seulement à échanger contre quelques épis de maïs ou, s'ils l'avaient osé, contre une canne légère.

Le jour précédent, des chefs zanzibari, sollicités par leurs amis, s'étaient présentés en corps pour me demander l'autorisation de fourrager désormais seuls et sans ces officiers qui, disaient-ils, les ennuyaient fort, les poursuivant de leurs ordres constamment répétés: Dans le rang! Dans le rang! « Comment t'apporter beaucoup de bananes quand ils sont toujours là avec leur: Dans le rang! Dans le rang! »

— Il est vrai, leur répondis-je, ce n'est pas très facile. Eh bien, voyons ce que vous ferez par vous-mêmes. La plantation n'est qu'à un quart d'heure de distance: soyez tous de retour dans une heure. »

Ils n'avaient pas quitté le camp que toutes leurs promesses étaient oubliées, et que chacun tirait de son côté. Un trou-

peau de moutons sans chien ou une bande de porcs ne seraient pas fourvoyés davantage. Au bout de 14 heures seulement, les 200 fourrageurs avaient réintégré le bivouac, à l'exception de cinq, allés on ne sait où, et qu'on ne revit que le lendemain.

Et ce n'était que le début! De plus mauvais jours devaient suivre, après lesquels, grâce aux souffrances excessives et aux terribles leçons de l'expérience, ils devinrent de véritables Romains.

Après nous être assurés qu'il ne restait aucun trainard au campement d'Avissibba, nous remontâmes l'Arouhouimi à la vitesse d'un nœud et demi à l'heure, et à 2 h. 45, ayant découvert un lieu favorable, nous fîmes halte pour la nuit. Mais j'attendis en vain M. Jephson et ses hommes : on tira des coups de fusil, je repris le bateau pour explorer avec une lunette le rivage en amont et en aval; tout fut inutile. Nulle trace de campement; pas la plus légère nuée de cette fumée qui s'étend comme un brouillard sur la forêt quand le temps est calme; pas un sifflement de balle, pas un son de trompette ou de voix humaine. La caravane, pensai-je, avait dû trouver bonne route pour marcher aux cataractes.

Le 16 nous continuons à lutter contre le courant; passant devant les villages Mabengou, nous arrivons à une crique profonde, mais étroite, se déversant sur la rive sud de la Nevva, ainsi qu'on appelle maintenant l'Arouhouimi; une heure après, nous étions aux rapides de Mabengou. On apercevait sur l'autre berge, en face de l'endroit où nous campions, le vaste établissement d'Itiri. Le bateau remonta la crique, afin d'y chercher les traces de nos hommes, puis revint sans avoir rien trouvé; je le renvoyai ensuite jusqu'à une courte distance d'Avissibba; à minuit il était de retour sans la moindre nouvelle des absents.

Le 17 je dépêchai à notre camp du 15 l'équipage de l'*Avance* avec Saat-Tato ou Trois-Heures, notre chasseur et six éclaireurs; ils avaient l'ordre de suivre un sentier remarqué au passage et qui conduit vers l'intérieur; la piste de la caravane une fois retrouvée, ils auraient à s'y engager pour rejoindre la colonne et la ramener vers la rivière. Au retour du bateau, le patron m'apprit que nos gens avaient découvert les traces à une distance de 10 kilomètres, soit 3 heures de

marche, d'où je conclus que M. Jephson avait dirigé ses hommes vers le sud au lieu de prendre l'est-nord et l'est-nord-est, comme l'indiquait l'orientation de la rivière; Saat-Tato les rattraperait sans doute, et ils nous arriveraient le lendemain.

Voici où nous en étions en ce moment sur la flottille : 3 Européens et nos 3 jeunes domestiques; un de nous, le lieutenant Stairs, aurait réclamé les soins incessants du docteur; mais celui-ci avait accompagné Jephson; un homme était mort de la dysenterie à Avissibba; un autre se mourait après être devenu idiot; 29 étaient plus ou moins gravement malades de pleurésie, de dysenterie ou d'anémie inguérissable; 8 avaient été frappés par des flèches vénéneuses; l'un d'entre eux, Khalfan, était à demi étouffé par sa blessure à la trachée-artère; un autre, le nommé Saadi, paraissait dangereusement atteint; son bras, très enflammé, lui causait de vives douleurs. La plupart de nos piroguiers étaient partis en trois escouades, marchant dans trois directions différentes, en quête de la colonne égarée; je commençais à craindre que celle-ci ne se fût aventurée très loin, en coupant droit à travers les terres pour essayer d'atteindre la rivière beaucoup plus haut, tandis que nous restions immobiles, au bas de la courbe qu'elle décrit. Sur la berge opposée, les gens d'Itiri, étonnés de notre inaction, semblaient méditer une attaque, et sur notre rive même, à 3 kilomètres en aval, ceux du grand établissement de Mabengou pouvaient aussi nous inquiéter, presque tous nos gens valides étant dans la forêt à la recherche des 300 absents. Mais le poète l'a dit :

Il ne sied point à l'homme de s'oublier dans le désespoir, — qu'il suive plutôt le plus digne jusqu'à la mort, — jusque sous le poing fermé de l'ennemi qui le menace.

Je copie mon journal du 18 août :

« Je me demande ce que Tennyson, qui a écrit ces nobles paroles, penserait de notre situation s'il était avec nous. J'avais naguère 370 hommes sous mes ordres; nous étions riches en vivres, munitions de guerre, médicaments, nous jouissions d'un confort relatif : aujourd'hui j'ai en tout 18 engagés capables de faire une journée de marche; tous les autres ont disparu.... Ah! si je savais où les retrouver !

« Si 589 hommes choisis, tels que nous étions au départ de Yambouya, n'ont pu encore gagner le lac Albert, comment le major Barttelot avec ses 250, dont plusieurs éclopés déjà, pourra-t-il se frayer une route à travers cette interminable forêt? Pendant 44 jours nous avons effectué environ 8 heures de marche quotidienne; à seulement 5 kilomètres par heure, nous serions déjà au Nyanza; mais il nous a fallu faire péniblement une trouée à travers la brousse; au lieu d'être à nous reposer sur les rives du lac, nous avons à peine gagné le tiers de la distance. Que faire? « S'oublier dans le désespoir? » ce serait se coucher pour attendre la mort, renoncer à la lutte et abandonner tout rêve d'avenir!

« Nos blessés mettent un long temps à guérir. L'enflure augmente, les plaies sont très douloureuses; jusqu'à présent aucun n'en est mort, mais tous sont incapables de reprendre leur tâche.

« La pluie commence à 8 heures du matin; c'est notre cinquième journée dans le mois. N'avions-nous pas assez d'ennuis sans ces perpétuelles averses? Il semble, par moments, que la fin du monde approche et que l'univers va se dissoudre. Les « cataractes du ciel » sont ouvertes. Il tombe tant et tant de pluie que nous sommes plongés dans les ténèbres. Songez aux innombrables feuilles de cette immense forêt; imaginez que chacune d'elles laisse tomber de dix à vingt gouttes d'eau par minute; de la terre saturée monte une buée grise de vapeur d'eau, l'air s'emplit de globules flottants et de feuilles déchiquetées. Et les trombes qui se déversent en déluge quand la tourmente, ployant les sommets, tordant les fûts, arrachant les branches, luttant corps à corps avec chaque arbre, comme pour le déraciner, passe rugissante à travers les clairières! Ces mugissements et ces plaintes ne sont pas faits pour vous reconforter, et rien n'est moins rassurant que le craquement et la chute des colosses qui s'abattent tout près; mais ces impressions deviennent de la terreur lorsque les grondements du tonnerre se répercutent d'écho en écho par les tortueux couloirs de la forêt, que les éclairs dardent leurs langues enflammées, et que la foudre éclate au-dessus de vos têtes par choes répétés et assourdissants. Une bataille en Europe a moins de péripéties. Et il y a 10 heures que cela dure!

« Je me demande si la lumière du jour reparaitra jamais. A en juger par leur physionomie, nos gens n'ont plus l'air d'y compter. La fatigue, la peur, l'absence de leurs amis, la faim, la pluie et l'orage, toutes ces misères les ont absolument terrifiés. On les voit tapis sous des paillottes en feuilles de bananier, abritant leur tête par des boucliers indigènes, des couvertures, des nattes, des toiles de tente, voire même des selles, des chaudrons ou des marmites; ils sont perdus dans une muette angoisse. Nos malheureuses bourriques, avec leurs oreilles rabattues en arrière, leurs yeux tournés et leur dos rond, les volailles à crête tombante, aggravent de leur morne attitude ce piteux spectacle.

« La splendeur de ce bas monde semblait absolument éteinte. Comment elle lui revint dans toute sa gloire et comment ses enfants reprirent leur noble maintien, comment les lacs et les rivières regagnèrent leur lit, et comment le soleil sortit encore une fois du chaos pour ranimer la terre, je n'en eus pas conscience. J'avais moi-même tant souffert, que j'étais tombé à bout de forces dans un long sommeil et dans l'oubli réparateur. »

19. — Toujours sans nouvelles de la caravane. Les éclaireurs sont revenus sans avoir trouvé ses traces. Deux des blessés vont très mal. Leurs souffrances paraissent intolérables.

20. — Pas de nouvelles. Le jeune Saadi, blessé par une flèche, le matin du 14, est pris du tétanos; ce poison qu'emploient les sauvages serait donc un poison végétal? Le cou et l'épine dorsale de Khalfan sont tout raides. J'avais fait aux patients des injections de morphine, mais la dose, quoique double, c'est-à-dire en demi-grains (0 gr. 05), ne semble pas beaucoup les soulager. Stairs n'est ni mieux ni plus mal qu'hier; la blessure est douloureuse, mais il a de l'appétit et peut dormir. Je me garde bien de lui dire où en sont les autres malades.

Comment! sur 500 hommes et 5 officiers, pas un n'aura vu qu'ils ont quitté la bonne route et que le meilleur moyen d'y rentrer serait de retourner à Avissibba pour suivre ensuite la rivière!

21. — Khalfan et Saadi sont morts après une terrible agonie, l'un à 4 heures du matin et l'autre à minuit. De jour

en jour, Khalfan s'affaiblissait. La plaie, peut-être parce que le poison avait eu le temps de sécher sur la flèche, ne paraissait pas dangereuse; elle s'était cicatrisée extérieurement et ne présentait aucun symptôme d'inflammation; seulement, blessé qu'il était au larynx, le pauvre diable se plaignait de ne pouvoir rien avaler sans de très grandes souffrances, pas même la bouillie de farine de plantain dont on essayait de le nourrir. Le 8, sa gorge devint rigide et se contracta; sa voix s'atténua en murmure; la tête était penchée en avant, le ventre déprimé, et sur sa physionomie s'immobilisèrent la souffrance et l'anxiété. Hier il eut quelques légers spasmes; je lui fis, sous l'épiderme, deux injections de morphine, mais, peu habitué à employer ce remède, je n'osai l'administrer en fortes doses. Saadi avait été blessé au milieu de l'avant-bras droit — une simple piqûre, telle qu'une aiguille à tricoter aurait pu la faire, — un camarade l'avait sucée; je l'avais lotionnée d'eau chaude et bandée; mais au matin du quatrième jour il fut pris de tétanos grave et nous n'en pûmes arrêter les horribles crises. Des injections de morphine le rendirent quelque peu somnolent, puis les accès se renouvelèrent et il rendit le dernier soupir après 111 heures de souffrance. J'ai quelque raison de croire que la flèche avait été enduite de poison la veille même du combat, c'est-à-dire le 13.

Un troisième mourut de dysenterie vers midi : le quatrième décès depuis notre arrivée au campement.

A 5 heures du soir, nos absents rentrent enfin, ils avaient beaucoup souffert, d'inquiétude surtout. A eux aussi, la mort avait enlevé trois hommes. Marouf, blessé à l'épaule le même jour que Saadi, était mort du tétanos dans la nuit du 19, 24 heures avant son camarade, peut-être parce que la fatigue de la marche avait accéléré l'action du poison. Un homme atteint au foie d'une flèche à pointe de fer mourut d'une hémorragie interne, un autre succomba à la dysenterie, immédiatement après la pluie torrentielle dont j'ai parlé plus haut. Nous avons perdu huit hommes depuis le 14 et il nous reste des malades dont la vie est vacillante, outre deux autres blessés ramenés par la colonne de marche. Leurs plaies sont très enflammées et secrètent une matière gangreneuse.

Le lieutenant Stairs se soutient vaillamment et paraît même se remettre malgré l'influence déprimante que ces morts successives doivent avoir sur ses nerfs. Le docteur est revenu, et j'en éprouve un immense soulagement. Je déteste voir souffrir et ne prends aucun plaisir aux gémissements des malades. Je n'aime à leur donner mes soins que si j'ai conscience de les pouvoir guérir. Pour 60 de nos 363 hommes, l'hôpital vaudrait mieux que la continuation de cette vie errante, dans une région sauvage où le repos et la bonne nourriture sont rarement notre lot.

Quelques jours encore de ce travail écœurant, soigner les malades, assister à l'agonie des mourants que frappe le tétanos, entendre leurs gémissements étouffés, être témoin du découragement général, de la détresse occasionnée par la faim et l'absence inexplicable des amis et camarades, appréhender la perte possible de nos 300 hommes, et moi aussi je succombais! Je suis conscient des progrès que fait en moi le désespoir. La plus grande passion de ma vie a été, je le crois, celle de réussir dans mes entreprises, mais depuis quelques jours je me prends à douter du succès final de l'aventure.

Jephson et Parke ne m'ont pas encore confié leurs impressions; mais leurs hommes m'ont avoué franchement qu'ils se sentent comme délivrés de l'enfer.

Le billet suivant vient de m'être remis, un peu tard, il est vrai :

AOÛT 1887.

Cher monsieur,

Saat-Tato nous a rejoints hier à 3 heures de l'après-midi et nous a communiqué votre ordre de le suivre. Immédiatement nous avons traversé la rivière¹, et nous espérons être ce soir près de vous. Je comprends vos inquiétudes et regrette profondément d'en avoir été la cause.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

A.-M. JEPHSON.

Le 22 nous transportâmes le camp auprès des rapides supérieurs de Mabengou. La journée du 23 fut consacrée à les remonter.

1. La crique explorée par l'équipage.